

Parole & Silence

Ecoute de la Bible au cœur de l'actualité : un temps de chants,
de prière et de méditation autour de l'Évangile de Jean

Textes rédigés par Jean-Pierre Zurn

Deuxième partie: Chapitres 13 à 21

Jean 13,1-5 (17 septembre 2015)

C'était la veille de la fête de la Pâque. Jésus savait que l'heure était venue pour lui de quitter ce monde pour aller auprès du Père. Il avait toujours aimé les siens qui étaient dans le monde et il les aima jusqu'à la fin. Jésus et ses disciples prenaient le repas du soir. Le diable avait déjà persuadé Judas, fils de Simon Iscariote, de trahir Jésus. Jésus savait que lui-même était venu de Dieu et retournait à Dieu, et que le Père avait tout mis en son pouvoir. Il se leva de table, ôta son vêtement de dessus et prit un linge dont il s'entoura la taille. Ensuite, il versa de l'eau dans une cuvette et se mit à laver les pieds de ses disciples, puis à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de la taille.

Avec le chapitre 13, nous entrons dans sa la seconde partie de l'évangile qui se concentre sur le récit de la Passion. Les trois premiers versets en constituent une sorte de prologue et fixe le cadre de compréhension de ce qui va être raconté. On est juste avant la fête de la Pâque. Jean va présenter la crucifixion de Jésus en l'interprétant à l'aide de la figure de l'agneau pascal immolé. Mais préalablement il met en évidence que c'est en toute connaissance de cause que Jésus fait face aux événements : Jésus sait ce qui l'attend et rien ne sera fait sans son consentement. C'est ce qui rend ce prologue si touchant !

Sachant que son heure est venue... Sachant que le Père lui a tout donné entre les mains et que de Dieu il sort et qu'il va vers Dieu... Ce verbe savoir, qui reviendra dans la discussion qui suit le lavement des pieds, est important : il désigne un savoir acquis et sûr et connote dans ce passage la souveraineté de Jésus. C'est en souverain que Jésus s'apprête à vivre sa passion. Nous avons déjà parlé de la christologie de l'envoi qui structure tout l'évangile de Jean. En effet, se référant aux pratiques d'une époque où la communication se faisait par l'entremise de messagers, d'envoyés, d'ambassadeurs chargés de représenter leur souverain auprès des personnalités auprès desquelles ils étaient envoyés, Jésus joue ce rôle par rapport à son Père qui l'a envoyé en mission, ce que rappelle le prologue (Jn 1,1-18), qui le suit dans l'accomplissement de cette mission – que raconte la première partie de l'évangile (ch. 1 à 12) – et qui l'attend à son retour – lorsqu'il passe de ce monde au Père – une fois la mission accomplie.

Nos versets permettent d'affirmer que le cœur de cette mission est l'amour. La première expression peut se traduire de deux manières : ayant aimé les siens qui sont dans le monde, il les aima... ou comme il aimait les siens, il les aima. La différence n'est pas si importante. Elle permet d'insister sur cet amour qui dépasse les catégories temporelles. C'est pour cela aussi qu'il faut garder les deux sens de l'expression il les aima jusqu'à la fin : elle vise d'un côté le moment où cet amour s'accomplit en toute plénitude, sur la croix ; c'est l'aspect temporel des choses ; mais il y a aussi un aspect qualitatif : il les aima jusqu'à l'extrême ; les aimer plus, on ne peut pas ! Sur la croix, cet amour a atteint son point culminant ! Voilà l'heure décisive, cette heure dont Jésus disait à sa mère, lors des noces de Cana, qu'elle n'était pas encore venue (Jn 2,4). Les mots « jusqu'à la fin » annoncent les dernières paroles de Jésus en croix, lorsqu'il dira « c'est achevé, accompli », d'un verbe qui a la même racine.

Le début du verset 2 situe l'action qui va venir au cours d'un repas, mais, par deux incises, il précise encore certains éléments : c'est le diable qui a jeté la trahison dans le cœur de Judas. Le cœur est bien pour les gens de l'époque le centre de la volonté, où se prennent les décisions, l'intériorité de la personne. Judas s'est laissé manipuler. Il n'en est pas dédouané pour autant, mais, dirait-on, il a des circonstances atténuantes : il s'est laissé embarquer dans quelque chose

qui le dépasse largement. C'est que le Fils de Dieu va être livré aux forces du mal, bien décidées à l'anéantir. On se souvient que, contrairement au symbolon qui unit, le diabolos divise. Toute son action vise à séparer l'homme de Dieu, à s'opposer au projet de Dieu, donc à se mettre au travers de son amour. Ce qui va se jouer avec la Passion, c'est une confrontation, un affrontement entre Dieu, par l'entremise de celui qu'il a envoyé, et les puissances du mal.

L'autre incise rappelle que Jésus est investi d'une totale souveraineté et que c'est donc en toute liberté qu'il va se livrer à ses bourreaux. Il désignera le traître et lui intimera l'ordre de remplir sa mission. Il prendra les choses en mains lors de son arrestation, présidera son procès, parlera avec autorité à Pilate et portera sa croix sans faiblir. Car Dieu lui a tout donné entre les mains !

Vient ensuite la scène du lavement des pieds proprement dite. Il s'agit d'un geste courant dans le judaïsme. Il peut être lié à des rites de purification, à des mesures d'hygiène, mais c'est le plus souvent un geste d'accueil et d'hospitalité. Et comme il est en général accompli par une personne sans statut social, esclave, femme, serviteur, enfant... il est devenu symbolique de l'esclavage. Toutefois, comme il a lieu dans notre récit au cours d'un repas, on ne peut pas considérer qu'il s'agit d'un tel rite d'hospitalité, comme il se pratiquait en Palestine à l'époque, où un esclave ou un subalterne accueillait les hôtes dans la maison – qu'il s'agisse des habitants eux-mêmes ou de visiteurs – avec ce geste de bienvenue qui consistait à prendre soin des pieds du voyageur. Et en outre ce n'est ni un esclave ni quelqu'un de subalterne (l'épouse ou un enfant du maître de maison par exemple) qui effectue ce geste, mais celui qui est reconnu comme le maître du groupe. Il y a évidemment renversement des rôles, et c'est ce qui va provoquer des réactions et des explications dans la suite du chapitre.

Mais pour l'instant, le narrateur décrit simplement ce que fait Jésus. Et il pèse ses mots ! D'abord Jésus se met debout, il se lève... c'est le verbe de la résurrection ; c'est le futur ressuscité qui agit devant les siens. Ensuite il dépose ses vêtements et prend une serviette. Echo à des paroles que Jésus a prononcées précédemment : « Pour cela la Père m'aime : c'est que je dépose ma vie pour la prendre de nouveau. Personne ne me l'enlève, mais je la donne de moi-même... » (10,17-18). L'image du Christ privé de ses vêtements annonce également le geste des soldats qui prennent les vêtements de Jésus et en font quatre parts (19,23). Enfin, le verbe essuyer fait allusion au geste de Marie qui a essuyé les pieds de Jésus avec ses cheveux, ce que Jésus a compris comme prélude à son ensevelissement.

Jean 13,6-11 (24 septembre 2015)

Il vint donc à Simon Pierre; et Pierre lui dit: Toi, Seigneur, tu me laves les pieds! Jésus lui répondit: Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, mais tu le comprendras bientôt. Pierre lui dit: Non, jamais tu ne me laveras les pieds. Jésus lui répondit: Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi. Simon Pierre lui dit: Seigneur, non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. Jésus lui dit: Celui qui est lavé n'a besoin que de se laver les pieds pour être entièrement pur; et vous êtes purs, mais non pas tous. Car il connaissait celui qui le livrait; c'est pourquoi il dit: Vous n'êtes pas tous purs.

Pour la communauté johannique et l'auteur qui écrit en son nom, l'amour du Christ pour les siens atteint donc son point ultime, son accomplissement dernier, sur la croix qui ne marque pas seulement la fin de la vie de Jésus, mais qui est surtout l'expression la plus forte de son amour. Pour le faire comprendre à ses disciples, Jésus accomplit devant eux un geste dont ils ne saisiront pas le sens tout de suite. Lui-même, lorsqu'il s'agenouille devant eux, sait que le lendemain il sera mort : alors, il établit par ce geste un lien personnel, unique, avec chacun des Douze, il les touche avec respect, amour et tendresse, leur transmettant une pratique qui devrait rester dans la communauté chrétienne une sorte de témoignage rendu à Dieu et à l'amour libérateur qu'il a révélé en son Fils. Le lavement des pieds donne sens à la mort de Jésus : tout s'y résume dans l'amour, dans un amour qui se donne entièrement. Se dévêtant lui-même pour laver les pieds de ses disciples, Jésus montre aussi son acceptation de la mort en croix et en donne d'avance la portée.

D'habitude, c'est un serviteur sans statut social qui accueille les hôtes en leur lavant les pieds en les accueillant avant le repas. Alors, quand Jésus se lève au milieu du repas pour accomplir ce geste, cela provoque une vive réaction chez Pierre, le porte-parole des Douze, qui conduira Jésus à s'expliquer. Pierre n'a pas compris. Et l'évangéliste va donner dans le dialogue de Jésus avec Pierre une première interprétation de ce geste de Jésus. Plus tard, un autre narrateur complétera cette interprétation par une autre que nous verrons la semaine prochaine. Pour l'instant, il s'agit de dissiper un triple malentendu.

La première réaction de Pierre concerne l'abaissement de Jésus et son adoption du rôle de serviteur : « Toi, Seigneur, me laver les pieds !? » On devine un mouvement de recul chez le disciple qui s'étonne et refuse que Jésus s'occupe de ses pieds ; ce n'est pas digne de lui ! Il y a quelque chose d'inconvenant et d'incompréhensible dans l'attitude du Maître ! Ce que d'une certaine manière Jésus admet puisqu'il répond au disciple : « Ce que moi je fais, toi, tu ne peux pas le savoir à présent, mais par la suite – littéralement 'après ces choses', tu comprendras. » Ce 'après ces choses', on l'aura compris, renvoie disciples et lecteurs au récit de la passion qui va éclairer le geste de Jésus. Ce n'est pas seulement pour jouer un rôle que Jésus a agi, c'est pour faire comprendre le sens de 'ces choses' : son geste ne pourra être compris que rétrospectivement, sous l'éclairage de la croix qui apparaîtra alors en même temps comme l'abaissement et comme l'élévation du Christ.

Pierre réagit alors en formulant une deuxième objection : « jamais tu ne me laveras les pieds ! » On est encore au niveau du refus de voir en Jésus celui qui s'abaisse devant ses disciples. Mais la réponse de Jésus va plus loin que la précédente : « Si je ne te lave pas, tu n'as pas part avec moi. »

Pierre voudrait fermer la porte à un avenir où Jésus aurait un autre rôle auprès de lui que celui de maître – « jamais tu ne me laveras les pieds ! » Alors, Jésus lui fait comprendre qu’il ne s’agit pas d’avenir, mais de présent : c’est leur relation actuelle qui est en train de se jouer. Avoir part avec Jésus, c’est être en communion avec lui, maintenant et à jamais : c’est donc une question de salut. Le geste de Jésus donne à leur relation un caractère intense et durable ; ils s’appartiennent désormais l’un à l’autre et c’est un don que Jésus fait non seulement à Pierre, mais à tous les disciples. Un don qu’ils ont à comprendre comme participation à la vie même du Christ, et qui va prendre son plein effet sur croix. Il s’agit d’accepter cette séparation. Ainsi, celui qui accepte que le Christ meure en croix peut établir une relation nouvelle et durable avec lui. C’est ce que les discours d’adieu vont développer : il faut faire le deuil de sa relation avec le Jésus terrestre pour entrer dans une nouvelle relation avec le Christ élevé et ressuscité. Ce que le Christ explicitera en déclarant « il est avantageux pour vous que je m’en aille. »

Pierre, alors, dans un élan spontané et d’une grande sincérité, déclare : « Alors, Seigneur, non seulement les pieds, mais les mains et la tête ! » Il pense en effet qu’il s’agit d’une question de pureté ou de purification. Jésus lui rappelle que la pureté n’est plus un problème ; elle lui est déjà acquise, comme elle l’est aussi pour nous, puisqu’elle est liée au don que Dieu nous fait de son amour. Et cela suffit ! La question de la pureté, la grande préoccupation des humains dont le judaïsme, avec tous ses rites de purification, est un représentant perfectionniste, est ici résolue de manière étonnante : elle est acquise aux disciples par le don d’une relation d’amour que Dieu leur fait en Christ. Il n’est plus question de purification rituelle ni de grande lessive : le geste symbolique qu’a fait Jésus est désormais suffisant. Lorsque l’amour se donne, il se donne entièrement et il n’est plus question d’évaluer ou de compter.

Ce que Pierre est appelé à comprendre plus tard, c’est que Jésus n’a pas accompli là un geste pour le laver, mais un geste pour l’associer à son œuvre. Il s’agit d’avoir part avec Jésus, de lui être associé, d’établir une communion avec lui. On ne s’étonnera pas que Jean ait mis ce récit à la place que l’institution de la cène prend dans les autres évangiles. Que Pierre ait part avec lui, c’est aussi ce qu’il veut en lui tendant le pain et la coupe ! Dans les deux cas, il s’agit d’abord d’un don à recevoir, à accepter. Et ce don, c’est sa mort, ou plutôt sa vie, c’est-à-dire le signe le plus fort de son amour. Pierre est alors appelé à accepter la mort de Jésus, le départ du Révélateur pour nouer une relation durable avec lui. Car la relation avec Jésus ne va pas être coupée, elle subsistera. Après qu’il aura fait le deuil du Jésus terrestre, il pourra rencontrer le Christ élevé, avec lequel, désormais, la relation ouverte par le croire est sans limites et sans fin. La richesse de cette interprétation, et surtout son sens libérateur, Pierre doit encore les mûrir, les faire siens : c’est plus tard, après avoir accompagné à distance son Maître jusqu’à la mort qu’il en mesurera toute la portée. L’être humain, constamment en recherche de perfection, de pureté, est appelé à dépasser cette obsession : la Croix est l’expression de l’amour illimité du Christ pour les siens. Pierre n’est plus considéré en fonction d’un quelconque perfectionnisme, il en est libéré pour trouver sa dignité dans l’amour reçu.

Jean 13,12-20 (01 octobre 2015)

Après qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut pris ses vêtements, il se remit à table, et leur dit: Comprenez-vous ce que je vous ai fait? Vous m'appelez Maître et Seigneur; et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres; car je vous ai donné un exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait. En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son seigneur, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, vous êtes heureux, pourvu que vous les pratiquiez. Ce n'est pas de vous tous que je parle; je connais ceux que j'ai choisis. Mais il faut que l'Écriture s'accomplisse: Celui qui mange avec moi le pain a levé son talon contre moi. Dès à présent je vous le dis, avant que la chose arrive, afin que, lorsqu'elle arrivera, vous croyiez à ce que je suis. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui reçoit celui que j'aurai envoyé me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé.

Après un premier commentaire adressé à Pierre, le narrateur donne une seconde interprétation du geste de Jésus, sous forme d'instruction du maître. Il invitait Pierre à croire au don de Dieu, maintenant il introduit la question de l'autorité et du service. Pierre n'a pas accepté l'inversion des rôles que symbolisait pour lui le lavement des pieds ; il en est resté à une conception mondaine de l'autorité. Or il n'a pas compris que ce geste n'effaçait en rien l'autorité de Jésus, mais en était la plus belle expression, la manifestation la plus adéquate. Jésus, en effet, a donné en se penchant devant ses disciples un exemple de sa manière d'exercer l'autorité. Il a pris soin de leurs pieds ! Qu'il se soit préoccupé de leurs pieds n'est pas anodin ! On connaît le rôle essentiel de nos pieds : ils nous renseignent en permanence sur notre posture et notre rapport à la terre et à la gravité. Ils nous enracinent, nous offrent stabilité et force, et jouent donc un rôle essentiel sur notre équilibre général. Lorsque nos pieds sont blessés nous sommes atteints dans notre intégrité. Car c'est aussi, comme le dit la sagesse populaire, une zone de vulnérabilité : certains ont leur talon d'Achille, d'autres ne sont que colosses aux pieds d'argile !

L'artiste Joan Miro disait : « Il faut peindre en foulant la terre parce que la force entre par les pieds. » Peut-être que ces mots donnent à notre récit un autre accent et il y gagne en profondeur ! On peut alors comprendre le geste de Jésus comme l'expression de sa volonté de donner de nouvelles forces aux siens. On peut donc aller plus loin dans notre lecture, sachant que les pieds jouent un rôle clé dans le système circulatoire, stimulant le retour du sang vers le cœur. C'est pourquoi on les appelle aussi le « cœur périphérique ». Prendre soin des pieds de quelqu'un, c'est donc revitaliser son corps tout entier. Alors, le geste de Jésus apparaît dans toute son ampleur. Il nous parle de la force que, par sa mort, Jésus va donner aux siens ; force qui fait vivre, force d'aimer, force de pardonner, force d'accepter l'autre dans son altérité, force de dépasser la violence, force de considérer le corps de chacun comme précieux, force de se mettre au service les uns les autres et de marcher ensemble vers une unité qui respecte la diversité.

« Vos m'appelez, moi, le Maître et le Seigneur et vous dites bien, car en effet je le suis ! » En se penchant devant ses disciples, Jésus ne quittait donc pas son rôle, n'abandonnait pas son autorité. Au contraire il l'exerçait pleinement. Ce qui permet de comprendre le lavement des pieds comme un geste d'institution. S'il a lavé les pieds de ses disciples, c'est pour les rendre plus forts et les

mettre en route. Il les instituait comme ses témoins pour la proclamation de l'évangile. On peut évoquer en effet la parole d'Ésaïe à laquelle notre récit fait peut-être une allusion discrète : « Qu'ils sont beaux les pieds de celui qui annonce une bonne nouvelle, un évangile, qui annonce la paix, qui proclame un message de bonté, qui fait entendre le salut ! (Es 52,7, repris partiellement par Paul en Rm 10,15). A la suite de Jésus, ses disciples – et nous en sommes – entreront dans ce ministère d'annonciateurs de la paix. Ils sont appelés à reprendre les gestes d'amour de Jésus ou à en inventer d'autres. Le rapport aux autres qu'a instauré le maître n'est pas un rapport de pouvoir et de subordination, c'est un rapport de service. Ainsi le chrétien peut-il répondre avec joie à l'amour de Dieu : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force » (Dt 6,5). Aimer Dieu et son prochain, dans le double commandement d'amour, ce n'est pas une attitude de faiblesse, mais de force, même si cela implique une bonne dose d'humilité !

« Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, à votre tour, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai donné un exemple pour que, comme je vous ai fait, vous aussi vous le fassiez. En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son Maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, heureux êtes-vous si vous les pratiquez ! » Deux éléments sont encore à souligner : Jésus ne dit pas aux disciples : vous n'êtes que des serviteurs de seconde zone et vous le resterez toujours ; au contraire, je crois qu'il en fait des maîtres et des seigneurs : ce qu'il leur dit simplement, c'est qu'ils n'ont pas à le prendre avec prétention, car ils ne sont pas plus grand que leur propre maître ! Et d'autre part, élément nouveau de ces derniers versets, qu'il faut voir dans le geste du lavement des pieds une promotion au rôle d'envoyés. De nouveau, Jésus évoque la trahison qui le guette, mais ce n'est pas tant pour accuser que pour avertir : de cette façon, lorsque ces choses arriveront, les disciples pourront croire : « afin que vous croyiez, quand cela arrivera, que moi je suis ! »

Le dernier verset exprime le nouveau statut des disciples de manière un peu différente : « En vérité en vérité, je vous le dis : recevoir celui que j'envoierai, c'est me recevoir moi-même, et me recevoir, c'est aussi recevoir Celui qui m'a envoyé. » C'est bien toujours la théologie de l'envoi, mais cette fois, les disciples sont intégrés dans la chaîne des envoyés : un relais est à prendre à la suite de l'Envoyé du Père, et les discours d'adieux vont en préciser encore les conditions.

Jean 13,21-30 (08 octobre 2015)

Ayant ainsi parlé, Jésus fut troublé en son esprit, et il dit expressément: En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me livrera. Les disciples se regardaient les uns les autres, ne sachant de qui il parlait. Un des disciples, celui que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus. Simon Pierre lui fit signe de demander qui était celui dont parlait Jésus. Et ce disciple, s'étant penché sur la poitrine de Jésus, lui dit: Seigneur, qui est-ce? Jésus répondit: C'est celui à qui je donnerai le morceau trempé. Et, ayant trempé le morceau, il le donna à Judas, fils de Simon, l'Iscaïot. Dès que le morceau fut donné, Satan entra dans Judas. Jésus lui dit: Ce que tu fais, fais-le promptement. Mais aucun de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il lui disait cela; car quelques-uns pensaient que, comme Judas avait la bourse, Jésus voulait lui dire: Achète ce dont nous avons besoin pour la fête, ou qu'il lui commandait de donner quelque chose aux pauvres. Judas, ayant pris le morceau, se hâta de sortir. Il était nuit.

Jésus a été trahi et livré aux chefs juifs qui ont été conduits de nuit par le traître dans un jardin au-delà du Cédron où Jésus et ses disciples passaient la nuit. C'est, pense-t-on, la vérité historique. Encore faut-il comprendre et interpréter ce qui s'est passé. C'est ce que fait Jean à quelque distance des événements et dans le cadre d'une intrigue plus large, celle de l'envoi du Fils par le Père. Le traître dont les premiers versets de notre chapitre ont révélé l'identité et dont le récit du lavement des pieds a confirmé l'existence va être désigné par Jésus pour les disciples qui n'ont pas les mêmes informations que les lecteurs. Le récit johannique est à la fois très proche et très éloigné de celui des synoptiques qui n'ont ni les versets introduisant le disciple bien aimé, ni ceux qui parlent de l'incompréhension du groupe des disciples. L'ensemble de la scène porte l'empreinte de l'évangéliste.

« Jésus est troublé en esprit », c-à-d dans son moi le plus intime : un de ses proches disciples s'apprête à le trahir. « Un de vous me livrera ! » Dans l'évangile de Jean, il est troublé ainsi chaque fois qu'il est confronté à la mort. C'est ce que précise le verbe livrer qui sous-entend que Jésus va être livré pour être condamné à mort, ce que confirmera Pilate à la fin de la comparution de Jésus : « Alors il le leur livra afin qu'il soit crucifié » (19,16). Il avait déjà connu un tel trouble devant le tombeau de Lazare (11,34) et avait déclaré lors de la rencontre avec les Grecs : « Maintenant mon âme se trouble et que dirai-je ? Père sauve-moi de cette heure ? Mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure. Père glorifie ton nom » (12,27). Que Jésus parle ici de « l'un de vous » montre que, pour les disciples, l'identité du traître est encore inconnue, ce qui explique la suite du récit et le dialogue muet entre Pierre et le disciple bien-aimé.

La citation du Ps 41,10 que nous avons lue la dernière fois sert de modèle à la scène. Il vaut la peine de reprendre complètement ce verset : « même l'ami (en hébreu : l'homme de ma paix), celui en qui j'avais confiance et qui partageait mon pain s'est agrandi (ou a levé) le talon contre moi. » Cette plainte du psalmiste va se réaliser concrètement avec Judas. Que cet événement soit inscrit dans une prière du passé lui donne un caractère particulier : cette trahison fait partie, d'une certaine manière, d'un scénario plus large qu'une simple relation entre deux personnes. L'impensable s'inscrit dans l'ordre divin, précise Zumstein, qui souligne le paradoxe de la

situation : Jésus va être livré au pouvoir des ténèbres sur lesquelles il conserve pourtant toute son autorité.

C'est pourquoi le narrateur souligne que, loin d'être surpris et bousculé par cette trahison, Jésus domine la situation de bout en bout : non seulement c'est lui qui va désigner Judas, mais en plus il lui donnera son ordre de mission : « ce que tu fais – sous-entendu « me livrer » – fais le vite ! » Pour l'évangéliste, l'initiative reste dans les mains de Jésus.

La désignation du traître permet aussi d'introduire une figure opposée à celle de Judas, celle du disciple bien aimé qui fait ainsi pour la première fois son apparition dans le récit. A la place d'un nom, cette manière de le désigner montre que Jésus l'avait distingué et l'aimait : « Celui qu'aimait Jésus. » Ce n'est donc pas tellement l'identité d'un personnage que la relation que Jésus a établie avec lui qui compte pour l'évangéliste. Sa position à table l'indique : on sait que dans les banquets de l'époque, être à table signifiait être étendu sur un lit appuyé sur le coude gauche, la main droite restant libre pour saisir les aliments dans le plat à l'aide d'une sorte de galette de pain, ainsi que la coupe circulant avec la boisson. Le disciple bien aimé est couché à table comme les autres, mais il l'est sur le sein de Jésus. L'expression est déjà connue des lecteurs ; elle intervient à la fin du prologue : « Dieu, nul ne l'a jamais vu ; un unique engendré, Dieu, lui qui est dans le sein du Père, lui s'en est fait l'interprète. » (1,18) Dans le cas du disciple bien aimé, cette position le met au bénéfice d'une relation d'intimité qui en fait l'interprète privilégié de la pensée du Fils. D'autant plus que, lorsque Pierre, qui ne s'adresse pas directement au maître, lui signifie d'un geste qu'il doit questionner Jésus, il va encore, littéralement, « se renverser à même la poitrine de Jésus » pour lui demander « Seigneur, qui est-ce ? » Pierre, dans le récit johannique, n'est donc pas l'intime du Christ, il doit passer par un autre pour s'adresser à lui : nous retrouverons ces deux disciples dans la suite du récit !

Pour répondre à la question, Jésus indique qu'il va faire un geste désignant le traître sans le nommer, rappelant ainsi la citation du psaume qu'il a faite précédemment, soulignant ainsi le choc qu'a pu provoquer dans le groupe la trahison d'un ami. Une fois que Judas a reçu la bouchée, Satan peut s'emparer de lui et Jésus lui donner l'ordre d'agir vite.

Du côté des disciples, il y a encore une fois malentendu. Ils ne comprennent pas ce que veut dire Jésus et font des hypothèses : peut-être lui a-t-il dit quelque chose en relation avec sa fonction de trésorier chargé d'acheter la nourriture pour le groupe ou de faire l'aumône en son nom. Cela montre bien que tout le groupe est dépassé par la situation.

Les derniers mots de ce passage en soulignent le caractère tragique : « Judas prend le morceau et sort aussitôt. C'était de nuit. » On le retrouvera, toujours de nuit, lors de l'arrestation. La petite communauté dont Jésus s'est entouré s'est divisée comme la communauté johannique elle-même se divisera plus tard. Et l'on sait que ce ne sont pas les seules divisions qui marqueront l'histoire des disciples de Jésus.

Du point de vue de l'évangile de Jean, tous ces événements restent malgré tout soumis à l'autorité divine : l'amour divin est bien plus grand que le mal humain !

Jean 13,31-38 (15 octobre 2015)

Lorsque Judas fut sorti, Jésus dit: Maintenant, le Fils de l'homme a été glorifié, et Dieu a été glorifié en lui. Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même, et il le glorifiera bientôt. Mes petits enfants, je suis pour peu de temps encore avec vous. Vous me chercherez; et, comme j'ai dit aux Juifs: Vous ne pouvez venir où je vais, je vous le dis aussi maintenant. Je vous donne un commandement nouveau: Aimez-vous les uns les autres; comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres. A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. Simon Pierre lui dit: Seigneur, où vas-tu? Jésus répondit: Tu ne peux pas maintenant me suivre où je vais, mais tu me suivras plus tard. Seigneur, lui dit Pierre, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant? Je donnerai ma vie pour toi. Jésus répondit: Tu donneras ta vie pour moi! En vérité, en vérité, je te le dis, le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois.

Judas est parti et Jésus se retrouve avec les disciples qui lui restent fidèles. Il commence ce que l'on appelle ses discours d'adieux. C'est un genre littéraire bien connu. On en trouve des exemples dans l'Ancien Testament (les adieux de Jacob à ses fils, les adieux de Moïse à son peuple consignés dans le livre du Deutéronome). D'autres exemples sont courants dans la littérature de l'époque. Notre passage est l'introduction du discours propre à l'évangile de Jean. Sa portée est grande : Jésus y précise le sens de sa mort, à la fois comme manifestation de la gloire qu'il partage avec son Père et comme retour de l'Envoyé vers celui qui l'a mandaté ; il parle de l'amour comme nouvelle manière de vivre sous l'inspiration de celui qui a donné sa vie et montre que la mort du Christ introduit une rupture dans l'existence de ses disciples qui pourront désormais encore le suivre, mais tout autrement.

Que l'expression « Maintenant le fils de l'homme a été glorifié et Dieu a été glorifié en lui » soit au passé est significatif : nous sommes dans le temps de l'achèvement ; c'est à partir de la croix que ces paroles prendront sens, mais Jésus en parle comme de quelque chose d'acquis. Le départ de Judas pour accomplir ce qu'il a à faire marque un tournant vers l'ultime étape de la vie de Jésus, celle où il va jusqu'au bout de son amour pour les siens, celle où l'envoyé retourne auprès de celui qui l'a envoyé pour rendre compte de sa mission qui consistait bien à révéler la profondeur de l'amour de Dieu. Dans l'évangile de Jean, le verbe « glorifier » est une des manières de désigner la mort et la résurrection de Jésus. Jésus utilisera aussi cette expression pour évoquer plus tard la mort de Pierre : « il dit cela pour signaler par quelle mort il glorifierait Dieu. » (21,18) Rappelons que chez Jean, l'expression fils de l'homme est une manière de désigner Jésus comme « celui qui est descendu du ciel » (3,13) pour mener une existence terrestre dont l'accomplissement plénier aura lieu lors du supplice de la croix, considéré comme son élévation et sa glorification. De ce supplice, Paul et les évangiles en parlent d'une autre manière : pour Paul c'est un abaissement jusqu'à la condition d'esclave, pour Marc c'est une mort qui remet en question le soutien accordé par Dieu et pose la question de son abandon ; mais pour Jean, qui réfléchit au sens de la croix une génération plus tard qu'eux, la croix est le lieu où Dieu, comme Jésus crucifié, révèle sa gloire : il se laisse ainsi découvrir dans sa vérité profonde, comme celui qui recherche à entrer en relation avec les humains et leur offre le salut de manière inconditionnelle.

Ainsi la gloire est-elle liée aux signes qu'a effectués Jésus, à ses œuvres, par lesquels il propose de croire en lui : « Tel fut le commencement des signes qu'a fait Jésus à Cana en Galilée, et il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui. » (2,11) On pourrait résumer en disant que la gloire de Dieu, c'est l'offre de salut acceptée par les humains. Irénée de Lyon l'a dit en ces termes : « la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant et la vie de l'homme c'est la vision de Dieu ! », d'autres traduisent « la gloire de Dieu, c'est l'homme debout ! » (Adv haer. 4/20/7) Ainsi croire, c'est accepter cet amour qui me rejoint et me reçoit avant même que je le cherche. C'est cet amour inconditionnel qui me rend vivant et libre !

Cette relation profonde que Jésus recherche au nom de son Père avec les humains – en l'occurrence le petit cercle des disciples – ne va pas sans l'acceptation d'une séparation. Jésus ne partage encore l'existence des siens que très peu de temps. La communauté johannique, à la fin du 1^{er} siècle, expérimente elle-même cette séparation, qu'elle relie au fait que le Christ a été glorifié, qu'il est mort sur la croix et ressuscité. Mais elle peut se souvenir du terme affectueux que Jésus utilisait pour parler aux siens : « petits enfants ». Si Jean l'évoque ici dans son évangile, c'est ce même mot qu'il utilisera de multiples fois dans ses épîtres. La communauté chrétienne est bâtie sur le roc d'un amour indéfectible. Les disciples font désormais partie d'une nouvelle famille, d'une nouvelle communauté qui se distingue du monde par le lien d'affection et d'intimité qui l'unit au Christ d'abord, mais qui unit aussi entre eux chacune et chacun de ses membres. L'Eglise doit sans cesse se le rappeler !

La rupture avec Jésus qui a partagé un moment de leur vie est définitive : « Là où je vais, vous ne pouvez venir. » On ne peut pas combler ce vide, rêver de retrouver le Jésus historique et de le suivre. On ne peut qu'inscrire cette volonté de suivre Jésus dans une fidélité au commandement nouveau qu'il a donné. Un seul commandement ! Qui dira que croire, c'est se soumettre à une série de règles morales qui étouffent la personnalité ? S'aimer les uns les autres inscrit alors dans la vie de tous les jours, parmi les disciples, mais ouvert aux autres, une réalité nouvelle. Elle peut être illustrée par le signe de Cana, prélude à la croix considérée comme possible débordement de la fête dans la vie quotidienne, ou par le lavement des pieds, ce geste qui remet en route les porteurs de bonnes nouvelles. Quelle que soit la forme qu'il prend, l'amour qui lie les disciples entre eux s'inscrit concrètement dans l'existence quotidienne de la communauté chrétienne, en mémorial de l'amour que le Christ a éprouvé pour les siens. On le sait, le mémorial n'est pas simple rappel du passé, mais reprise actualisante : on ne fait mémoire de l'amour du Christ qu'en aimant soi-même.

Pierre n'a pas compris que l'heure de la séparation était imminente. Il interprète la parole de Jésus comme l'évocation d'un départ pour une autre étape de son ministère et en accepte d'avance les risques. Mais les faits vont le montrer, et c'est ce que lui annonce Jésus, cette affirmation d'une fidélité et d'une solidarité sans faille va se transformer en un lamentable reniement. Pierre n'a pas compris que, désormais, suivre Jésus impliquait une séparation, qu'il fallait faire le deuil du Jésus terrestre pour entamer avec lui une nouvelle relation, authentique, en esprit et en vérité.

Jean 14,1-7 (29 octobre 2015)

Que votre cœur ne se trouble point. Croyez en Dieu, et croyez en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit. Je vais vous préparer une place. Et, lorsque je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi. Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin. Thomas lui dit: Seigneur, nous ne savons où tu vas; comment pouvons-nous en savoir le chemin? Jésus lui dit: Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Et dès maintenant vous le connaissez, et vous l'avez vu.

La glorification annoncée du Fils va être aussi le moment d'une séparation qui va provoquer dans le groupe des disciples qui suivent Jésus un désarroi certain. Ce départ, cette mort en croix va les plonger dans l'incompréhension et le deuil... L'épreuve va être forte : le verbe troubler dont il est question ici a déjà été utilisé par le Jésus johannique pour décrire son propre désarroi face au pouvoir du mal et de la mort : devant Marie qui l'interpelle à l'occasion de la mort de Lazare (11,33), devant la perspective de sa propre mort (« maintenant mon âme se trouble » 12,27), et enfin à l'évocation de la trahison de Judas (« Jésus se trouble en esprit... 'l'un de vous me livrera' »). Les disciples vont être remués jusqu'au plus intime d'eux-mêmes, le cœur, le centre de la personne humaine, là où se vit l'affectivité et où se prennent les décisions : ils seront complètement désorientés et, pendant un temps, ne trouveront plus de sens à leur vie...

Croyez... Il s'agit de deux impératifs. C'est une exhortation. On reconnaît immédiatement la spécificité johannique : les deux destinataires du croire sont liés, presque à égalité : croyez en Dieu, le Dieu libérateur d'Israël ; mais croyez aussi en moi qui suis venu vous le révéler... Au moment où les disciples peuvent éprouver un sentiment d'abandon dans un monde hostile, Jésus leur propose de faire confiance à ce qu'il y a de plus ferme et de plus fiable dans ce monde, la fidélité de Dieu dont il est venu lui-même confirmer la constance et la force.

Lorsqu'il s'agit d'évoquer les perspectives d'avenir de la communauté des disciples, Jean reprend les traditions bien connues du judaïsme de l'époque et du premier christianisme, il utilise le genre littéraire de l'apocalyptique. Mais il le subvertit en le simplifiant à l'extrême : alors que la littérature populaire de l'époque se faisait des représentations catastrophiques et punitives de la fin du monde ou de l'avenir de la création, Jean parle simplement de cet autre monde qui vient comme de la « maison » de mon Père... Le Fils qui va mourir va nous y préparer un lieu où demeurer : chacun-e y aura sa place... La demeure, en effet, c'est le lieu où chaque croyant pourra être pleinement et définitivement auprès de son Seigneur ; l'accueil prévu est extrêmement large, assuré d'une présence généreuse du Père... Le langage johannique frappe par sa sérénité.

Sinon vous aurais-je dit « je vais vous préparer un lieu » ? Quand l'a-t-il dit ? L'évangile ne le mentionne pas ; peut-être est-ce une promesse de Jésus que la communauté a gardée en mémoire. Peut-être que ce motif n'est là que pour annoncer la suite et la renforcer : dans la maison de mon Père, je vais vraiment vous y préparer un lieu où demeurer auprès de nous. Par conséquent, mon départ ne doit pas être considéré comme un malheur, mais comme une promesse : la séparation n'est en rien définitive ; avec mon Père, nous vous attendons...

Et non seulement nous vous attendons, mais « je viens » : c'est un présent, un engagement, comme si c'était déjà fait. Désormais, il devient possible pour les disciples de suivre Jésus. Ce ne sera plus comme auparavant ; la relation sera différente, mais le lien restera vivant. La mort de Jésus peut alors être comprise comme ce qui va ouvrir la communauté chrétienne à un avenir marqué par la proximité de Dieu, une communion durable entre maître et disciples.

L'espérance est là, mais elle s'exprime dans d'autres termes que celle des apocalypses : plus de tremblements de terre et de cataclysmes ; aucune échéance n'est donnée ; il n'est pas question de temps (les fameux éons des apocalypses) ; on ne fait plus de différence entre morts et vivants ; on sait que Jésus vient, mais on ne sait pas comment ; les verbes sont conjugués en même temps au présent et au futur, mêlant en quelque sorte le présent historique des lecteurs à l'avenir promis. La mort du Christ est ainsi comprise comme le moment où se déploie toute l'amplitude de l'amour qu'il a voulu partager avec les siens. Elle ne sanctionne donc pas une rupture, mais un approfondissement définitif. Jésus propose ainsi de développer une relation d'amour accompli en plénitude avec chaque croyant.

La question du chemin provoque un malentendu avec Thomas... On change d'image. Après la maison et les demeures, qui sont là pour indiquer quel avenir est promis à ceux qui suivent Jésus, celle du chemin, très connue dans le judaïsme et qui a été reprise par les premiers chrétiens. Mais la première déclaration de Jésus introduit le trouble dans le cercle des disciples représenté d'abord par Thomas : vous connaissez le chemin où je vais ! Qu'est-ce à dire ? Que vous devez me suivre sur ce chemin pour avoir accès à Dieu ? Donc accepter de mourir comme Jésus ? C'est ce que comprend Thomas...

L'image du chemin est liée à celle du sens de la vie ou de la manière de vivre. Pour les prophètes de l'AT, il s'agit de ne pas courir derrière n'importe quelle divinité. La question est celle de tout être humain, liée à celle de la vérité, donc à la question de Dieu. Et Jésus, ici, se donne comme réponse à cette question : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. » Le malentendu va être levé par cette déclaration de Jésus : c'est lui-même qui se propose comme chemin. Ce que révèle l'évangile, c'est donc qu'en la personne de Jésus marchant vers la croix se manifeste la réalité et la vérité de Dieu. Et cette manifestation de la vérité de Dieu ne se fait pas dans la menace d'un anéantissement de toute existence, mais comme un don et une grâce. On comprend dès lors que cet amour de Dieu scellé par la croix se donne comme exclusif, rendant caduque et improductive toute autre approche de la divinité... En lui, la vie est un don qu'il transmet de la part de Dieu. Jésus, comme chemin, conduit donc à la vérité et par là à la vie en plénitude, la vie véritable (*zoè* et pas seulement *bios*).

Jean 14,8-14 (5 novembre 2015)

Philippe lui dit: Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit. Jésus lui dit: Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe! Celui qui m'a vu a vu le Père; comment dis-tu: Montre-nous le Père? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même; et le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les ouvres. Croyez-moi, je suis dans le Père, et le Père est en moi; croyez du moins à cause de ces ouvres. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les ouvres que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais au Père; et tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai.

Jésus disait à Thomas : « Si vous me connaissez, vous connaîtrez aussi mon Père. Dès à Présent, vous le connaissez et vous l'avez vu. » Cette déclaration provoque une réaction de Philippe qui parle pour l'ensemble des disciples : « montre-nous le Père et cela nous suffit ». C'est à nouveau un malentendu dans lequel on reconnaît une attente très humaine : pouvoir enfin connaître le Père de manière directe, le voir, être assuré de son existence, de sa présence et surtout de sa bienveillance. Ce n'est pas pour rien que les humains se sont constamment forgé des statues de divinités... Il n'est pas tant question pour eux de chercher à croire en d'autres dieux, que d'assouvir leur besoin d'expérimenter, de saisir, de voir pour se rassurer. L'histoire du veau d'or semble claire sur ce point : dans le désert, les Israélites ne cherchaient pas à suivre un autre Dieu que le leur, mais ils avaient besoin, au moment où Moïse absent s'entretenait avec lui sur la montagne, d'en vérifier qu'il était aussi auprès d'eux, figuré par un objet qu'on pouvait voir, toucher, et même embrasser, pour s'assurer de son existence et de sa présence. Faut-il l'appeler objet transitionnel ? En tout cas le peuple ne se satisfaisait pas d'un dieu qui n'avait ni véritable nom (je serai celui qui serai), ni physionomie reconnaissable. « Ah, si tu déchirais les cieux et si tu descendais ! » s'exclamait le prophète Esaïe (Es 63,19). Il suffirait pour nous rassurer, semble-t-il, que Dieu se montre ou que Jésus nous le fasse voir...

Jésus vient d'affirmer qu'il est le chemin qui mène au Père. Cette manière de parler de Dieu comme d'un Père, on le sait, est plus qu'ambiguë puisqu'elle est réductrice, n'évoquant pas la figure maternelle de Dieu, et surtout qu'elle fait appel à l'expérience humaine de la paternité que tous ne vivent pas de manière entièrement satisfaisante. Elle peut ainsi empêcher certains de croire.

Philippe désire voir enfin le Père et compte sur Jésus qui se dit familier avec lui pour combler ce vœu. Il a de la peine à reconnaître et à admettre que Dieu soit totalement transcendant. Il voudrait voir Dieu, mais en fait il ne voit pas qu'il l'a sous les yeux ! « Il y a si longtemps que je suis avec vous... » Philippe ne voit pas que c'est en tant qu'être humain que Jésus révèle et montre la réalité de Dieu ! « Qui m'a vu – moi être humain, moi parole faite chair – qui m'a vu a vu le Père ! » Le compagnonnage qui unit Philippe à Jésus devait lui permettre de connaître la vraie identité de son Maître : « et tu ne m'as pas connu ? » Comme le verbe voir précédemment, le verbe connaître est ici au parfait ! Si vraiment Philippe avait connu Jésus, il aurait admis que voir Jésus le Fils, c'est aussi et en même temps voir Dieu son Père. « Alors vous connaîtrez aussi mon Père », disait Jésus à Thomas. Le verbe est au futur : connaître Jésus ouvre à la connaissance de son Père. Et Jésus

précisait « dès à présent vous le connaissez. » Verbe au présent : c'est possible de connaître le Père, c'est même une réalité. Il ne s'agit pas de voir quelque chose ou quelqu'un comme on examine un objet avec différents instruments d'optique, il s'agit d'un voir plus intérieur, plus relationnel, pourrait-on dire, puisqu'il est lié au croire et vise le mystère de la personne avec laquelle on est en relation. C'est un regard de foi. S'il en est bien ainsi, alors la demande de Philippe est complètement à côté et traduit plutôt une incrédulité qu'une ouverture à la foi : il cherche à percer le mystère de la transcendance, alors qu'elle se donne à voir dans l'homme qu'il a devant lui. Mais comment le comprendre ?

Jésus n'assène pas une affirmation pour intimider à Philippe l'ordre de croire. Non, il pose une question, invitant par là Philippe et les disciples à se remettre eux-mêmes en question dans leur existence de croyants. « Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? » A travers le Fils dont l'évangile fait mémoire pour la communauté croyante, c'est le Père qui se donne à connaître.

« Le Père demeurant en moi accomplit (en moi) ses propres œuvres. » Nous voici au cœur du développement, voire au cœur de l'évangile de Jean : ce que fait Jésus, ses œuvres, sa vie, sa mort, sa résurrection, sont les œuvres mêmes de son Père. Croire en Jésus et croire en Dieu, c'est un seul et même mouvement. « Croyez-moi : Je suis dans le Père et le Père est en moi. » En théologie, on appelle cela « immanence réciproque » ! Il n'est pas si facile de le croire. C'est pourquoi la proposition est suivie d'un « sinon » : si cela ne suffit pas, il faut alors se souvenir des œuvres de Jésus, en particulier des signes, du vin des noces de Cana à la résurrection de Lazare. Mais le mot œuvres est plus large et résume toute l'activité de Jésus, paroles et actes.

Si la communauté chrétienne, après la mort et la résurrection de Jésus, fait fond sur tout cela, si elle croit, elle peut alors traverser les turbulences de la vie et regarder l'avenir en face. Il ne s'agit pas d'attendre la parousie, mais de « faire des œuvres ». Ce verbe faire, appliqué à Jésus et aux disciples, est repris cinq fois : après Pâques, les œuvres du Fils se poursuivent dans la communauté des croyants, avec en outre la promesse d'en accomplir de plus grandes. On peut comprendre le temps de l'absence physique de Jésus comme un temps que la communauté johannique peut vivre positivement, malgré son exclusion de la synagogue, malgré une grave crise d'identité, non pas comme le temps d'une attente indéfinie et angoissée, mais comme celui de l'accomplissement de nouvelles œuvres – paroles et actes – plus grandes encore que celles vécues en présence du Maître. Cette présence change simplement de modalité puisque, la prière des disciples étant promise à l'exaucement, le Maître poursuivra son accompagnement. En conséquence, les œuvres plus grandes ne seront pas un motif de gloire pour la communauté, mais conduiront à la glorification du Père dans le Fils. Ainsi, c'est le Christ lui-même qui, à travers les siens, accomplira des œuvres plus grandes !

Jean 14,15-31 (12 novembre 2015)

Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point; mais vous, vous le connaissez, car il demeure avec vous, et il sera en vous. Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous. Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus; mais vous, vous me verrez, car je vis, et vous vivrez aussi. En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, et que je suis en vous. Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui qui m'aime; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, je l'aimerai, et je me ferai connaître à lui. Jude, non pas l'Iscaïote, lui dit: Seigneur, d'où vient que tu te feras connaître à nous, et non au monde? Jésus lui répondit: Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera; nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui. Celui qui ne m'aime pas ne garde point mes paroles. Et la parole que vous entendez n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ces choses pendant que je demeure avec vous. Mais le consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous donne pas comme le monde donne. Que votre cœur ne se trouble point, et ne s'alarme point. Vous avez entendu que je vous ai dit: Je m'en vais, et je reviens vers vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père; car le Père est plus grand que moi. Et maintenant je vous ai dit ces choses avant qu'elles arrivent, afin que, lorsqu'elles arriveront, vous croyiez. Je ne parlerai plus guère avec vous; car le prince du monde vient. Il n'a rien en moi; mais afin que le monde sache que j'aime le Père, et que j'agis selon l'ordre que le Père m'a donné, levez-vous, partons d'ici.

« Je vis et vous vivrez aussi ! » L'affirmation centrale de notre chapitre est une des plus fortes de l'évangile, placée au beau milieu d'un discours où Jésus annonce sa mort imminente. Il a souligné le caractère irrémédiable de la séparation, il insiste maintenant sur une continuité. On l'a déjà vu : le discours passe constamment d'un temps à l'autre, le futur rencontre le présent et se confond avec lui ; l'emploi du passé laisse entendre que celui qui parle est déjà « parti », peut-être même déjà « revenu ». La venue du Ressuscité bouscule le déroulement ordinaire du temps et surprend notre logique. Lire l'évangile de Jean, c'est être prêt à renoncer à une saisie de la réalité conforme à notre entendement, pour faire place à une compréhension plus profonde, qui témoigne de l'insaisissable. Pour cela, il faut abandonner le calendrier des événements que les Eglises ont emprunté à Luc, avec la succession de Vendredi-Saint, Pâques, l'Ascension et Pentecôte... Ici, un seul événement les rassemble tous, la croix.

« Si vous m'aimez... » Il est rarement question dans le NT d'aimer Jésus. L'expression doit rejoindre une interrogation des communautés de la fin du 1^{er} s. Peut-on aimer Jésus alors qu'il est absent et si on ne l'a pas connu de son vivant, et qu'est-ce que cela signifie ? S'agit-il d'un attachement émotionnel et nostalgique ? Non, aimer Jésus signifie « garder ses

commandements ». Le verbe garder implique à la fois un acte de mémoire et la pratique qui en découle. Il revient trois fois : on garde les commandements (21) ; mais aussi « la parole » (23) ou « les paroles » (24). Ces mots renvoient à l'enseignement du Maître, qui culmine, nous l'avons vu, dans le lavement des pieds. L'expression la plus achevée de la vie chrétienne se concentre donc dans l'amour pour Jésus et dans l'amour mutuel des disciples.

En réponse à l'engagement attendu de ses disciples, Jésus promet son propre engagement. Il priera le Père pour que les siens soient assistés par « un autre Paraclet ». La figure du Paraclet apparaît seulement dans les discours d'adieu. Jean est seul à donner ce nom à l'Esprit. Etymologiquement, le mot désigne une personne appelée auprès d'une autre, une aide, une assistance, un avocat... Alors pourquoi un « autre » Paraclet ? Parce que Jésus, qui intercède auprès du Père, est le premier Paraclet. L'Esprit lui succède et assure la communauté de sa présence. « Afin qu'il soit avec vous pour toujours » : on peut rapprocher cette formulation de la finale de l'évangile de Matthieu, "Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps" (Mt 28,20). Le rôle que Matthieu reconnaît à Jésus est assumé chez Jean par le Paraclet.

L'expression Esprit de vérité souligne que c'est bien Dieu qui vient à la rencontre des humains, d'abord en Jésus, puis dans l'Esprit qui actualise la révélation dans la communauté : il « demeure » en elle, il « sera » en elle (17). Le discours situe déjà disciples et lecteurs après Pâques ! « Je viens à vous » : l'Esprit n'est pas un substitut de moindre valeur : il rend possible une véritable rencontre de Jésus. L'image des « orphelins » abandonnés à eux-mêmes, tout en réaffirmant la réalité du départ, insiste sur la présence nouvelle du Maître parmi les siens. Le monde, lui, ne voit pas et ne connaît pas. C'est un constat plus qu'une condamnation : le monde reste fermé à l'interpellation de Dieu. Il refuse de s'ouvrir à la révélation et d'entrer dans une relation d'amour ; imperméable, il se ferme sur lui-même. Pour lui, Jésus est mort et tout est terminé, l'affaire est classée. Pour les disciples, l'expérience de Pâques fonde la vie d'une communauté qui participe désormais à la vie divine, à la vie éternelle. Voilà pour Jean le sens de Pâques : il ne dit pas que Jésus ressuscité vit quelque part dans un au-delà où il reste invisible jusqu'à sa manifestation finale. Il se fait voir de façon toujours nouvelle à travers sa parole et son Esprit, comme celui qui réveille la vie parmi les humains. Ainsi, la communauté croyante devient-elle témoin vivant de l'actualité de la résurrection !

« En ce jour-là » : l'expression désigne chez les prophètes l'intervention de Dieu à la fin des temps. Pour Jean, ce jour est arrivé avec la crucifixion ! Les épreuves de la fin des temps ne constituent plus un problème majeur. La communion de Dieu et des humains est déjà une réalité. La Croix n'a pas interrompu l'amour du Christ : elle en a révélé toute la mesure !

La question de Jude permet une précision. La mission du Christ n'était-elle pas d'affirmer l'amour infini de Dieu pour le monde ? Pourquoi alors l'événement de Pâques n'est-il pas historiquement constatable par tous ? Contre les courants apocalyptiques, Jean attire l'attention sur le fait que la manifestation du ressuscité n'est pas la venue, traditionnellement attendue pour la fin des temps, d'un messie qui bouleverse l'histoire du monde et prend le pouvoir au nom de Dieu. Elle demeure inaccessible au monde et se réalise dans une expérience existentielle, une expérience d'amour et de pleine communion des croyants avec Dieu.

« Nous ferons notre demeure » : la scène des vendeurs au début de l'évangile laissait entendre que la résurrection de Jésus serait relèvement d'un nouveau temple, lui-même. Dans notre passage, on fait un pas de plus : la demeure de Dieu, lieu de la présence du Père et du Fils, c'est le croyant qui aime et garde les paroles de Jésus. Le culte n'est plus lié à un lieu particulier, mais à chaque croyant qui adore le Père « en esprit et en vérité » (Jn 4,24).

Et le rôle du Paraclet s'élargit. « Celui-là vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit » : une clarification rétrospective du passé est nécessaire à l'existence même de la communauté chrétienne. L'Esprit n'ajoute rien à la parole et à l'enseignement de Jésus. Pourtant, cet enseignement n'est pas clos, fermé sur lui-même comme une totalité inébranlable et intangible ; au contraire, fondé sur la parole, il est vivant, à interpréter authentiquement pour chaque temps de l'histoire, à actualiser : l'Esprit va continuer à communiquer la vérité avec la même autorité que celle de Jésus et en continuité avec lui. Pour Jean l'Esprit n'est donc pas lié à des manifestations charismatiques, miracles, guérisons ou parler en langues, mais à la parole, à la recherche d'une compréhension, d'une meilleure intelligence de l'œuvre de Dieu. Il ouvre à la communauté chrétienne la tâche, la liberté et la responsabilité d'une lecture et d'une interprétation.

Comme cadeau de départ, Jésus laisse aux siens qui subissent la « pax romana » sa paix à lui. Plénitude de vie, bien-être, joie, succès, bonnes relations familiales, sociales, économiques, salut, qualité de vie... Jésus ne peut pas donner plus !

Jean 15,1-17 (19 novembre 2015)

Je suis le vrai cep, et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui est en moi et qui ne porte pas de fruit, il le retranche; et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il porte encore plus de fruit. Déjà vous êtes purs, à cause de la parole que je vous ai annoncée. Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure attaché au cep, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi. Je suis le cep, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment, et il sèche; puis on ramasse les sarments, on les jette au feu, et ils brûlent. Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez, et cela vous sera accordé. Si vous portez beaucoup de fruit, c'est ainsi que mon Père sera glorifié, et que vous serez mes disciples. Comme le Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, de même que j'ai gardé les commandements de mon Père, et que je demeure dans son amour. Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite. C'est ici mon commandement: Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; mais moi, je vous ai choisis, et je vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure, afin que ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne. Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres.

Avec ce chapitre, nous abordons un deuxième discours d'adieu ajouté postérieurement au chapitre qui précède. Nous avons déjà parlé du phénomène de relecture qui caractérise l'évangile de Jean et qui témoigne du fait que, dans la fidélité à la tradition de la communauté johannique, un narrateur relit et retravaille les paroles de Jésus pour éclairer de manière nouvelle la vie de la communauté qui, à la fin du 1^{er} siècle, traverse des moments difficile après son exclusion des cercles protégés de la synagogue. Dans une période troublée, il était nécessaire de revaloriser l'identité des disciples de Jésus et de préciser le rôle et la mission de la communauté chrétienne. « A ceci, tous vous reconnaîtront pour mes disciples, à l'amour que vous aurez les uns pour les autres » disait Jésus dans les propos qui ont suivi le lavement des pieds (13,35) et qu'il reprendra d'une manière approfondie dans notre passage.

L'image de la vigne est bien connue dans le monde antique, particulièrement dans le judaïsme où elle figure en même temps, avec l'histoire de Noé, un nouveau départ pour l'humanité, avec celle des espions qui reviennent de Canaan, la promesse d'un pays où coulent le lait et le miel, et surtout, chez les prophètes, le peuple d'Israël lui-même dans sa relation à Dieu, à l'exemple du poème d'Esaië (ch. 5) dans lequel quelqu'un chante pour son ami (*yodidi*) l'amour d'un bien-aimé (*dodi*)

et de sa belle, en l'occurrence une vigne. La vigne relève du langage de l'amour, précisément, et désigne la femme aimée : cette femme aimée, on le sait, c'est le peuple d'Israël. Mais dans notre chapitre, c'est Jésus lui-même. « Je suis la vraie vigne. » On pourrait même traduire je suis le vrai plant de vigne. Le mot « vrai » a non seulement le sens de véritable, mais il évoque surtout la fidélité, par contraste avec l'infidélité reprochée à Israël par Esaïe. Est vrai ce qui vient de Dieu et ce qui est en lien avec lui. C'est la dernière parole en « Je suis » que l'on trouve dans l'évangile, et cette fois, elle est explicitée par deux compléments : « et mon Père est le vigneron » d'une part, mais surtout, même si c'est encore sous entendu et que cela ne sera formulé explicitement que plus loin, « vous êtes les sarments. » Le sarment fait partie de la vigne, évidemment, et l'image est forte ; elle introduit la réflexion qui vient et illustre l'importance du verbe-clé « demeurer ». Il est inconcevable qu'un sarment ne porte pas de fruit, sauf s'il est détaché de la vigne. Et il est difficile d'imaginer qu'un disciple puisse se détacher de Jésus : il n'a d'existence véritable qu'en lien avec lui. Chacun sait qu'un bon vigneron émonde sa vigne. L'émondage a deux fonctions : d'abord, supprimer les sarments improductifs, ensuite et surtout tailler les sarments qui produisent pour qu'ils portent encore plus de fruits. Il s'agit de se débarrasser ce qui entrave la circulation de la sève du cep jusqu'aux fruits. Comment Dieu procède-t-il ? Il ne le fait pas directement, mais il émonde/purifie les siens par la parole de Jésus. Or le constat est là, comme il avait été adressé à Pierre lors du lavement des pieds : déjà vous êtes purs ! Parce que la parole de la révélation rend pur ! C'est un don !

Au cœur de la thématique d'aujourd'hui, il y a donc le verbe demeurer. Nous l'avons déjà rencontré et là de nouveau il est à double sens. On peut ainsi retourner la proposition : « comme je demeure en vous, demeurez aussi en moi », car l'impératif n'est pas un conditionnel : Jésus donne ce qu'il commande ! Porter du fruit se produit lorsque le croyant demeure fidèle à la relation vitale que le Christ a nouée avec lui par le don de sa parole. Cette relation n'est pas un vis-à-vis, c'est une relation qui pourrait être fusionnelle si, du côté des disciples, l'injonction à demeurer ne soulignait le risque, mais aussi la liberté, d'une séparation. Séparé de la souche, le disciples n'est plus revitalisé et s'assèche ! Mais s'il demeure alors le lien ainsi entretenu lui permet de porter beaucoup de fruits, de demander ce dont il a besoin et de glorifier le Père. Voilà la dynamique du croire !

Vient alors, en lien étroit avec ce qui précède, une nouvelle thématique, celle de l'amour, formulée de nouveau dans une réciprocité ou, pour reprendre une formulation plus théologique, dans une immanence réciproque qui cette fois inclut non seulement le Père et le Fils, mais les disciples eux-mêmes, qui passent au statut d'amis. « En faisant de la personne historique de Jésus l'objet de son amour, Dieu révèle quel est son amour pour le monde : celui de la sollicitude attentive et de la générosité... L'amour du Père pour le Fils est le fondement et le modèle de l'amour du Fils pour les disciples » (Zumstein). Tout est dans le mot « comme ». L'identité de chacun des partenaires se définit par la relation d'amour qui le lie aux autres. Mais plus encore qu'une identité, c'est le dynamisme de la vocation de disciple qui est signifiée par ce « comme ». De nouveau, la relation s'inscrit dans la fidélité aux commandements, qui s'inscrivent simplement dans ce choix de l'amour que propose Dieu. Cela a deux conséquences : être disciple sera caractérisé par la joie en plénitude que donne le Christ ; et le disciple passera du statut de serviteur ou d'esclave, qui n'a pas de maîtrise sur sa destinée, à celui d'ami, de personne libre qui fait les choses en les décidant elle-même et en les assumant. Jésus évoque sa mort en parlant du plus grand amour, mais peut-être fait-il aussi allusion au sacrifice que tel ou tel disciple sera appelé à faire de sa vie pour les autres. L'amour de Jésus se réalise dans un don radical de soi-même pour les siens.

Les disciples, comme le peuple d'Israël avant eux, sont choisis et institués par Dieu. La relation nouvelle qui est établie ainsi est à comprendre comme un don totalement immérité qui les fait ainsi entrer dans une dynamique de vie où ils porteront des fruits par leur engagement existentiel à pratiquer le commandement d'amour. Ils feront ainsi rayonner autour d'eux l'amour et la joie qui découlent de l'amour qu'ils ont reçu, pour la gloire du Père et du Fils.

Jean 15,18-16,4 (26 novembre 2015)

Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite: Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre. Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé. Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusses point parlé, ils n'auraient pas de péché; mais maintenant ils n'ont aucune excuse de leur péché. Celui qui me hait, hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché; mais maintenant ils les ont vues, et ils ont haï et moi et mon Père. Mais cela est arrivé afin que s'accomplît la parole qui est écrite dans leur loi: Ils m'ont haï sans cause. Quand sera venu le consolateur, que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité, qui vient du Père, il rendra témoignage de moi; et vous aussi, vous rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement.

Je vous ai dit ces choses, afin qu'elles ne soient pas pour vous une occasion de chute. Ils vous excluront des synagogues; et même l'heure vient où quiconque vous fera mourir croira rendre un culte à Dieu. Et ils agiront ainsi, parce qu'ils n'ont connu ni le Père ni moi. Je vous ai dit ces choses, afin que, lorsque l'heure sera venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites. Je ne vous en ai pas parlé dès le commencement, parce que j'étais avec vous.

Le texte de ce soir concerne des réalités de son époque autant que des réalités humaines de tous les temps : le conflit entre communautés religieuses, celle des disciples de Jésus et celle de la synagogue, toutes deux issues du judaïsme ; le conflit entre les disciples et les autorités de l'oppresser, l'empire romain qui tenait à soumettre les assujettis en anéantissant leur identité. Les pouvoirs manient le rejet, la vexation, l'attaque... pour mettre en cause l'identité des membres de la communauté (15,18-25). Ce qui leur pose parfois une question pénible : d'où me viendra, après des expériences traumatisantes, la vigueur et l'indépendance pour résister et me positionner de manière judicieuse pour l'avenir (15,26-16,4a) pour vivre la transformation de la réalité par la présence de l'Esprit-saint.

A la fin du passage précédent, Jésus conviait ses disciples à vivre la solidarité comme une expression de leur lien avec lui, comme des sarments attachés au cep : « Ce que je vous commande, c'est que vous vous aimiez les uns les autres. » Notre texte d'aujourd'hui nous confronte à une réalité contraire : ceux et celles qui partagent une solidarité mutuelle se retrouvent victimes de la haine du monde. En vivant leur attachement à Jésus dans une solidarité amicale, ils provoquent la haine des autres. Qui sont ces « autres » ? Qui est « ce monde » qui hait les sarments affiliés au cep Jésus ?

Au début de notre texte, la subordonnée « Si le monde vous hait » révèle la réalité vécue par la communauté des disciples à la suite de la résurrection. Cette haine est évoquée au début du chapitre 16 : « Ils vous excluront des synagogues. » L'expérience de déconsidération se passe dans un contexte juif. « Ce monde » qui est l'opposé à la communauté des disciples est d'abord un monde juif ; ce qui est encore souligné au verset 25, où Jésus parle de leur loi.

Les premiers lecteurs et auditeurs de l'Évangile de Jean sont forcés de comprendre que le monde qui les entoure prend ses distances et se désolidarise d'eux ; la communauté des disciples ressent et interprète cette mise à l'écart comme de la haine. L'évangéliste transmet alors la parole de Jésus : « sachez qu'il (ce monde) m'a détesté avant vous. » Il en a déjà parlé : « moi, il me déteste, parce que je lui rends le témoignage que ses œuvres sont mauvaises. » (7,7) Dans ce contexte, on comprend que le choix du mot « haine » renvoie « au monde » des gens puissants et influents ; il s'agit des collaborateurs juifs qui s'accoquent avec le pouvoir de l'opresseur romain ; ce sont ceux qui ont déféré Jésus, malgré son innocence, au tribunal qui l'a condamné à une mort cruelle. Il faut voir que dans cette « haine » s'inscrivent deux réalités et deux époques différentes : le monde de la synagogue juive des années 80 qui met au ban la communauté johannique qui reconnaît en Jésus le fils de Dieu, le messie annoncé et attendu – et celui de l'opresseur de Rome qui, de tout temps, menace et tue ses opposants.

Apparemment, la foi dont témoigne l'existence fraternelle d'une communauté est perçue tout de suite comme signe d'opposition, et au pouvoir romain car elle ne s'y soumet pas, et à la tradition juive qui ne reconnaît que la Tora et n'admet pas que Dieu était présent dans « son fils unique ». Calvin le précise dans son commentaire : « ... à savoir que Christ a été haï du monde autant que les apôtres... Christ (qui toutefois est beaucoup plus excellent) n'est point excepté des haines du monde, les serviteurs et ministres ne doivent point refuser une semblable condition... » C'est le point de vue d'une minorité persécutée et menacée que l'on entend ici. Comme héritiers de la longue histoire d'une Église chrétienne longtemps majoritaire, nous ne pouvons pas nous inscrire dans la souffrance des disciples, ni dans la dureté des membres de la synagogue de cette époque. Ce qui serait plutôt pour nous un point de référence dans l'actualité rejoindrait certains comportements agressifs et certaines attitudes de rejet de la part du monde d'aujourd'hui. Les disciples de Jésus ne se définissent pas par une « nature humaine » différente des autres, mais par des comportements qui s'opposent aux décisions d'un monde dans lequel le pouvoir de l'économie valorise des aspects inacceptables de la vie et de ses réalités.

Jésus le dit ainsi : « Si le monde vous hait, c'est parce que vous n'êtes pas du monde ». Alors que, moi, je vous ai choisis du milieu au monde. L'école de Jésus enseigne aux disciples un non conformisme par lequel on s'abstient de certains comportements et habitudes. Tant que ses disciples vivent en conformité avec l'enseignement de leur maître, ils se retrouvent comme des opposants aux habitudes du monde. C'est que la « communauté chrétienne » est invitée à vivre en tant qu'avant-garde du Royaume des cieux qu'elle annonce. Sur ce point, il n'y a pas confrontation avec la synagogue, ni à l'époque de Jésus ni à notre époque. Nous prions ensemble, comme Jésus nous l'a enseigné et comme le dit la prière juive Amidah : « que ton règne (ou royaume) vienne » ! Cette prière est terre à terre, et notre verset 20 affirme que « ce monde » (les Romains, la synagogue, le monde d'aujourd'hui) n'est pas destiné à demeurer l'adversaire ni du Christ ni de

Dieu, ni de nous en tant que disciples de Jésus. Le monde reste capable d'écoute et de conversion (teschuva), de se mettre en route vers le règne de Dieu, de devenir acteurs du royaume des cieux – sur terre ! Rabbi Tarphon, un rabbin qui vivait à l'époque de la séparation douloureuse entre la synagogue et la communauté des disciples de Jésus, disait : « Il n'est pas de ta responsabilité d'achever l'œuvre du créateur, mais tu n'es pas libre non plus de t'en abstenir. » (Pirquei avot 2,2)

Pour la transformation du monde, Dieu a en effet besoin de disciples non conformistes, qui acceptent le risque d'être méprisés, dépréciés, voire pire... parce qu'ils se reconnaissent dans tous ce qu'ils doivent endurer en communion avec celui qui leur a déclaré « vous êtes avec moi depuis le commencement. » L'évangile qui proclame le renouvellement radical de ce monde ressemble à cette lumière dont parle déjà le prologue de Jean : « La lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres n'ont pas pu la saisir. » Notre texte montre l'effet concret de l'arrivée de la lumière dans ce monde si bien connu : « Si je n'avais pas fait parmi eux les œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché. Maintenant, ils ont vu, et ils ont détesté, et moi et mon Père. » Autrement dit : sans lumière, il n'y a pas de ténèbres ; la lumière rend visibles les opacités, ce qui est difficile et parfois dangereux pour les porteurs de la lumière !

Jean 16,5-15 (3 décembre 2015)

Maintenant je m'en vais vers celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande: Où vas-tu? Mais, parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. Cependant je vous dis la vérité: il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra pas vers vous; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et quand il sera venu, il convaincra le monde en ce qui concerne le péché, la justice, et le jugement: en ce qui concerne le péché, parce qu'ils ne croient pas en moi; la justice, parce que je vais au Père, et que vous ne me verrez plus; le jugement, parce que le prince de ce monde est jugé. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera. Tout ce que le Père a est à moi; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prend de ce qui est à moi, et qu'il vous l'annoncera.

Si, dans le premier discours d'adieu, l'accent portait sur l'annonce du départ de Jésus et sur la promesse de son retour, le souci dominant de notre passage, qui s'inscrit dans le deuxième ensemble des discours d'adieu, concerne l'avenir des croyants privés de la présence du Christ. Jésus annonce en effet son départ à ses disciples. Or il l'a déjà fait (13,31ss). Mais ici l'adverbe « maintenant » pointe en fait sur l'époque d'après Pâques, qui contraste avec le temps du ministère où Jésus était présent parmi les siens (« j'étais avec vous »). Ce qu'il n'a pas dit « dès le début », durant son ministère terrestre, et qu'il dit maintenant à ses disciples, c'est probablement ce qui a été développé jeudi dernier : ils seront en proie à la haine du monde, exclus des synagogues, et leur vie sera mise en péril. Si Jésus fait ce rappel, qui s'adresse donc aussi à la communauté johannique de la fin du 1^{er} siècle, c'est pour que les siens ne soient ni surpris, ni ébranlés par les souffrances qui leur seront infligées. La destinée souffrante des croyants s'inscrit dans le chemin que le Christ a prédit et qu'il a lui-même emprunté ; elle est signe de fidélité à Celui que le monde a rejeté.

Jésus annonce donc à nouveau son départ : « maintenant je vais à Celui qui m'a envoyé. » La mort de Jésus est un retour au Père. Elle ne marque pas l'anéantissement de son œuvre terrestre, mais bien plutôt son achèvement, son accomplissement. Ce n'est pas une défaite, mais la victoire du Fils qui retourne vers le Père qui le reconnaîtra pleinement. Le silence des disciples, leur incapacité à entrer en dialogue avec Jésus – « et aucun d'entre vous ne me pose la question : 'Où vas-tu ?' » – reflète le désarroi de la communauté johannique. Dans un monde hostile, il lui est difficile de continuer d'adhérer à cette compréhension croyante de la destinée et de la mort de Jésus. « L'affliction » qui envahit le cœur des disciples est donc due aussi bien à l'annonce du départ de Jésus qu'à celle des persécutions qui les menacent. La tristesse est l'expression de la difficulté pour les croyants à persister dans la foi quand le malheur et la souffrance viennent sanctionner la fidélité au Dieu du salut. La vérité révélée alors par Jésus est pour le moins surprenante : « c'est votre avantage que je m'en aille. » Si les disciples perçoivent son absence comme une réalité inquiétante, Jésus leur annonce qu'en réalité, son départ aura des effets positifs. A travers cette affirmation, l'Évangéliste met en évidence que Jésus en croix n'a pas été vaincu par le pouvoir de

la mort ; il est retourné au Père. Dans la mort même, Jésus n'a pas cessé d'être le Fils agissant : il retourne « à celui qui l'a envoyé » (5) ; « il s'en va » ; « il part » (7). Pour la foi, la mort de Jésus est le lieu de sa victoire. La proximité du Jésus terrestre ne permet pas de découvrir sa véritable identité. Seul le regard de la foi, sous l'inspiration du Paraclet, est à même de reconnaître – mais après coup – que la mort de Jésus est un départ et non un échec lamentable. Après ce départ, dans le temps de l'Eglise, il appartiendra au Paraclet de faire comprendre que Jésus, dans ses paroles, dans ses actes et dans sa mort, était véritablement l'Envoyé de Dieu.

Soucieux d'affermir la foi de la communauté, l'Evangeliste va préciser alors le rôle du Paraclet à l'égard du monde (8-11), puis en faveur des croyants (13-15). « Il confondra le monde... ». Le verbe grec utilisé ici apparaît fréquemment dans un contexte judiciaire ; il signifie « dévoiler », « prouver la culpabilité », « réprimander » ou « punir ». Dans le procès opposant le Paraclet au monde, il sera donc question de « péché », de « justice » et de « jugement ».

Et le Paraclet renversera la situation vécue lors du procès de Jésus : alors que le monde s'est donné le droit de rejeter Jésus comme un pécheur (Jn 8,46 ; 10,31ss) , le Paraclet le dépouillera de sa prétention à décider de l'identité de Jésus et à le condamner. Il mettra le monde accusation. L'expression « en matière de péché » désigne le refus de croire en Jésus, de voir en lui celui en qui Dieu lui-même se révèle et non un transgresseur de la loi ou de la morale : « ils ne croient pas en moi ». D'autre part, contrairement à ce qu'affirme le monde « en matière de justice » – qui décide que Jésus s'est rendu coupable d'injustice et de blasphème – la justice est bien du côté de Jésus. Et sa mort-élévation est le lieu où Dieu rend justice à un innocent que le monde a rejeté. « Vous ne me verrez plus » : la mort de Jésus marque une rupture. Mais il ne faut pas la considérer à la manière du monde ; cette absence de Jésus constitue « l'envers » de sa glorification. Le motif du « jugement », enfin, souligne que le procès intenté au monde porte bien sur la compréhension de l'identité de Jésus et plus particulièrement sur le sens de sa mort. Dans le procès qu'on lui a intenté, on faisait apparaître cette mort comme une sanction méritée. Or la sanction se retourne contre les accusateurs : en condamnant Jésus, le monde – ou plutôt la puissance qui le gouverne – a scellé sa propre condamnation. « Le prince de ce monde a été jugé ». Ici, l'évangéliste adopte le point de vue de la communauté postpascale et rappelle aux chrétiens de son temps que le jugement du prince de ce monde a certes eu lieu dans le passé – à la mort de Jésus – mais qu'il n'en continue pas moins à exercer ses effets libérateurs dans le présent : le monde est délivré de la puissance qui le tenait et faisait de lui l'ennemi irréductible de Jésus.

Jésus précise aussi que le Paraclet, l'Esprit de vérité, agit en faveur des disciples. Il commence par leur déclarer que, pour l'instant, ils ne peuvent comprendre toutes les paroles qu'il a encore à leur dire : « vous n'êtes pas à même de les porter maintenant. » Ils sont encore incapables de comprendre et de reconnaître la véritable identité de leur maître. Tant que Jésus est présent physiquement parmi les siens, il leur est impossible de saisir vraiment qui il est. La reconnaissance authentique de Jésus passe par l'acceptation de son départ. L'Esprit de vérité aura donc pour tâche de communiquer aux croyants que le départ de Jésus n'est ni un abandon, ni une défaite, mais bien le retour victorieux du Fils vers son Père. Ils accéderont alors « à la vérité tout entière. » Cette dernière expression ne désigne pas un contenu de doctrine, mais le fait que Jésus est la vérité et qu'il révèle pleinement Dieu. L'Esprit maintiendra les croyants dans cette vérité : il jouera dans leur cheminement un rôle de soutien et d'approfondissement. Son discours ne sera qu'une reprise et une actualisation de la révélation du Christ. En outre « il vous communiquera tout ce qui doit venir », annonçant à la communauté des croyants que, quand bien même elle vivrait des heures difficiles, incertaines, elle n'est pas livrée à elle-même et n'a rien à craindre. L'Esprit, pour communiquer, s'enracinera dans la parole du Christ par laquelle Dieu lui-même s'est fait entendre,

porté par la seule volonté de rendre gloire à Jésus et permettre l'appropriation de son évangile par les disciples.

Jean 16,16-33 (10 décembre 2015)

Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et puis encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais au Père. Là-dessus, quelques-uns de ses disciples dirent entre eux: Que signifie ce qu'il nous dit: Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et puis encore un peu de temps, et vous me verrez? et: Parce que je vais au Père? Ils disaient donc: Que signifie ce qu'il dit: Encore un peu de temps? Nous ne savons de quoi il parle. Jésus, connut qu'ils voulaient l'interroger, leur dit: Vous vous questionnez les uns les autres sur ce que j'ai dit: Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et puis encore un peu de temps, et vous me verrez. En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira: vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. La femme, lorsqu'elle enfante, éprouve de la tristesse, parce que son heure est venue; mais, lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de la souffrance, à cause de la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde. Vous donc aussi, vous êtes maintenant dans la tristesse; mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie. En ce jour-là, vous ne m'interrogerez plus sur rien. En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom. Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai ouvertement du Père. En ce jour, vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous; car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde; maintenant je quitte le monde, et je vais au Père. Ses disciples lui dirent: Voici, maintenant tu parles ouvertement, et tu n'emploies aucune parabole. 16.30Maintenant nous savons que tu sais toutes choses, et que tu n'as pas besoin que personne ne t'interroge; c'est pourquoi nous croyons que tu es sorti de Dieu. Jésus leur répondit: Vous croyez maintenant. Voici, l'heure vient, et elle est déjà venue, où vous serez dispersés chacun de son côté, et où vous me laisserez seul; mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi. Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez des tribulations dans le monde; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde.

Nous sommes dans la deuxième section de l'ultime partie des discours d'adieu de Jésus (Jean 14-16) et la question qui préoccupe les disciples, nourrit leurs conversations et leurs réflexions est celle-ci : de quelle espèce est la présence de Dieu auprès de l'humain ?

Pour l'évangile de Jean qui a son origine dans le contexte qu'on a appelé plus tard « judéo-chrétien » et qui, à son époque, et qui était à l'époque une vie communautaire qui s'inscrivait dans la pratique synagogale, cette question de la présence de Dieu parmi les humains était fondamentale : confrontée à la personnalité d'un homme, Jésus de Nazareth, perçu par les uns

comme Jean-Baptiste, par d'autres comme un prophète, par d'autres encore comme l'envoyé de Dieu répondant aux espérances et aux attentes de cette époque, ou enfin comme le messie promis. Cette question déchirait la communauté. Et, dans un monde polythéiste, elle était absolument prioritaire. Et on ne lui connaissait qu'une réponse possible : Dieu est *un, unique*, et ce Dieu est présent dans le monde par sa parole, par la voix de ses prophètes et par ses commandements.

Apparemment, c'est dans ce cadre que se posent ces questions auxquelles il est si difficiles de répondre. Et les disciples ont, en tout premier, de la peine à comprendre.

Il s'agit en effet d'une compréhension de la présence de Dieu qui tient compte d'un écart et qui l'intègre : l'écart qu'il y a entre la *présence* « visible » de Dieu révélé par la personne de Jésus Christ et à la *présence* de Dieu *dans le secret* de sa présence imminente.

C'est cet écart que nous ne pouvons pas définir. Nous nous trouvons alors dans la même situation que les disciples, qui se perçoivent comme des gens qui voient et qui, en même temps, sont incapables de voir concrètement. C'est l'écart qui existe entre le profane et le divin, entre le relatif et l'absolu, entre la tradition et la réalité présente, entre ce qu'on peut dire (parole) et ce qui reste imprononçable et indicible.

L'année chrétienne que célèbre l'Eglise nous confronte à ce défi de la foi, surtout le jour de l'Ascension, ce moment où Jésus disparaît de la vue et des yeux des disciples, mais les conduit aussi à comprendre que désormais la présence du Seigneur s'exprime en eux comme en tous les croyants de toutes les époques de manière nouvelle.

Nous sommes confrontés aux limites auxquelles toute communication de la foi est soumise. Parler de Dieu ne peut s'appuyer sur aucune analogie, ni dans l'existence, ni dans le monde. Pour le Dieu auquel nous nous confions, il ne nous reste que l'analogie de la foi, c'est-à-dire une confiance humaine qui ne s'enracine ni dans le quotidien, ni dans la biographie, ni dans les réussites, ni dans les souffrances, mais, au contraire, dans la présence de Dieu lui-même, comme Paul, dont la pensée puise dans le même terreau d'origine que Jean, le dit aux Romains : « ... et l'espérance ne trompe pas, car l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit. » (Romains 5,5)

Alors, je pense que c'est le moment de repenser à ce qu'on appelle la Trinité : Dieu le Père – Dieu le Fils – Dieu l'Esprit-Saint. Ce n'est pas une théorie dogmatique mais plutôt l'ébauche pour réunir les représentations de Dieu qui nous sont transmises par l'écriture sainte, et cela à la mesure de ce que les humains, les témoins (ceux qui ont reçu et « compris » la présence de Dieu lui-même) perçoivent :

c'est Dieu qui *précède* toute la vie et toutes choses – « le créateur »

c'est Dieu qui *entre en relation* avec l'humain – le « fils » et le « sauveur »

c'est Dieu qui *nous fait entrer en relation* avec Dieu – son « Esprit » déversé en nous

Et c'est dans le cadre de cette relation que nous passons ce « peu », ce moment de l'écart qui nous fait « sauter » d'un côté vers l'autre, de la présence de Dieu qui nous donne de « naître de nouveau » comme nous le lisons au chapitre 3 de l'évangile de Jean : « ³Jésus lui répondit (à Nicodème) : Amen, amen, je te le dis, si quelqu'un ne naît pas de nouveau, il ne peut voir le règne de Dieu. ⁴Nicodème lui demanda : Comment un homme peut-il naître, quand il est vieux ? Peut-

il entrer une seconde fois dans le ventre de sa mère pour naître ?⁵Jésus lui répondit : *Amen, amen*, je te le dis, si quelqu'un ne naît pas d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. ⁶Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit. »

Angelus Silesius le disait : « Le Christ pourrait bien naître des milliers de fois à Bethlehem, s'il ne naît en toi, ta perte est éternelle. »

Jean 17,1-5 (10 décembre 2015)

Après avoir ainsi parlé, Jésus leva les yeux au ciel, et dit: Père, l'heure est venue! Glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie, selon que tu lui as donné pouvoir sur toute chair, afin qu'il accorde la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés. Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ. Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire.

Nous quittons le deuxième discours d'adieux de Jésus et ouvrons un chapitre particulièrement important de l'évangile, puisqu'il s'agit de la prière que l'on appelle sacerdotale depuis Clément d'Alexandrie. C'est un titre contesté, car à aucun moment, dans l'évangile de Jean, Jésus ne joue le rôle de prêtre ou de grand-prêtre. Aujourd'hui, notre passage a ceci de particulier qu'il présente Jésus qui tourne son regard vers le ciel et s'adresse au Père avec lequel il entretient déjà une relation de profonde intimité, pour lui demander de le glorifier.

Ce langage de la glorification nous est connu : nous avons déjà lu que l'heure de Jésus est celle où il va passer de ce monde au Père (13,1), achevant ainsi sa mission d'envoyé. Nous savons que cette heure est celle où le Fils de l'homme doit être glorifié. Qu'il n'a pas voulu fuir ou demander d'être sauvé de cette heure, parce que c'est justement pour cela qu'il est venu (12,23.27) : on a déjà compris que cette heure est celle de la croix, que Jean invite à interpréter comme l'expression d'un amour indéfectible de Jésus pour les siens qui sont dans le monde. C'est ainsi que s'achève sa mission.

Le premier moment de la prière de Jésus est donc impressionnant : Jésus y confirme non seulement sa décision de faire face à la mort qui l'attend, mais il demande à son Père que cela devienne le lieu de leur glorification à tous les deux. La crucifixion de Jésus marque ainsi le jour de l'avènement définitif du salut, du tournant de l'histoire qui s'oriente désormais pour les croyants vers la vie éternelle.

La glorification signifie donc d'abord la reconnaissance et l'approbation que le Père accorde au Fils, mais on attend aussi une même reconnaissance des croyants pour le Fils et pour le Père. Au moment où Jésus va prendre le chemin de Golgotha (19,17), il demande au Père de le reconnaître et de se manifester à travers sa destinée, en l'élevant et en lui donnant, lorsqu'il sera auprès de lui, de poursuivre son œuvre envers les siens. Ainsi la croix ne sera pas pour Jean le lieu du silence et de l'abandon de Jésus par le Père, mais le lieu de sa présence active et de sa révélation ultime.

Si Jésus peut s'adresser à son Père de cette manière, c'est que celui-ci lui a donné, dès le début de son ministère – c'est pour cela qu'il l'a envoyé ! – autorité sur toute chair. Il s'agit vraiment d'une autorité au sens plein de ce terme qui, je le rappelle, vient du verbe latin *augere*, augmenter, faire croître. Si le Père a donné autorité à Jésus, c'est « afin que tout ce que tu lui as donné leur donne la vie éternelle. » La première partie de la phrase est complexe : qu'est-ce que le Père a donné au Fils, sinon cette autorité qu'il manifeste dans sa parole et son activité révélatrices, et cela en vue du don de la vie. On a ainsi une sorte de cascade de dons du Père au Fils et du Fils à toute chair : dans la perspective de Jean, la vie éternelle est destinée à « toute chair », c'est-à-dire à tous les mortels, afin que, pour reprendre une parole d'Ésaïe que cite Luc, « toute chair [voie] le salut de Dieu »... (Es 40,5 ; Lc 3,6)... Ésaïe est plus précis : « et la gloire du Seigneur sera découverte/dévoilée (*galah*) et toute chair, eux ensemble verront le salut de Dieu. » Ce qui pour Ésaïe ou pour Luc est appelé salut, Jean l'appelle vie éternelle !

On peut ainsi retrouver le cadre vivant, naturel, où l'Évangile redevient parlant ; l'espace spirituel qui donne à nos vies l'horizon de Dieu, qui met Dieu à l'horizon de tout. Alors nous redevenons capables de voir le salut de Dieu à l'œuvre, c'est à dire le Christ Jésus qui, au moment de donner sa vie, inscrit sa prière dans ce mouvement de don en cascade qui va du Père à toute chair. Voir le salut de Dieu, c'est alors communier à ce que chaque autre peut devenir si nous le portons au cœur avec la tendresse même de Dieu. C'est espérer avec Dieu, c'est entrer dans les espérances de Dieu.

Jean ouvre alors une parenthèse pour s'expliquer sur ce qu'il entend par vie éternelle : « Telle est la vie éternelle : c'est qu'ils te connaissent, toi le Dieu véritable et celui que tu as envoyé, Jésus messie. » On retrouve l'exclusivisme dont nous parlions déjà la dernière fois : le Dieu unique est la seule réalité sur laquelle nous puissions compter, la seule réalité fiable dans laquelle l'être humain puisse mettre sa confiance ; le Dieu un qui s'est fait connaître par son messie. Et dès lors la vie éternelle ne désigne pas une existence qui nous attendrait dans l'au-delà, mais la connaissance que nous pouvons avoir de Dieu et qui nous ouvre dès aujourd'hui à une vie authentique. En connaissant Dieu tel que Jésus nous le révèle, nous nous retrouvons nous-mêmes comme des créatures reconnues et aimées.

Alors, Jésus peut affirmer que sa mission est accomplie : par son œuvre, c'est-à-dire par son obéissance à la volonté divine qui le mandait comme révélateur, Jésus a glorifié son Père sur la terre. Sa nourriture, avait-il dit aux disciples à la suite de l'épisode avec la Samaritaine, était de faire la volonté de celui qui l'avait envoyé et de porter son œuvre à son accomplissement (4,34).

Nous en sommes précisément à ce moment imminent de l'accomplissement qui va se réaliser sur la croix. Et avec cet élément de la prière le concernant lui-même, Jésus demande que ce supplice ne soit pas compris par les humains comme l'anéantissement du projet de salut qu'il portait et qui était conforme à la volonté divine, mais comme le lieu de son élévation, le lieu d'où pourra jaillir dans toute son amplitude son autorité salvatrice.

Cette demande de glorification s'accompagne de celle de retrouver auprès du Père le statut que le Fils avait avant la fondation du monde. Comme le disait déjà le prologue, « la Parole était auprès de Dieu... elle était au commencement auprès de Dieu » (1,1-2). Cette proximité, rappelée maintenant, permet de porter un regard bouleversant sur la croix : c'est, contrairement à toutes les apparences, le lieu d'une proximité profonde du Fils et du Père. Sur la croix, la Parole s'exprime en toute vérité comme Parole de Dieu, une Parole d'un amour d'une intensité insurpassable. Dès lors, la mort de Jésus, mais on peut aussi penser aux autres morts des humains, la mort n'est plus le moment d'une séparation, d'une rupture de relation avec Dieu, mais celui d'une confirmation définitive de l'amour et du lien qu'il exprime.

Jean 17,6-11a (14 janvier 2016)

Et maintenant toi, Père, glorifie-moi auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût. J'ai fait connaître ton nom aux hommes que tu m'as donnés du milieu du monde. Ils étaient à toi, et tu me les as donnés; et ils ont gardé ta parole. Maintenant ils ont connu que tout ce que tu m'as donné vient de toi. Car je leur ai donné les paroles que tu m'as données; et ils les ont reçues, et ils ont vraiment connu que je suis sorti de toi, et ils ont cru que tu m'as envoyé. C'est pour eux que je prie. Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont à toi; - et tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi; -et je suis glorifié en eux. Je ne suis plus dans le monde, et ils sont dans le monde, et je vais à toi.

Lecteurs et lectrices de l'évangile de Jean sont rassemblés autour d'un témoignage qui n'existe que parce qu'il y a eu dans l'histoire révélation en la personne de Jésus. Dans ce texte, les disciples sont donc comprendre en même temps comme les hommes et les femmes regroupés autour de Jésus pendant son ministère terrestre et qui l'entourent là pour écouter son discours d'adieu, mais aussi comme les représentants de celles et ceux qui, plus tard, vont lire l'évangile et se considéreront eux-mêmes comme des disciples. S'il y a communauté chrétienne, et en particulier communauté johannique – ce qui fut le cas un certain temps, avant que ceux qui en restaient membres ne rejoignent la « grande Eglise » au début du deuxième siècle – c'est à cause de la révélation : « J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés... » Ces mots sont une sorte d'écho au prologue : « Dieu, nul ne l'a jamais vu. Un unique-engendré, Dieu, lui qui est dans le sein du Père, lui s'en est fait l'interprète. » Nous avons vu, en commentant ce texte, la portée du verbe traduit ici par « s'en est fait l'interprète » : il s'agit d'un verbe qui a donné notre mot français exégèse et qui signifie conduire dehors. Traduire par expliquer, interpréter, faire l'exégèse est encore trop faible. Il y a ici l'idée, justement, que Jésus-Christ Dieu, en vivant parmi les humains, a en quelque sorte fait sortir Dieu le Père de son ciel où jusqu'alors il demeurait caché : Dieu s'est révélé comme Père, et même comme un Père aimant, pour les humains. Manifester son nom, c'est révéler l'identité véritable et fondamentale de ce Père, dans sa relation avec les humains.

Révélation impressionnante donc, qui nous dit quelque chose de l'identité de Dieu et qui affirme en même temps que ceux qui sont rassemblés autour du Christ lui ont été donnés par Dieu. Cela signifie deux choses : premièrement, que tout cela est l'effet de la grâce du Dieu qui donne, et en second lieu que ce don est une sorte de mise à part ; ils ont été donnés du milieu du monde. Désormais leur référence essentielle dans la vie ne leur sera pas donnée par les pensées et les pratiques du monde, mais par leur attachement à la parole qu'ils gardent comme un bien précieux. Ils sont ainsi devenus le bien, la propriété du Christ, une propriété qui ne développe pas chez lui un instinct de possession et de domination, mais s'inscrit dans une volonté de service et de libération, à l'instar du berger qui donne sa vie pour ses brebis. Ce verbe garder, que je viens de citer au présent, est en fait au parfait, ce qui veut dire que Jean parle de quelque chose qui a déjà eu lieu et adopte le point de vue de ceux qui vivent après la résurrection en tout cas, et sont sûrement soit les membres de la communauté johannique, soit même des lecteurs et lectrice de tous les temps. L'Évangile nous invite ainsi à recevoir pour nous-mêmes ces paroles.

Grâce à cette révélation, les disciples sont parvenus à un degré de connaissance qui leur permet de comprendre et d'intérioriser les paroles de Jésus comme Parole de Dieu, puisqu'il est l'Envoyé

privilegié en qui Dieu donne à connaître son identité profonde. Ainsi les disciples ont-ils été récepteurs d'une parole qui ne vient pas simplement de l'homme Jésus, mais de Dieu lui-même : et Jésus se félicite ici qu'ils l'aient accueillie, reconnaissant par là son lien d'intimité avec le Père qui l'a envoyé. C'est à cette relation primordiale – qui passe par la Parole faite chair – que toute communauté doit son existence, c'est à elle qu'elle doit constamment revenir pour vivre dans ce monde d'autre chose que d'une pâle imitation de l'esprit du temps. Car être disciple, c'est être au bénéfice d'une élection qui devrait provoquer une reconnaissance infinie. Croire, c'est ainsi d'abord être reconnaissant et rendre grâce ! La connaissance implique la reconnaissance.

Jésus en vient alors à sa prière pour les disciples de tous les temps, celles et ceux que Dieu lui donnés. On est surpris, voire choqué, qu'il ne prie pas pour le monde et qu'il le précise : Dieu n'a-t-il pas tellement aimé le monde ? Pour l'évangile de Jean, Jésus est envoyé d'un côté pour affirmer cet attachement profond de Dieu pour le monde (3,16), mais aussi pour révéler l'infidélité du monde qui s'est détaché de son Dieu et a rompu tout contact avec lui ; c'est l'aspect jugement de la révélation. Dieu n'aime pas d'un amour aveugle ; c'est d'une certaine manière cet amour même qui met en relief le rejet que le monde oppose à cet amour et qui aboutira, sommet du refus pour le monde, mais aussi sommet de l'amour pour Dieu, à la mort en croix de l'Envoyé. Dans notre passage, il n'y a pas une condamnation définitive du monde, mais une prière pour ceux qui sont encore dans ce monde et dont la mission est de poursuivre son œuvre : « Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde » (17,18). Car l'espérance de Jésus, c'est que le monde te connaisse, toi le Père... En même temps qu'il remet ses disciples au Père au moment de la séparation, il rappelle qu'alors qu'il n'est plus dans le monde, c'est aux siens de poursuivre l'œuvre de révélation qu'il a commencée. Et en cela il s'adresse à la communauté post-pascale dont nous sommes...

Jean 17,11b-17 (21 janvier 2016)

Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Lorsque j'étais avec eux dans le monde, je les gardais en ton nom. J'ai gardé ceux que tu m'as donnés, et aucun d'eux ne s'est perdu, sinon le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. Et maintenant je vais à toi, et je dis ces choses dans le monde, afin qu'ils aient en eux ma joie parfaite. Je leur ai donné ta parole; et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Sanctifie-les par ta vérité: ta parole est la vérité.

Jésus demande à son Père de garder les disciples « dans son nom », en précisant que c'est le nom qu'il lui a donné dans le monde. On peut penser à différents noms : Fils, Parole faite chair, Envoyé, voire « Je suis », le nom même du Dieu qui s'est révélé à Moïse au buisson ardent et engagé avec lui pour la libération de son peuple, ce nom qu'a repris Jésus à son compte plusieurs fois. Mais le nom de Dieu, nous l'avons déjà vu, c'est d'abord son identité elle-même, qui a été révélée en Jésus-Christ. Il est difficile, voire impossible, d'en circonscrire le sens dans un seul mot, puisque c'est toute la vie, l'ensemble des signes, des actes et de l'enseignement de Jésus jusqu'à l'affrontement de la croix, qui disent qui il est.

Il est particulièrement frappant que la prière de Jésus à son Père porte sur l'unité de la communauté des disciples, qui apparaît ici non pas comme une tâche à accomplir par les Eglises lors d'une semaine consacrée à cela, mais comme une réalité déjà existante que Jésus demande à Dieu de faire perdurer : garde-les, afin qu'ils soient un comme nous. Cela veut dire que l'unité se trouve dans la fidélité à la révélation et qu'elle englobe d'une certaine manière la communauté des disciples dans l'unité dont Jésus n'a cessé de répéter qu'elle caractérisait sa relation au Père. Cet enracinement de la communauté chrétienne dans la Parole révélée la met à part. Dans un monde qui vit de toutes sortes de références ou d'idéologies, voire de toutes sortes d'incertitudes et d'errances, la communauté chrétienne se distingue par son attachement fidèle à celui dont elle tire son existence et son unité.

Le v. 12, qui semble calqué sur le précédent, montre ce qu'il y a derrière cette demande. C'est le bouleversement que va vivre la petite communauté des disciples lors du départ de Jésus. Jusque-là, c'est lui qui rassemblait les siens autour de lui et, à l'exception de Judas, le fils de perdition, aucun d'eux ne s'est perdu parce qu'il les protégeait. Nous réagissons, évidemment à la qualification de Judas comme fils de la perdition. On peut en chercher la signification dans la culture hébraïque : l'expression « fils de » est connue pour caractériser quelqu'un – « fils de la lumière » indique l'appartenance de quelqu'un à la sphère de la lumière, Judas, lui, appartiendrait à la sphère de la perdition : en fait il se perd lui-même en conduisant Jésus à une confrontation avec les autorités et à une comparution devant des juges qui le conduiront à sa perte. L'expression désignerait d'abord cette action incroyable et incompréhensible qu'est la trahison par Judas, un des Douze, de son maître ; elle évoquerait par ailleurs la destinée de Judas, dont Jean ne dit rien, mais dont d'autres évangiles parlent précisément comme d'une perdition : suicide par pendaison selon Matthieu, chute et boyaux répandus selon les Actes... L'attitude de Judas se présente ici comme un accomplissement de l'Écriture, ce qui dégage cet homme d'une responsabilité

uniquement personnelle, comme le laissait déjà entendre l'introduction au récit du lavement des pieds : « alors que déjà le diable avait jeté au cœur de Judas l'Ischariote [le dessein] de le livrer ». Dans la déclaration de Jésus, pas d'accusation, mais quelque chose comme un constat ou une concession : je n'ai pas pu m'opposer à ce qu'il accomplisse ce qu'annonçaient les Ecritures.

Alors que Jésus vivant était garant de l'unité des siens, qu'en sera-t-il de cette unité si importante plus tard, après sa mort et sa résurrection ? S'il est possible que la communauté reste soudée par les liens de l'amour, cette unité ne se présente pas d'abord comme une recherche des disciples, guidée par des précepte moraux et des règlements, mais comme une réalité donnée par l'appartenance de chacun non seulement à un cercle humain, comme l'est toute association, mais par son ancrage dans la réalité divine, à l'image de l'Envoyé qui, à son tour envoie les siens avec les mêmes prérogatives que lui : connaissance de celui qui envoie, mission plénipotentiaire, représentativité... Paul le dira en d'autres termes : nous sommes ambassadeurs pour Christ ! Les envoyés sont ainsi intégrés dans l'intimité du Père et du Fils, à l'instar du disciple bien aimé, figure du disciple johannique choisi et aimé par le Christ qui, lors du repas que Jésus a partagé avec les siens lorsqu'il leur a lavé les pieds, était couché sur le sein de Jésus, occupant ainsi par rapport à Jésus la place que le Fils « qui est dans le sein du Père » occupe auprès de lui.

Si Jésus prie devant ses disciples, en public, c'est pour leur révéler que son départ et son absence ne seront pas à éprouver comme une perte irrémédiable, mais devraient au contraire leur apporter une joie parfaite grâce à ce don de l'unité. Mais cette joie, si essentielle à la santé de la communauté, ne sera pas sans ombre : elle sera contrariée par la haine du monde. Si les chrétiens sont porteurs de la Parole de Dieu, celle-ci ne sera pas reçue sans provoquer, comme cela s'est déjà passé lorsque Jésus la proclamait, le rejet de beaucoup. Alors les disciples ne seront plus en phase avec les valeurs d'un monde qui, malgré toutes les déclarations de bonnes intentions si souvent prononcées, continuera à vivre dans la violence, la ségrégation, le mépris des petits et la recherche de pouvoir et de richesse. Dans ce sens, bien que vivant dans le monde, les chrétiens ne sont pas du monde et partagent avec Jésus cette condition particulière.

Mais la prière de Jésus ne vise pas à en faire une secte protégée par séparation du monde. La communauté chrétienne ne se définit pas par un rejet et une mise à distance du monde. Pas de fuite du monde ! Jésus demande seulement à Dieu de les « délivrer du mal ». Comme dans le Notre Père, très proche de ce que Jésus dit ici, le mot peut être un masculin ou un neutre ; on peut donc comprendre, dans le premier cas, qu'il s'agit du Mauvais personnifié en Satan par exemple, ou, dans l'autre, qu'il est simplement question du mal. Mais le sens est très proche.

Au moment de les quitter, Jésus confie la garde de sa communauté de disciples à son Père. Il le fait en public pour rassurer les siens à qui il révèle que, comme lui, mis à part dans le monde, il n'en sont pas moins jetés dans une société qui pourra leur être hostile, ce qui ne les empêchera pas de trouver leur joie dans l'amour partagé entre eux et avec Dieu lui-même, et renouvelé constamment par l'Esprit...

Jean 17,18-21 (28 janvier 2016)

Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde. Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité. Ce n'est pas pour eux seulement que je prie, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole, afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous, pour que le monde croie que tu m'as envoyé.

Comme le Fils a été envoyé dans le monde pour y représenter le Père, les disciples sont envoyés dans le monde afin d'y représenter le Fils et, par voie de conséquence, le Père. On aurait pu croire que la mise à part des disciples et l'annonce de la haine du monde pouvait éloigner la communauté chrétienne de ce monde hostile et la conduire à s'en protéger par une mise à distance, une séparation. Cela a pu être le fait de certains chrétiens qui, à l'exemple des Pères du désert, de certains ermites, de communautés monastiques, ont estimé que le silence et la solitude étaient les meilleures expressions de la fidélité et de la recherche de Dieu. L'évangile de Jean, qui devait connaître parmi les fidèles les plus proches de la communauté des attitudes similaires, adopte, lui, un autre point de vue : c'est dans le monde que les disciples ont été envoyés pour y porter la parole d'un Dieu qui, s'il juge ce monde, éprouve finalement pour lui plus d'amour que de rejet.

Dans l'évangile de Jean, il n'y a pas d'épisode d'envoi en mission, comme chez Marc, Matthieu ou Luc. Dans cette prière de Jésus qui clôt son ministère auprès de ses disciples, il est question de cette mission, mais le point de vue adopté est postpascal. Entre l'envoi du Christ et celui des disciples, il n'y a pas simultanéité : les disciples ne sont appelés à prendre le relais qu'une fois la mission du Fils achevée. On le verra encore avec le dialogue que Jésus, sur la croix, aura avec la mère et le disciple bien-aimé qu'il confie l'un à l'autre, ce relais prend la forme d'une transmission de l'Esprit, si l'on se souvient que le texte ne dit pas que Jésus rend l'esprit, comme chez Luc qui cite le Psaume [Ps 31,5] (« Père, je remets mon esprit entre tes mains. » Et sur ces mots il expira). Pour Jean, ce qui se passe lors de la mort de Jésus est différent : il boit le vinaigre que lui tendent les soldats et puis il « dit : 'C'est accompli'. Inclinant la tête, il livre l'Esprit. » Jean ne dit donc pas « Jésus expira ou rendit l'esprit ». Il dit plutôt « Jésus remit, ou transmit le souffle ». Certains ont pensé : oui, il remet son souffle à Dieu. Mais il y a une autre manière possible de lire ces mots, plus conforme au contexte : Jésus remet l'Esprit ou le souffle qui a demeuré sur lui depuis son baptême à ceux qui sont au pied de la croix et, par eux, à l'ensemble de ses disciples. On se souvient que l'évangile de Jean ne parle qu'indirectement du baptême de Jésus. Il ne le raconte pas. Il dit seulement : « Jean témoigne en disant : 'J'ai vu l'Esprit descendre sur lui comme une colombe, du ciel. Et il a demeuré sur lui. » Alors, cet Esprit qui éclaire tout le ministère de Jésus, à la fin, il le donne en partage à la communauté des siens. Celle-ci devient donc à son tour la demeure du souffle dans le monde. Jésus l'a annoncé, cet Esprit permettra non seulement à cette communauté de demeurer dans sa parole, de la comprendre de manière beaucoup plus riche que de son vivant. Mais il dynamisera aussi son témoignage : les disciples feront des œuvres encore plus grandes lui... Et si les lecteurs n'avaient pas compris, un des récits de résurrection confirme ce don : dans la chambre haute où ils se cachaient par peur des Juifs, Jésus entre par effraction, leur donne la paix en disant : « 'Paix à vous ! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie'. Et cela dit, il souffle et leur dit : 'Recevez l'Esprit saint !' » Le Ressuscité refait ici le geste du Créateur qui a insufflé dans les narines d'Adam la respiration, le souffle de vie (*nishmat chaim*). Le verbe hébreu de Gn 2,7, insuffler (*naphach*), a été traduit dans la Septante par le mot

enephyssèn que nous retrouvons ici : qu'est-ce à dire sinon que le Ressuscité procède à une nouvelle création, et relaye ainsi le souffle du Père pour les disciples.

La croix est donc le moment que Jésus a choisi pour la transmission de sa mission d'envoyé aux siens, en les équipant de l'Esprit de Dieu. Une nouvelle fois, l'évangéliste trace un parallèle entre ce que Dieu a fait pour Jésus et ce que Jésus fait pour ses disciples. Et ces disciples, ce ne sont pas seulement les contemporains de Jésus, ce sont les croyants de tous les temps qui sont donc investis d'une même mission que l'on peut résumer par le commandement d'amour mutuel : « Comme je vous ai aimés, aimez-vous aussi les uns les autres ». Le Ressuscité liera aussi le don de l'Esprit au pouvoir de pardonner. On a pu parler à propos de cette mission de sacerdoce universel des croyants. Amour et pardon les concernent tous !

C'est qu'en fin de compte le destinataire de cette mission est le monde qui reste invité, par l'entremise des disciples, à rejoindre le cercle des croyants. C'est pourquoi Jésus parle explicitement des croyants qui viendront ensuite, dans les générations qui vont se succéder. Il prie pour eux qui dans l'avenir s'attacheront à la communauté des disciples grâce à leur prédication et à leur témoignage en actes. L'envoi dont nous parlions tout à l'heure aura de tout temps des conséquences heureuses.

Mais qu'est-ce qui caractérisera l'identité de cette communauté future lorsqu'elle ne pourra plus se rassembler physiquement autour du Maître ? Il y aura rassemblement d'une autre manière : il aura lieu par participation des croyants à l'unité elle-même du Père et du Fils, voire à leur intimité dans laquelle ils sont invités à entrer. Et cela se verra au fait qu'ils garderont entre eux une unité, pas tellement pour se conforter eux-mêmes dans la chaleur d'une communauté autocentrée, mais pour devenir avec elle témoins de l'unité dont ils sont eux-mêmes issus : celle du Père et du Fils. Mais nous y reviendrons la prochaine fois !

Avec l'appui de l'Esprit, les croyants perpétuent le ministère du Fils dans le monde : ils deviennent à leur tour source d'eau vive, porteurs de la bonne nouvelle et ont à s'entretenir les pieds les uns des autres dans ce ministère essentiel pour le monde et pour les humains. Ils sont par ce fait même instruments du jugement de Dieu chargés de convaincre le monde que la cause de Jésus était juste ! Ce que le monde considère comme la défaite de Jésus, lui, l'a considéré comme le moment de vérité où a éclaté la justice de Dieu. Par elle s'est réalisé le projet de Dieu de planter au cœur du monde une autre justice fondée sur l'amour. C'est à l'Esprit que revient la tâche de faire découvrir à des disciples souvent déstabilisés et au monde sûr de son bon droit que dans la mort de Jésus se révèle l'amour de Dieu pour le monde, la vraie justice.

Jean 17,22-26 (4 février 2016)

Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, - moi en eux, et toi en moi, -afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. Père, je veux que là où je suis ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde. Père juste, le monde ne t'a point connu; mais moi je t'ai connu, et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé. Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que je sois en eux.

Nous sommes parvenus à la fin de la prière de Jésus et des discours d'adieu qui concluent de manière grandiose : « Et moi, je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée... » C'est peut-être le plus grand don que le Fils pouvait faire aux disciples, ce que lui-même avait reçu de plus précieux de son Père : la gloire. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Au début de sa prière, Jésus a demandé au Père de le glorifier : « l'heure est venue, glorifie ton fils afin que ton fils te glorifie... Pour moi je t'ai glorifié sur la terre, j'ai accompli l'œuvre que tu m'avais donné à faire. Et maintenant glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi, de la gloire que j'avais avant que le monde soit, auprès de toi. » Il nous faut donc revenir sur le sens de ce mot si cher à notre évangéliste. Si on repense par exemple au Psaume 24, « Portes, levez vos linteaux : qu'il entre le roi de gloire ! », on pourrait dire que la gloire, dans ce psaume, est la splendeur, l'éclat dont Dieu est environné lorsqu'on attend qu'il se manifeste. Ce qui domine, dans cette poétique du divin, c'est le sens d'une puissance, d'une transcendance qui mérite qu'on lui fasse le plus grand honneur. On le voit constamment dans l'évangile de Jean, cette toute-puissance de Dieu, cette transcendance hors de tout accès de celui qui « est l'Au-delà de tout », comme le dit Grégoire de Naziance, « aucun mot ne l'exprime... nulle intelligence ne le conçoit. » Tout cela, la parole faite chair qui a planté sa tente parmi nous les humains, l'a révélé, ce qui fait que nous avons contemplé sa gloire, une gloire qui lui vient du Père comme unique engendré plein de grâce et de vérité (Jn 1,14). La plénitude de la réalité divine s'est donnée à voir en Christ incarné. Et le sommet de cette révélation, là où la splendeur de Dieu et sa toute puissance ont atteint leur paroxysme, c'est sur la croix !

Le don que le Fils fait aux siens est de pouvoir reconnaître et comprendre que la gloire de Dieu se révèle dans la profondeur et la splendeur d'un amour qui se donne entièrement, sans calcul ni retenue, d'abord dans les paroles et les gestes de Jésus de Nazareth, mais surtout sur la croix, puisque c'est aussi depuis la croix qu'a lieu la transmission de l'Esprit à ceux qui restent, la mère et le disciple bien aimé. C'est là que le crucifié communique sa gloire à l'Eglise, représentée par ces deux personnages centraux. Comme la gloire accordée au Christ a trouvé son expression la plus accomplie dans la crucifixion, la gloire accordée aux disciples ne conduit ni au succès, ni à la prospérité, mais à la pauvreté, à l'humiliation, peut-être à la souffrance. En 2015, la persécution des chrétiens a connu une forte augmentation, nous apprend la Vie Protestante.

« Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée. » Le verbe est au parfait et implique la durée. Le Christ élevé continue, encore aujourd'hui, à rendre cette gloire présente au milieu de la communauté croyante. Avec ce don, Jésus vise deux choses. D'abord l'unité de la communauté croyante : « qu'ils soient un ! » Cette unité trouve son modèle dans l'unité du Père et du Fils dans une même recherche de communiquer la révélation au monde, dans une même volonté de rétablir

la vie dans un monde où les humains sont constamment menacés par la mort. Cette unité est inchoative, en voie d'accomplissement : elle est toujours à poursuivre. Peut-être pourrait-on traduire « qu'ils parviennent à l'unité parfaite » par « qu'ils soient constamment en recherche d'unité ». Car l'unité n'est pas donnée par une organisation hiérarchique, ni par des réglementations, mais par une fidélité toujours recentrée sur l'essentiel : la gloire de Dieu !

Nous en arrivons ainsi à la seconde visée, peut-être la plus importante : « pour que le monde connaisse que c'est toi qui m'as envoyé, toi qui les as aimés comme tu m'as aimé. » On retrouve l'idée de cercles concentriques évoquée la semaine dernière : l'unité des chrétiens intégrés dans l'amour du Père pour le Fils, vise en définitive à permettre l'accomplissement du projet de Dieu bien plus largement, pour la vie du monde et des humains. Tous les humains sont donc appelés à découvrir dans la manière d'être des croyants – pour peu qu'ils soient unis – la profondeur de l'amour de Dieu pour tous. Car cet amour n'est pas un privilège réservé, c'est un amour ouvert et généreux qui cherche des répondants ; il est offert gratuitement au monde !

En résumé, en partageant sa gloire avec les siens, en assurant donc la communauté chrétienne née au pied de la croix, mais vivant depuis dans l'histoire qui continue de sa présence, Dieu confie aux chrétiens la mission sublime et redoutable de le faire connaître comme un Dieu d'amour qui invite tout être humain à le partager sans exclusive dans une unité à construire en lui et avec lui.

Jésus termine sa prière par un surprenant « je veux » qui porte sur l'avenir des croyants : qu'ils soient avec moi, le Christ élevé, dans le monde de la résurrection et qu'ils voient ma gloire ! A la contemplation croyante succédera, à la demande du Fils qui le pose comme une décision claire et forte, la vision face à face de sa gloire ! La relation des croyants avec lui est irréversible et ouvre à un avenir de communion étroite et vivante qui récapitulera en quelque sorte l'histoire du monde dans un amour qui date d'avant la fondation du monde et qui en explique la raison : faire connaître Dieu à un monde qui ne le connaît pas ou qui le méconnaît, comme un Dieu d'amour qui cherche à habiter en tous. Christ veut ainsi associer sans aucune limitation ses disciples à la réalité divine dont il est le porteur, et son amour transcende toutes les fragilités et les finitudes humaines.

Jean 18,1-9 (11 février 2016)

Lorsqu'il eut dit ces choses, Jésus alla avec ses disciples de l'autre côté du torrent du Cédron, où se trouvait un jardin, dans lequel il entra, lui et ses disciples. Judas, qui le livrait, connaissait ce lieu, parce que Jésus et ses disciples s'y étaient souvent réunis. Judas donc, ayant pris la cohorte, et des huissiers qu'envoyèrent les principaux sacrificateurs et les pharisiens, vint là avec des lanternes, des flambeaux et des armes. Jésus, sachant tout ce qui devait lui arriver, s'avança, et leur dit: Qui cherchez-vous? Ils lui répondirent: Jésus de Nazareth. Jésus leur dit: C'est moi. Et Judas, qui le livrait, était avec eux. Lorsque Jésus leur eut dit: C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre. Il leur demanda de nouveau: Qui cherchez-vous? Et ils dirent: Jésus de Nazareth. Jésus répondit: Je vous ai dit que c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. Il dit cela, afin que s'accomplît la parole qu'il avait dite: Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés.

Avec notre passage commence le récit de la Passion, plus bref chez Jean que dans les autres évangiles. Mais il a été préparé depuis le début d'un récit que le narrateur oriente d'emblée vers la mort du Fils qui constitue son point culminant. Jean a déplacé quelques scènes qui appartenaient au récit de la Passion pour les faire figurer à d'autres endroits de son évangile : la purification du temple, l'onction de Béthanie, l'entrée à Jérusalem. Il n'évoque pas non plus l'épisode de la prière de Jésus et de la torpeur des disciples à Gethsémané. Chez lui, la première scène du récit de la Passion évoque l'arrestation de Jésus, à laquelle il donne d'ailleurs un caractère particulier. Nous sommes dans un jardin, au-delà du Cédron, la vallée qui passe à l'est du Mont du Temple. Marc et Matthieu l'appellent Gethsémané – le pressoir aux olives –, mais Jean n'en donne pas le nom.

Jésus a quitté Jérusalem pour se retrouver dans un lieu auquel il est habitué, ce qui donne à Judas l'occasion de le retrouver, et surtout d'y conduire la troupe qui l'accompagne, une troupe particulièrement nombreuse, puisqu'elle compte une cohorte de soldats romains, soit quelque 200 à 600 hommes, en plus des gardes des grands prêtres et des pharisiens qui, à la fin de la scène, avec leur chef militaire, le tribun, ils lient Jésus pour l'emmener. Aussi bien la présence de soldats romains que leur nombre rend cette scène suspecte d'un point de vue historique, d'autant plus que les pharisiens, à l'époque de Jésus, n'avaient rien à voir avec la garde du temple. Jean actualise pour la fin du 1^{er} siècle le récit, comme l'ont fait les artistes postérieurs, par exemple Willy Fries, qui fait figurer notamment dans sa peinture de la Passion des personnages en uniforme de soldats suisses.

On retrouve donc ici Judas, l'antagoniste, dont le rôle se limite à guider la troupe grâce à sa connaissance de la retraite de Jésus, une troupe disproportionnée par rapport à la tâche à accomplir ! Cela se passe de nuit, dans les ténèbres du monde hostile à Jésus, et qui, ayant refusé de se laisser atteindre par la lumière du Révélateur, doit se repérer avec des lanternes et des lampes, d'une bien faible luminosité. L'ironie est claire !

La suite du récit se concentre sur ce que fait Jésus : d'abord il sort du jardin où il était entré lorsqu'il sait « tout ce qui va lui arriver » (cette expression stéréotypée désigne le destin dramatique de quelqu'un, son malheur). C'est le signe qu'il domine la situation et prend l'initiative de la rencontre de cette troupe. Le destin qui l'attend, il l'a donc délibérément choisi ! C'est lui

encore qui se fait reconnaître : « Qui cherchez-vous ? » La question est là pour provoquer la réponse « c'est moi ! » lorsqu'on lui dit Jésus le Nazôréen¹. C'est que, nous le savons, « c'est moi » se dit *egô eimi*, je suis. C'est sous ce même nom que Dieu s'est révélé à Moïse au buisson ardent. Celui qui va être emmené ligoté est le Révélateur, l'Envoyé du Père pour la libération du monde de l'emprise des ténèbres. Les formules redondantes qui suivent – Judas qui le livre, quand donc il leur dit « je suis » – mettent en évidence l'effet qu'ont sur eux les brèves paroles de Jésus : ils reculent en arrière et tombent par terre, confondus par sa puissance, sa grandeur et sa souveraineté. Au moment où Jésus se livre aux soldats, ceux-ci sont saisis d'effroi par sa puissance. Il n'est donc pas livré à eux impuissant, soumis à leur pouvoir, mais il prend lui-même l'initiative de ce qui se passe. C'est la raison pour laquelle il est ambigu de parler de récit d'arrestation, ou qu'il faut en tout cas sortir de nos schémas habituels : ce qui se passe ici est dû à l'initiative de Jésus lui-même, ni à Judas, ni à la troupe qui l'accompagne.

D'un bout à l'autre le récit johannique de la Passion mettra en évidence cette souveraineté de Jésus. Pour l'instant, on peut dire que Jésus ne sera arrêté que parce qu'il s'est livré lui-même. C'est ce que laisse entendre au v. 7 la répétition de l'interrogation de Jésus et de la réponse de la troupe, qui conduit à la même réponse, troisième fois que l'expression « je suis » intervient dans ce bref passage.

Une autre différence entre le récit de Jean et celui des synoptiques concerne les disciples. Alors que dans les autres évangiles, tous s'enfuient et laissent Jésus se confronter seul à sa destinée, l'évangile de Jean indique que Jésus a donné aux soldats l'ordre de laisser aller ses disciples et ainsi de leur épargner un sort semblable au sien. On n'a pas retrouvé dans l'évangile le moment où Jésus aurait dit « Ceux que tu m'as donné, je n'ai perdu aucun d'entre eux ». Cette parole évoque évidemment la figure pastorale de Jésus qui, comme le bon berger, donne sa vie pour sauver celle de ses brebis. Tout le passage concernant le bon berger au ch. 10 peut être lu comme l'arrière fond de notre récit : l'enclos, le jardin, dont l'entrée est gardée par un berger qui protège ses brebis de l'arrivée du voleur, contrairement au mercenaire qui s'en désintéresse et laisse les brebis à sa merci.

Ce récit a donc pour fonction non pas de rapporter des faits dans leur matérialité, mais de donner une interprétation précise de l'histoire racontée. Les lecteurs et lectrices, lorsqu'ils comprennent ce récit et y adhèrent, sont introduits dans une dimension théologique et spirituelle profonde, mettant en valeur le chemin de gloire et d'élévation que, sous les aspects d'une arrestation et d'un procès semblables aux autres, Jésus conduit de toute son autorité. Plus on avance dans le récit, plus on comprend que l'identité de Jésus est en train de se révéler dans sa plénitude comme celle du berger qui livre sa vie pour l'amour de ses brebis... Ils découvrent alors que la Passion qui s'ouvre n'est pas le drame tragique d'un échec messianique, mais l'achèvement de la révélation de l'amour de Dieu pour le monde.

¹ A l'époque de la rédaction de l'évangile, il semble bien que l'on pouvait employer indifféremment les mots Nazaréen, Nazarénien ou Nazôréen

Jean 18,10-18 (25 février 2016)

Simon Pierre, qui avait une épée, la tira, frappa le serviteur du souverain sacrificateur, et lui coupa l'oreille droite. Ce serviteur s'appelait Malchus. Jésus dit à Pierre: Remets ton épée dans le fourreau. Ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donnée à boire? La cohorte, le tribun, et les huissiers des Juifs, se saisirent alors de Jésus, et le lièrent. Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne; car il était le beau-père de Caïphe, qui était souverain sacrificateur cette année-là. Et Caïphe était celui qui avait donné ce conseil aux Juifs: Il est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple. Simon Pierre, avec un autre disciple, suivait Jésus. Ce disciple était connu du souverain sacrificateur, et il entra avec Jésus dans la cour du souverain sacrificateur; mais Pierre resta dehors près de la porte. L'autre disciple, qui était connu du souverain sacrificateur, sortit, parla à la portière, et fit entrer Pierre. Alors la servante, la portière, dit à Pierre: Toi aussi, n'es-tu pas des disciples de cet homme? Il dit: Je n'en suis point. Les serviteurs et les huissiers, qui étaient là, avaient allumé un brasier, car il faisait froid, et ils se chauffaient. Pierre se tenait avec eux, et se chauffait.

La troisième scène du récit de l'arrestation de Jésus surprend : on s'attendait, selon ce que Jésus leur avait dit, que les soldats venus l'arrêter allaient libérer les disciples. Or, Pierre, qui n'a pas réagi lorsque la troupe est arrivée, dans un ultime geste de résistance visant à protéger son maître, dégaine son épée et coupe l'oreille d'un garde. Jean est le seul à nommer le serviteur du grand prêtre Malchus, et à préciser que celui qui le frappe est Pierre, dont on s'étonne d'ailleurs un peu qu'il ait une épée, ce qui contraste avec la panoplie que Jésus recommandait d'emporter aux apôtres.

L'oreille droite, dans les textes rabbiniques, est considérée comme celle qui entend le mieux : on lit dans un écrit juif contemporain de l'évangile que « l'oreille droite entend le Seigneur pendant la nuit, tandis que la gauche n'entend que l'ange » ! Certains y ont vu un signe qu'en arrêtant Jésus et en le faisant taire, le judaïsme se rendait incapable d'écouter Dieu.

La réaction de Jésus montre qu'il lit dans le geste de Pierre une profonde incompréhension de ce qui se passe et des intentions du maître qu'il veut protéger. En tentant de se mettre en travers de la cohorte qui vient arrêter Jésus, Pierre espère sa libération et la poursuite d'une aventure qu'il a commencée avec lui, sans se rappeler les paroles que Jésus lui a déjà dites : « Où je vais, tu ne peux pas me suivre... » (13,36). Pierre ne peut se faire à l'idée que l'arrestation de Jésus ne prive pas son maître de sa liberté, mais qu'elle en est la véritable expression. Il considère la Passion qui attend Jésus comme un échec, alors que Jésus l'affronte comme la perspective d'un accomplissement. C'est ce que signifie l'image de la coupe. « Ne boirais-je pas la coupe que le Père me donne ? » Elle est connue de l'AT : « Le Seigneur a en mains une coupe où fermente un vin épicé. Ils en suceront la lie, ils en boiront, tous les impies de la terre ! » (Ps 75,9) L'image désigne donc la colère et le jugement de Dieu destiné aux impies. « Il fera pleuvoir sur les impies des charbons ; feu et souffre et vent de tempête, c'est la coupe qu'ils auront en partage » (Ps 11,6). Lorsque Jésus parle de la coupe que lui donne le Père, il dit son adhésion profonde au projet qu'il partage avec son Père et qui vise à inscrire son amour pour le monde dans le don de sa vie. Ainsi la coupe destinée aux impies, c'est lui qui la reçoit en partage. Ce destin ne lui est imposé ni par

le Père, ni par ceux qui s'apprêtent à le juger. C'est en être libre et souverain que Jésus s'engage sur le chemin de la Passion.

Alors la cohorte romaine et son commandant, ainsi que les gardes des Juifs, se saisissent de Jésus. Ils l'arrêtent et le ligotent. Dans ce groupe inattendu où se côtoient juifs et romains, le monde incrédule s'unit pour faire état de son pouvoir et réduire Jésus à une totale impuissance. C'est comme si Jésus, le prévenu, était déjà jugé coupable, ce que confirmera un peu plus loin le récit, lorsque Pilate demandera « quelle accusation portez-vous contre cet homme ? » et qu'il lui sera répondu : « Si celui-ci ne faisait pas du mal, nous ne te l'aurions pas livré ! » Par de telles notices, le narrateur fait comprendre que ce qui se passe là n'est pas très sérieux !

On s'est étonné que Jésus soit d'abord conduit devant Hanne, le beau-père du grand-prêtre en fonction à l'époque, Caïphe. On peut le comprendre soit en rappelant qu'Hanne fut un grand-prêtre de grand renom et que, bien qu'à la retraite, il continuait à avoir une influence certaine sur la vie religieuse à Jérusalem. Mais on peut aussi souligner que le narrateur ne fait qu'une allusion – en passant – au procès devant Caïphe un peu plus loin : « Alors Hanne l'envoie ligoté à Caïphe, le grand-prêtre » (18,24). Il est étonnant qu'il ne dise rien de plus de ce procès devant Caïphe qui, dans les autres évangiles, prend une grande place. La raison semble en être que tout ce qu'en disent les synoptiques, Jean l'a déjà traité dans le cours de son récit, qu'il voulait tout entier tourné vers cette heure du jugement et de la croix. Dans notre passage, Caïphe est mentionné pour son conseil au sanhédrin qui précède aussi le récit de la passion et il est précisé que Jésus, sur ce conseil de Caïphe, a déjà été condamné à mort pour une raison qui n'est pas très sérieuse non plus. De ce cynisme politique, le narrateur montre qu'une vérité profonde découle pourtant : un seul homme meurt, et c'est « pour le peuple ». On a là une expression consacrée dans le premier christianisme pour exprimer le lien entre la croix et le salut du monde, la mort de Jésus étant comprise comme un acte profitable à tous les humains.

L'histoire du triple reniement de Pierre va faire l'objet de trois épisodes. Nous avons lu le premier aujourd'hui, tandis que les deux autres interviendront après la comparution devant Hanne. De nouveau, on est renvoyé en tant que lecteurs et lectrices au dialogue de Jésus et de Pierre à la suite du lavement des pieds. Pierre déclarait : « Seigneur, pourquoi ne puis-je te suivre à présent ? Ma vie je la donnerai pour toi ! » Jésus l'avait averti : le suivre sur le chemin qu'il empruntait était voué à l'échec. Vouloir maintenir à tout prix sa relation avec le Jésus terrestre n'était pas possible. Cela se vérifie maintenant avec le reniement. Mais l'acceptation d'une séparation qui sera concrétisée par la mort en croix ouvre la possibilité d'une relation nouvelle et bien plus profonde ; la relation avec le Ressuscité est définitive.

« Pierre suivait Jésus, ainsi qu'un autre disciple... » Pierre semble fidèle ses intentions : « pourquoi ne puis-je te suivre ? » Suivant son maître, il entre dans la cour du palais où Jésus va comparaître devant Hanne. Il est accompagné d'un personnage mystérieux dans lequel la plupart des commentateurs reconnaissent la figure du disciple bien aimé. On l'a déjà rencontré et il reviendra jusqu'à la fin de l'évangile, souvent associé à Pierre. Ce témoin silencieux exprime la vraie fidélité à Jésus. Elle n'a pas besoin de mots. Ceux-ci sont d'ailleurs dangereux, on l'a vu avec les promesses intenables, mais on le retrouve aussi ici avec la réponse de Pierre à la servante qui gardait la porte : *ouk eimi* ! « Je ne suis pas » On a envie de traduire je n'en suis pas, mais cela affaiblit l'allusion que suggère le narrateur à la parole plusieurs fois reprise par Jésus, *egô eimi*, je suis. Pierre fait figure ici de contre-modèle de Jésus. Comme les autres, il est du monde. C'est pourquoi il va se mêler au groupe que forment la servante et les gardes pour se réchauffer au coin du feu, rejoignant ainsi ceux qui ont arrêté Jésus...

Jean 18,19-27 (3 mars 2016)

Le souverain sacrificateur interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit: J'ai parlé ouvertement au monde; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interroges-tu? Interroge sur ce que je leur ai dit ceux qui m'ont entendu; voici, ceux-là savent ce que j'ai dit. A ces mots, un des huissiers, qui se trouvait là, donna un soufflet à Jésus, en disant: Est-ce ainsi que tu réponds au souverain sacrificateur? Jésus lui dit: Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu? Hanne l'envoya lié à Caïphe, le souverain sacrificateur. Simon Pierre était là, et se chauffait. On lui dit: Toi aussi, n'es-tu pas de ses disciples? Il le nia, et dit: Je n'en suis point. Un des serviteurs du souverain sacrificateur, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, dit: Ne t'ai-je pas vu avec lui dans le jardin? Pierre le nia de nouveau. Et aussitôt le coq chanta.

Jean est le seul des évangélistes qui parle d'une comparution de Jésus devant Hanne et il le fait de manière à renforcer sa perspective théologique : dans ce procès – si on peut appeler cette scène procès – c'est Jésus qui mène les choses. Au grand-prêtre, Jean ne donne même pas l'opportunité d'une parole directe. Seul est mise en valeur l'intervention de Jésus qui répond à une interrogation très générale sur ses disciples et son enseignement.

Cette réponse porte principalement sur deux points : d'abord, Jésus rappelle qu'il a enseigné ouvertement, en toute liberté de parole (*parrhèsia*) et sans privilégier qui que ce soit, puisqu'il voulait toucher le monde et inscrire chaque disciple dans une nouvelle dynamique de vie. « C'est ouvertement que j'ai parlé au monde. » Ce verbe parler suggère aussi que tout était simple et directement compréhensible, surtout pour des Juifs, son premier auditoire. Rien n'a été gardé caché, crypté, ni communiqué en secret, dans le seul petit cercle de privilégiés. Le message de Jésus n'a rien d'ésotérique : il concerne tout le monde. C'est la raison pour laquelle la question n'est pas tant celle de son enseignement que celle de l'incrédulité de ses auditeurs qui n'ont pas voulu l'entendre. Ce que Jésus a dit, le grand prêtre pourrait le savoir en questionnant ceux qui étaient présents lorsqu'il enseignait et qui sont là maintenant dans l'assemblée. Or Hanne ne songe même pas à les interroger, tellement il semble convaincu d'avance de la culpabilité de celui qu'il a devant lui.

Le problème est que, malgré le caractère ouvert de l'enseignement de Jésus, il n'ait pas été décrypté, reçu et interprété par les auditeurs comme un message de salut. C'est pourquoi, à partir de ce jugement caricatural, les paroles de Jésus peuvent être comprises comme une mise en cause radicale du monde et de son incrédulité. La comparution devant Hanne marque une étape dans cette incompréhension ; désormais la cause est entendue : le monde se permet de juger Jésus et c'est un signe éclatant de son refus de croire. Le débat est clos ! Le point d'achoppement n'est pas tant le contenu de l'enseignement de Jésus, ni celui de sa clarté ou de sa clandestinité, mais la résistance qu'on lui a opposée.

Alors, dans un geste qui ressemble à celui de Pierre avec son épée, un des gardes gifle Jésus pour protéger l'honneur du grand-prêtre qu'il estime entamé. C'est l'occasion pour Jésus de réagir en non violent : il n'obtempère pas, mais garde le dernier mot et fait reconnaître son innocence. Il

pose ainsi le critère qui aurait dû guider son juge, celui de la vérité, contre laquelle intimidation ou sévices n'ont pas de pouvoir !

Comme on l'a déjà vu à plusieurs reprises, il est difficile de séparer deux niveaux de lecture de ce récit ; celui qui s'attache au moment historique qui précède la crucifixion et qui y conduit, et la relecture pour une communauté en débat difficile avec le judaïsme pharisien qui tente de se situer en véritable héritier de la tradition d'Israël en rejetant tout autre enseignement que le sien. Les historiens parlent ici de transparence et préconisent donc une lecture à deux niveaux, la première se référant aux faits, interprétés déjà à partir de l'expérience de Pâques, la seconde actualisant cet évangile pour la communauté chrétienne rassemblée autour de la parole de la résurrection.

Hanne finit par envoyer Jésus « lié » chez Caïphe. Depuis son arrestation, Jésus est donc prisonnier, livré seul et sans autre défenseur que lui-même aux mains de ses juges. Encore une fois, l'évangéliste nous met en face de ce paradoxe d'un homme qui semble complètement impuissant devant ceux qui l'accusent et le condamnent, mais qui, en même temps, mène les événements de toute son autorité. Modèle de fidélité à son Père et au projet qu'il partage avec lui, Jésus est prêt à donner sa vie pour ses amis (Jn 15,13).

Jean a enchâssé ce récit de comparution de Jésus dans celui du reniement de Pierre. Nous en avons déjà vu la première scène où Pierre a rejoint les gardes près du feu pour y chercher un peu de chaleur. En effet il faisait froid, nous a rappelé l'évangéliste. Mais le feu ne représente pas seulement cette chaleur qui permet de lutter contre le froid, il rassemble les personnes qui l'entourent dans une chaleur humaine réconfortante. Pierre se comporte comme s'il avait sa place dans un tel cercle. Or ceux qui sont là, les serviteurs et les gardes, l'interpellent pour lui faire remarquer que s'il est disciple de Jésus, il n'a rien à faire ici. C'est un intrus et on le lui fait remarquer. Mais Pierre cherche désespérément à s'intégrer à ce groupe et, pour cela, il n'hésite pas à rompre les liens qui l'unissaient au cercle des disciples. Il nie, renie, et s'exclame : « Je n'en suis pas ! » Se pose à lui la question de son appartenance. On ne peut pas faire partie de tous les groupes et parfois des choix s'imposent : alors Pierre choisit. Par peur ? Par honte ? « Pour ne pas se faire crucifier, le meilleur moyen, en dernier ressort, est de faire comme tout le monde et de participer à la crucifixion » (René Girard, *Le bouc émissaire*). Pierre ira même jusqu'à nier l'évidence lorsque le parent de Malchus à qui il a coupé l'oreille et qui était témoin de la scène de Gehtsémané le reconnaîtra. En rompant ainsi toute relation avec Jésus et les autres disciples, Pierre se montre incapable de tenir sa promesse de suivre son maître jusqu'au bout ; mais en rompant cet engagement de solidarité indéfectible, il marque surtout son appartenance au monde incrédule, se révélant ainsi être un modèle d'infidélité en face du modèle de fidélité que révèle Jésus devant Hanne au même moment. A l'heure de l'épreuve et du choix, il a préféré la sécurité au risque de la solidarité. L'expérience est si profondément humaine que ce récit pose question à toute personne et dans tous les temps où les mots intégration, refus de l'intrus, sécurité ou solidarité sont discutés dans de grands et de petits discours...

Jean 18,28-32 (10 mars 2016)

Ils conduisirent Jésus de chez Caïphe au prétoire: c'était le matin. Ils n'entrèrent point eux-mêmes dans le prétoire, afin de ne pas se souiller, et de pouvoir manger la Pâque. 18.29 Pilate sortit donc pour aller à eux, et il dit: Quelle accusation portez-vous contre cet homme? Ils lui répondirent: Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré. Sur quoi Pilate leur dit: Prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi. Les Juifs lui dirent: Il ne nous est pas permis de mettre personne à mort. C'était afin que s'accomplît la parole que Jésus avait dite, lorsqu'il indiqua de quelle mort il devait mourir.

Jésus est expédié d'un tribunal à l'autre, de chez Hanne chez Caïphe, puis chez Pilate, mais y aurait-il un véritable procès ? La comparution devant les grands prêtres a pris les allures d'une justice expéditive : et pour finir ce sont les Juifs eux-mêmes qui viennent livrer Jésus à Pilate, condamnant implicitement Jésus alors qu'il n'y a même pas eu un semblant de procès. Jésus est désormais au pouvoir du procureur romain. C'est le point culminant du récit de la Passion. Il s'agit pour les grands prêtres et les Juifs d'obtenir de Pilate la condamnation à mort de Jésus, et surtout son exécution. Pilate finira par se plier à la pression des autorités juives.

Le narrateur souligne avec ironie que ces Juifs n'entrent pas dans un lieu païen parce qu'ils veulent éviter de se souiller. Ils viennent exiger la tête d'un homme qu'ils n'ont même pas jugé dans les règles et rêvent de pureté pour la célébration pascale de la libération ! L'ironie est cinglante. Dans le court dialogue qu'ils ont avec Pilate pour répondre de l'accusation qu'ils portent contre Jésus – ce qui est pour le moins fondamental lors d'un procès d'une telle importance – ils n'apportent qu'une réponse évasive. Ils prétendent que la preuve de la culpabilité de Jésus, c'est le simple fait qu'ils le livrent à Pilate ! Drôle d'accusation ! Il est livré parce qu'il est coupable ! Il est coupable parce qu'il est livré ! Et il est livré parce que les Juifs ne peuvent pas mettre à exécution le projet qu'ils fomentent depuis longtemps déjà : ils veulent mettre à mort Jésus, mais ne peuvent pas, tandis que Pilate, lui, pourrait, mais semble hésiter et doit encore se laisser convaincre.

Mais, d'un point de vue juridique, Pilate ne peut ouvrir un procès sans accusation précise et répond « Prenez-le vous-mêmes et jugez-le selon votre Loi ! » Ce qui les pousse à s'exprimer clairement sur leur demande : ils veulent la tête de Jésus ! Le récit sous-entend que s'ils avaient été autorisés à prononcer une peine capitale et à procéder à son exécution, ils l'auraient fait depuis longtemps. Ne le pouvant pas, ils font pression sur le magistrat romain. Ils n'ont aucun intérêt à ce qu'il y ait un procès équitable comme Pilate tente de le mener et lui avouent à demi-mots qu'ils ont décidé depuis longtemps du sort de Jésus.

D'emblée on sait que le récit ne rend pas la réalité des faits. Aucun procureur romain n'aurait accepté de quitter le prétoire pour informer les Juifs restés à l'extérieur et pour négocier avec eux. Se pliant aux usages des historiens de l'époque, l'évangéliste considère qu'il est légitime de composer de façon libre dialogues et discours pour formuler le sens profond des événements. Jean oriente son récit vers une interprétation théologique de ce qui s'est passé. Derrière les événements concrets, il y a une réalité tragique : le monde, représenté ici par les Juifs et leurs autorités, ne supporte plus la présence de la révélation divine et cherche par tous les moyens à réduire le Révélateur au silence. Dans les faits, les historiens disent que Pilate était bien plus expéditif et se comportait de manière si brutale à l'égard des Juifs qu'il fut rappelé à Rome. Quant aux Juifs, le portrait qui en est donné ici est caricatural : il représente une incrédulité outrancière, alors que dans le reste de l'évangile, leur portrait est bien plus nuancé : certains d'entre eux deviennent

croissants. Dans la palette des réactions à la révélation, les Juifs de notre passage symbolisent incrédulité et rejet. Dans son intrigue, Jean a durci le trait, ce qui aura des conséquences dramatiques dans l'histoire !

On est au prétoire et le récit va suivre les déplacements de Pilate. Le drame de la passion se joue sur deux scènes. « Pilate sortit... Pilate entra... » A l'extérieur, Pilate affronte les Juifs. A l'intérieur, il se mesure à Jésus. Alors qu'il semble convaincu de son innocence, il ne saura pas se laisser guider par la recherche de la vérité, mais, sous la pression des Juifs, finira par céder et faire exécuter Jésus. La séparation de ces deux scènes marque donc la rupture définitive qui sépare désormais les Juifs de Jésus. Plus aucun échange de paroles n'aura lieu entre eux. La situation ne manque pas d'ironie : « C'est en se prévalant de motifs religieux que les Juifs se séparent définitivement de l'Envoyé de Dieu ; c'est afin de pouvoir manger la Pâque qu'ils perdent tout contact avec le véritable agneau pascal ! » (Zumstein)

C'est que, pour le récit johannique, la célébration de la Pâque va commencer ce vendredi en fin d'après-midi. Il y a donc un étonnant contraste entre la préoccupation de pureté culturelle des Juifs et l'exécution de Jésus qu'ils veulent à tout prix faire endosser par le gouverneur. Selon la chronologie pascale de Jean, Jésus mourra sur la croix ce même vendredi après-midi, alors que les prêtres vont immoler l'agneau pascal dans le Temple. Le fait que la comparution ait lieu à l'aube – à six heures du matin – a une signification symbolique : on sort des ténèbres que représentent les comparutions devant les grands prêtres pour s'orienter vers l'heure de l'élévation, de l'accomplissement et de la victoire qu'évoque le narrateur en fin de péripécie. On est à l'aube de la journée où va se manifester pleinement l'identité paradoxale du Christ.

Que la décision finale appartienne au gouverneur romain permet que se réalise la parole par laquelle Jésus avait indiqué de quelle mort il devait mourir, à savoir cette élévation sur la croix ; au lieu d'être lapidé par les Juifs, Jésus sera crucifié, donc élevé sur une croix. Jean confère ainsi à cette parole de Jésus (Jn 12,32-33 ; 3,14) l'importance d'une parole d'Écriture.

On est donc soit à l'intérieur, soit à l'extérieur du prétoire, siège administratif du procureur romain. Un lieu calme à l'intérieur où tente de se dire la révélation, et un lieu hostile et incrédule à l'extérieur. Tout le récit de la comparution de Jésus devant Pilate est construit selon les déplacements de Pilate en sept scènes qui se répondent selon un chiasme avec au centre la scène de dérision : couronne d'épines, manteau de pourpre et salutation ironique au roi des Juifs.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que notre passage d'aujourd'hui a été retrouvé, en grec, sur le recto d'un papyrus de sept lignes, écrit des deux côtés et qui a été daté d'environ 125 de notre ère, quelques décennies après son écriture. C'est le Papyrus Rylands, ou P52, qui a été découvert en 1920 en Égypte et qui est conservé à la bibliothèque John Rylands à Manchester. Sur le verso du même papyrus, on a quelques éléments de la scène suivante : « Qu'est-ce que la vérité ? »

Jean 18,33-38a (17 mars 2016)

Pilate rentra dans le prétoire, appela Jésus, et lui dit: Es-tu le roi des Juifs? Jésus répondit: Est-ce de toi-même que tu dis cela, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi? Pilate répondit: Moi, suis-je Juif? Ta nation et les principaux sacrificateurs t'ont livré à moi: qu'as-tu fait? Mon royaume n'est pas de ce monde, répondit Jésus. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour moi afin que je ne fusse pas livré aux Juifs; mais maintenant mon royaume n'est point d'ici-bas. Pilate lui dit: Tu es donc roi? Jésus répondit: Tu le dis, je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix. Pilate lui dit: Qu'est-ce que la vérité?

Pilate est rentré dans le prétoire ; il va pouvoir être lui-même, obéir à son propre système de valeurs, et se mettre, semble-t-il, à la recherche de la vérité. Il posera trois questions : « Toi, es-tu le roi des Juifs ? » « Ta nation et les grands-prêtres t'ont livré à moi. Qu'as-tu fait ? » Et finalement « Qu'est-ce que la vérité ? » Rechercher la vérité est le moins qu'on puisse faire lorsqu'en position de juge, on va devoir décider de la vie ou de la mort de quelqu'un. Pourtant le récit donne l'impression que, dans ce bref échange, ce n'est pas Jésus qui comparaît devant Pilate, mais Jésus qui questionne Pilate.

Trois questions pour établir la véracité des faits. Le contenu de l'accusation des grands-prêtres contre Jésus se précise à travers la question que Pilate pose : « Toi, es-tu le roi des Juifs ? » On sent de l'ironie dans la question, comme on devine qu'elle est un écho de l'accusation faite à Jésus d'usurper ce titre qui équivaut en ce temps à celui de Messie. Jésus ne répond pas immédiatement, mais c'est lui maintenant qui interroge Pilate : « Dis-tu cela de toi-même ? » Pilate se rengorge, vexé : « Est-ce que je suis Juif, moi ? » Jésus laisse entendre que la question de Pilate sur la royauté n'est pas vraiment la sienne, mais qu'elle lui a été dictée par des accusateurs qui ne sont pas forcément objectifs : « ta nation et les grands-prêtres qui t'ont livré. » Pilate avoue en fait qu'il n'est pas au courant des affaires juives. Alors, que Jésus s'explique ! « Qu'est-ce que tu as fait ? », comme si c'était à l'accusé d'apporter la preuve de son crime.

Jésus reprend alors le terme de royauté, mais il fait bien comprendre qu'avec les mêmes mots « roi » et « royauté », Pilate et lui ne parlent pas de la même chose. Bien plus, que les grands-prêtres, et à leur suite Pilate, font un amalgame entre la dignité messianique telle que peut la revendiquer Jésus et une implication politique. Jésus répond bien indirectement qu'il est roi. Mais il précise alors la nature de sa royauté : elle n'est pas « de ce monde ». On se souvient que pour notre évangile le monde est le contexte dans lequel nous vivons, avec ses valeurs, ses évidences, ses systèmes de conviction et d'organisation. Si la royauté de Jésus était de ce monde, il aurait pu appeler à son secours des gardes qui auraient combattu pour lui et ne l'auraient pas laissé livré aux Juifs. Or il s'est rendu sans combattre. La non-violence et la faiblesse de Jésus face aux pouvoirs de ce monde signent sa différence. La nature de la royauté de Jésus est liée à son origine. Il n'est pas dit qu'elle ne s'exerce pas dans ce monde, mais qu'elle n'est pas de ce monde. La question de l'origine de Jésus, de sa mission, de son pouvoir, des biens qu'il apporte est une

question clé de l'évangile. Elle reviendra juste après dans la bouche de Pilate : « D'où es-tu ? » Cette origine explique l'attitude de Jésus qui renonce à la voie de la puissance et du pouvoir.

Comme dans les autres dialogues johanniques, l'interlocuteur est d'abord complètement dépassé. Alors il réitère sa question : « Donc tu es roi ? » Il n'a toujours pas compris, et Jésus, pour s'expliquer, change de registre : il passe du langage de la royauté à celui du témoignage. Il est bien roi, si l'on veut, mais pas pour le pouvoir ; il est roi pour un témoignage. « C'est toi qui dis que je suis roi ». En fait, il préfère s'exprimer avec des termes moins ambigus. « Je suis né » : il partage cette constante de la condition humaine qu'est une naissance. Mais cette naissance est aussi la venue en ce monde d'un être transcendant, de l'Envoyé ; selon le Prologue, il s'agit du Verbe qui « est venu dans le monde comme la vraie lumière » (1,11). Et c'est précisément « pour rendre témoignage à la Vérité ». Le Jésus johannique n'est donc pas d'abord prédicateur du Royaume, mais témoin de la Vérité, en révélant le Dieu Père et son dessein. Et pour comprendre vraiment qui il est, il faut appartenir à ce royaume de la Vérité dont il est le témoin unique, parce que, « Fils unique engendré », il a révélé Dieu, l'a fait sortir de son au-delà où jusque-là il restait caché (1,18). Jésus, envoyé et témoin, n'a pas de sujets comme un roi de ce monde, mais des disciples qui écoutent sa voix.

La question de la vérité est comme suspendue à celle de la royauté, donc du pouvoir : c'est une des interrogations les plus fondamentales de l'humanité. Est-ce que la vérité a du pouvoir ? Et, si oui, quel est ce pouvoir ? « Qui est de la vérité entend ma voix. » La vérité est liée à l'écoute. Elle est donc fragile. Pour l'évangile, on ne la trouve pas dans son propre fond, comme cette authenticité aujourd'hui si recherchée. Elle nous vient de l'extérieur, comme elle a été reçue par Jésus lui-même (Jn 8,26).

« Qu'est-ce que la Vérité ? » Pilate, ici, ne pose pas la question philosophique par excellence ; c'est sa réponse et c'est une dérobade. Il esquivé toute implication personnelle, montrant bien par là qu'il n'est pas de la vérité. « Cette répartie n'est pas une vraie question, elle exclut même toute réponse. C'est une fin de non-recevoir. Les dires de ce juif, un illuminé, n'intéressent pas Pilate. » (X. Léon-Dufour). Pilate ne cherchera pas cette vérité : il posera la question, mais avant même d'avoir laissé à Jésus l'occasion de répondre, il sortira... Il aurait fallu qu'il reste dedans et écoute ! Et s'il va dire aux Juifs qu'il ne trouve aucune charge à retenir contre Jésus (18, 38), il se moquera bien d'en tirer les conséquences dans son jugement. En cela, il tourne le dos à la Vérité.

Jean 18,38b-19,3 (7 avril 2016)

Après avoir dit cela, il sortit de nouveau pour aller vers les Juifs, et il leur dit: Je ne trouve aucun crime en lui. Mais, comme c'est parmi vous une coutume que je vous relâche quelqu'un à la fête de Pâque, voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs? Alors de nouveau tous s'écrièrent: Non pas lui, mais Barabbas. Or, Barabbas était un brigand.

Alors Pilate prit Jésus, et le fit battre de verges. Les soldats tressèrent une couronne d'épines qu'ils posèrent sur sa tête, et ils le revêtirent d'un manteau de pourpre; puis, s'approchant de lui, ils disaient: Salut, roi des Juifs! Et ils lui donnaient des soufflets....

Pilate, dans son mouvement de va et vient qui passe de l'extérieur où il s'entretient avec les Juifs à l'intérieur où il est face à Jésus, en est à sa deuxième intervention devant les Juifs : il leur affirme qu'il ne trouve en Jésus aucun motif de condamnation. Mais, de manière surprenante, il n'en tire pas les conséquences. Il devrait logiquement libérer cet innocent. Pourtant, il ne le fait pas. Manque d'autorité ? Faiblesse ? Peur de s'opposer aux Juifs ? En tout cas, les choses se développent de manière différente, comme si Jésus était coupable. Pilate cherche à faire une concession à ses interlocuteurs, mais il s'enferme lui-même dans un piège qui va le lier à leur décision.

Dans l'évangile de Jean, la scène autour de Barabbas et de l'amnistie pascale ne se développe pas de la même manière que dans les synoptiques. On n'a pas de témoignages convaincants de la coutume qui consistait à libérer un prisonnier pour marquer la fête de la Pâque. Peut-être cette amnistie pascale a-t-elle eu lieu une fois ou l'autre, mais cela ne correspond pas aux habitudes des Romains, surtout lorsqu'il s'agissait de prisonniers considérés comme des brigands, c'est-à-dire des séditeux qui complotaient contre le pouvoir oppresseur ! Et dans notre récit, ce n'est pas Pilate qui fait la proposition de libérer Barabbas. Il demande simplement : « Voulez-vous que je vous libère le roi des Juifs ? » C'est peut-être une manière d'offrir aux Juifs une porte de sortie et de prendre au sérieux le jugement qu'on lui avait demandé de porter sur Jésus et qui avait abouti à un non-lieu. Les Juifs auraient pu alors se prononcer eux-mêmes sur la libération de Jésus et y consentir. Mais le fait que Pilate le leur présente ici comme « le roi des Juifs » a dû leur faire l'effet d'une provocation : Pilate sous-entendait qu'il était justement le roi de ceux qui s'étaient offusqués d'une telle prétention ! On a vu qu'il ne prenait pas ce titre au sérieux et qu'il avait constaté lui-même que Jésus ne représentait aucun danger, qu'il parlait d'un autre royaume que d'un pouvoir terrestre. On perçoit alors le côté ironique de la question, puisque c'est précisément pour une telle prétention à être roi des Juifs dont on l'accuse faussement que les Juifs, sachant que les Romains punissent sévèrement toute velléité de révolte et toute prétention messianique, demandaient à Pilate de faire condamner Jésus à la peine capitale !

Ce sont donc les Juifs eux-mêmes qui, se mettant à crier de nouveau – ce qui montre leur état d'excitation – proposent le nom d'un prisonnier, un bandit, un séditeux, un révolté contre l'occupant, Barabbas. Pour obtenir la tête d'un non-violent, ils demandent la libération du violent ! « Pas celui-là, le roi des Juifs, mais Barabbas ! » Le récit ne dit pas si Barabbas a réellement été relâché ! Ce qui intéresse le narrateur, c'est que Jésus, l'innocent, lui, ne soit pas relâché et que Pilate, ainsi, tombe lui-même dans le piège qu'il voulait tendre aux Juifs. Il a perdu son autorité en voulant jouer au plus fin avec les Juifs qui lui refusent maintenant ce qu'il aurait en toute

logique dû faire sans discussion : libérer l'innocent. « Pour ne pas avoir eu le courage d'imposer la justice, il est devenu l'esclave de l'injustice » (Zumstein). De leur côté les Juifs – rappelons que dans ce récit johannique, les Juifs sont un personnage de fiction, qui stigmatise la position de l'incrédulité et n'a pas de rapport direct avec le judaïsme. Confondre les Juifs du récit avec les juifs concrets, cela revient à confondre de nos jours, ce que beaucoup ont tendance à faire, islam et terrorisme jihadiste. De leur côté, donc, ces Juifs, qui représentent l'incrédulité dans l'évangile de Jean, sont prêts à tout pour se débarrasser de Jésus, même à faire libérer un agitateur hors-la-loi, comble de la contradiction.

Se pliant donc au verdict des Juifs, Pilate « prend Jésus et le fouette ». Le récit est très direct, comme si c'était Pilate lui-même qui se chargeait de punir Jésus ; manière de souligner qu'il est vraiment pris au piège de ses propres manigances. La flagellation s'appliquait aux esclaves ou aux soldats qui avaient commis un crime. Pratiquée en public, c'était un moyen de dissuasion. Elle est ici surtout le signe d'une humiliation d'autant plus vive qu'elle est suivie d'une scène de dérision. Jésus reçoit de la part des soldats qui se moquent de lui, tous les signes de la royauté, dans une sorte de fête des fous. On ne peut s'empêcher de penser, en évoquant cet épisode, à toutes les acclamations, à tous les tapis rouges et défilés de soldats sabre au clair qui marquent la vie et disent la gloire des grands de ce monde. Et alors que l'ironie vise la personne de Jésus et sa manière d'exercer le pouvoir, elle questionne tous nos besoins de grandeur et de célébration des pouvoirs humains dont le sérieux, la consistance et le désintéressement ne cessent d'être remis en cause par ce qu'on appelle les affaires, sur lesquelles les listes de comptes au Panama ne font que lever encore un peu le voile épais.

On raconte² qu'à Alexandrie, en 38 de notre ère, pour accueillir le roi juif Hérode Agrippa 1^{er} de passage, des partisans anti-juifs avaient affublé un simple d'esprit, Karabas, d'insignes royaux – feuilles de papyrus arrangées en diadème, couverture en guise de robe royale, sceptre de papyrus dans la main, escorte de gardes du corps. On le saluait en le suppliant de rendre la justice et de remettre de l'ordre dans son pays !

Avec Jésus couronné d'épines, vêtu de pourpre, salué avec ironie – « Salut, toi le roi des Juifs ! » – gîlé, c'est un roi de carnaval qui va être présenté aux Juifs par Pilate. C'est pourtant bien comme leur roi qu'il devrait être considéré par ces Juifs. Certes, un roi grotesque et dérisoire ; c'est ainsi que le monde le perçoit. Mais aux yeux des croyants, c'est bien la véritable royauté du Christ qui est ainsi mise en évidence. C'est l'expression qui convient à sa dignité dans ce monde dont la croix va dire toute l'ampleur : la royauté de Jésus est bien celle du serviteur souffrant qui n'a rien pour attirer le regard. Ce n'est pas pour rien que Jean a placé cette scène au centre de notre épisode.

² Cf. Philon d'Alexandrie, *Contre Flaccus* : « Il y avait à Alexandrie un fou, nommé Karabas, non pas de ceux dont la folie sauvage et furieuse se tourne contre eux-mêmes ou contre ceux qui les approchent; il était d'humeur douce et tranquille. Ce fou, bravant le froid et le chaud, errait jour et nuit dans les rues, servant de jouet aux jeunes gens et aux enfants désœuvrés. On traîna ce misérable au gymnase, là on l'établit sur un lieu élevé afin qu'il fût aperçu de tous. On lui plaça sur la tête une large feuille de papyrus en guise de diadème, sur le corps une chlamyde (ou une natte grossière) en guise de manteau ; quelqu'un ayant vu sur le chemin un roseau, le ramassa et le lui mit dans la main en place de sceptre. Après l'avoir orné ainsi des insignes de la royauté et transformé en roi de théâtre, des jeunes gens, portant des bâtons sur leurs épaules, formèrent autour de sa personne comme une garde; puis les uns vinrent le saluer, d'autres lui demander justice, d'autres lui donner conseil sur les affaires publiques. La foule environnante l'acclama à grande voix, le saluant du titre de *Marin*, mot qui en syriaque signifie, dit-on, prince. Or ils savaient bien qu'Agrippa était d'origine syrienne, et que la plus grande partie de son royaume était en Syrie. »

Jean 19,4-7 (14 avril 2016)

Pilate sortit de nouveau, et dit aux Juifs: Voici, je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. Jésus sortit donc, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et Pilate leur dit: Voici l'homme. Lorsque les principaux sacrificateurs et les huissiers le virent, ils s'écrièrent: Crucifie! crucifie! Pilate leur dit: Prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le; car moi, je ne trouve point de crime en lui. Les Juifs lui répondirent: Nous avons une loi; et, selon notre loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu.

Pilate, après la scène de la flagellation et surtout celle de l'humiliation de Jésus qu'il a organisées et dont il est donc responsable, va, en le présentant à ses interlocuteurs dans son accoutrement grotesque, avouer encore une fois qu'il n'a vraiment rien trouvé qui pourrait justifier ce traitement humiliant. Au fond, il sait bien que Jésus n'est pas dangereux ! Il a déjà essayé de s'en sortir en déclarant qu'il ne voyait aucun motif pour le condamner et en tentant de le libérer selon une coutume liée à la célébration de la Pâque, mais sa proposition s'est retournée contre lui.

Il fait donc une dernière et vaine tentative pour faire admettre son verdict : «Voici, je vous l'amène dehors, pour que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun motif condamnation ! » Cela devient une sorte de refrain dans sa bouche, un refrain d'autant plus tragique qu'il n'en tire pas lui-même les conséquences évidentes. La scène est théâtrale : comme dans les grandes réceptions, Pilate joue le héraut qui annonce la venue d'une personnalité importante : « Voici je vous l'amène dehors ! » Alors, Jésus sort et se présente avec ses insignes royaux, mais ridicules, dans une contrefaçon ironique des cérémonies du grand monde ! Cette mise en scène a un but : que ses interlocuteurs comprennent enfin que Pilate a raison dans son jugement, car cet homme ne représente en rien une menace pour Rome, il n'a rien qui puisse faire penser à la volonté de puissance ou à la soif de pouvoir d'un roi. Au contraire, c'est le parfait contre-modèle de tout pouvoir humain : un homme faible et misérable qui, sous son déguisement fantasque, ferait pitié aux plus aguerris.

« Voici l'homme! » Est-ce vraiment lui, l'homme que vous accusez et que vous prétendez dangereux ? Il y a une ironie mordante dans cette déclaration célèbre : ecce homo ! Echo à la parole du Baptiste : ecce agnus Dei (Jn,1-29), voici l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ! Cet homme que l'on traite en sous-homme ! En même temps, Pilate devient, malgré lui et sans mesurer la portée de ce qu'il dit, porte-parole du narrateur et des croyants. Voici l'homme de la création, l'homme à l'image de Dieu ! On attendrait l'homme-roi de la création, à la mine éclatante, rayonnant de santé, l'homme fort, puissant, l'homme qu'on admire ! Eh bien non ! C'est un homme vulnérable et dérisoire, ridiculisé, mais un homme qui vit jusqu'au bout la vocation de l'amour et qui s'offre ainsi comme véritable image de Dieu dans ce monde obnubilé par le pouvoir et la violence. Dieu le Père, le Dieu créateur du ciel et de la terre, se fait connaître sous les traits de cet homme dont l'apparence est devenue ridicule. Son humiliation ne révèle pas son mensonge, comme le croient ses adversaires, mais témoigne de la véracité de sa prétention : en lui, c'est Dieu qui s'est fait chair !

Cette violence, les grands prêtres et les gardes l'expriment avec force en criant « Crucifie ! Crucifie ! » C'est un impératif ! C'est un ordre ! Ce 'est pas le peuple, mais les autorités qui donnent l'ordre à Pilate de mettre Jésus à mort. Dès lors Pilate ne pourra échapper à la contrainte

qui pèse sur lui de plus en plus lourdement. Une dernière fois, il essaie de s'en tirer en invitant les autorités juives à faire elles-mêmes la « sale besogne ». C'est l'occasion pour lui de reprendre son refrain concernant l'innocence de Jésus. Et de narguer ces autorités juives : « Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le ! » A elles de prendre leurs responsabilités et d'exécuter elles-mêmes la sentence à laquelle elles tiennent avec tant de force ! Or chacun sait qu'elles n'ont pas le droit de le faire, que la crucifixion est une peine exclusivement romaine. Poussées dans leurs derniers retranchements, nous le verrons par la suite, les autorités juives seront amenées à se montrer plus romaines que les Romains eux-mêmes...

Dans leur dernière réplique, elles en reviennent à une de leurs propres lois et changent ainsi de chef d'accusation. Elles avaient amené Jésus à Pilate en l'accusant avec beaucoup d'aplomb de faire le mal – « si celui-ci ne faisait pas de mal, nous ne te l'aurions pas livré ! » (18,30). Elles comptaient sur une condamnation à mort prononcée par Pilate pour motif de rébellion. Maintenant que ce stratagème a échoué, elles disent clairement que leur accusation est religieuse, et non politique. Le mal commis par Jésus est de s'« être fait lui-même » Fils de Dieu. L'accusation de blasphème se double de quelque chose de plus subtil : se faire soi-même est une expression qui rappelle la lutte des prophètes contre l'idolâtrie, l'idole étant précisément une représentation de la divinité faite de mains d'hommes. En se prétendant lui-même Fils de Dieu, Jésus égarerait le peuple et le rendrait coupable d'idolâtrie. « Et tu parleras ainsi aux fils d'Israël : Si un homme insulte son Dieu, il doit porter le poids de son péché ; ainsi celui qui blasphème le nom du Seigneur sera mis à mort : toute la communauté le lapidera ; émigré ou indigène, il sera mis à mort pour avoir blasphémé le Nom. » (Lv 24,15-16) On a vu qu'il y avait déjà eu des tentatives de lapidation dirigées contre Jésus, mais que celui-ci s'était dérobé à chaque fois. Maintenant, on ne parle plus de lapidation. Les Juifs, sauf cas exceptionnel concernant le temple, n'étaient pas autorisés à en user.

Ils avaient donc besoin de l'autorisation de Pilate pour crucifier Jésus, une autorisation qu'il donnera implicitement : il faudra être attentif à la manière dont Jean présente l'exécution de Jésus. Pilate a essayé de s'en sortir, mais finit par devoir se plier au désir des autorités juives : il est vaincu, malgré tous les stratagèmes qu'il a essayés de mettre en œuvre pour se dégager de ses responsabilités !

Jean 19,8-16 (21 avril 2016)

Quand Pilate entendit cette parole, sa frayeur augmenta. Il rentra dans le prétoire, et il dit à Jésus: D'où es-tu? Mais Jésus ne lui donna point de réponse. Pilate lui dit: Est-ce à moi que tu ne parles pas? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te crucifier, et que j'ai le pouvoir de te relâcher? Jésus répondit: Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui me livre à toi commet un plus grand péché. Dès ce moment, Pilate cherchait à le relâcher. Mais les Juifs criaient: Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César. Quiconque se fait roi se déclare contre César. Pilate, ayant entendu ces paroles, amena Jésus dehors; et il s'assit sur le tribunal, au lieu appelé le Pavé, et en hébreu Gabbatha. C'était la préparation de la Pâque, et environ la sixième heure. Pilate dit aux Juifs: Voici votre roi. Mais ils s'écrièrent: Ote, ôte, crucifie-le! Pilate leur dit: Crucifierai-je votre roi? Les principaux sacrificateurs répondirent: Nous n'avons de roi que César. Alors il le leur livra pour être crucifié. Ils prirent donc Jésus, et l'emmenèrent.

Entendant l'accusation des Juifs « il s'est fait lui-même fils de Dieu », Pilate a très peur. Pourquoi ? A cause de la foule rassemblée pour la Pâque qui risque de manifester violemment ? Craindrait-il que l'homme qu'il a en face de lui remette en cause son autorité ou que, homme de caractère divin, il attire sur son juge les foudres du ciel s'il le condamnait à mort ?

A l'intérieur du prétoire, Pilate pose alors une question essentielle à Jésus : « D'où es-tu ? » Quelle est ton origine ? Non pas locale ou familiale, mais beaucoup plus fondamentale : cela revient à demander si Jésus est vraiment le Messie ou le Fils de Dieu, ce que les Juifs refusent d'admettre ! Pour Jean, c'est la question la plus pertinente, la seule qui importe vraiment. Elle présuppose en effet qu'on ait saisi quelque chose de l'extraordinaire origine du Fils, et qu'ainsi on soit sur la voie royale qui mène à croire. Mais Pilate a-t-il vraiment compris l'enjeu de sa question ? Et pourquoi Jésus se tait-il ? Pourquoi ne répond-il rien ? Peut-être veut-il éviter un malentendu, parce que Pilate n'est pas en état de recevoir une réponse sur son origine divine. Mais son silence est ressenti par Pilate comme une marque de mépris. Et il réagit en cherchant à intimider Jésus.

Pilate ose alors prétendre qu'il a du pouvoir : or il vient de céder devant les Juifs ; il leur a livré Jésus malgré son intime conviction de son innocence. Seulement, le débat – aussi bien son débat intérieur que celui qu'il a entamé avec les Juifs – se situe à un faux niveau ; peu préoccupé par la vérité, il a suggéré une négociation, entamant alors avec les Juifs une sorte de bras de fer. Se mesurant à un pouvoir concurrent, il a cherché à faire pencher la balance de son côté. Or il a perdu. Ici, la réponse de Jésus est claire : le pouvoir, Pilate ne le possède pas, il l'a reçu d'en haut. Il n'en est pas le maître. Et dans l'affaire, pour Jésus qui est ici en position de juge, ce n'est pas lui le principal fautif. Le péché est à imputer à celui qui l'a livré. Mais qui est-ce ? Un individu ? Le diable ? Judas ? Peut-être plutôt un personnage collectif dans lequel non seulement les Juifs, mais Pilate lui-même est inclus, puisque à la fin du procès, il leur livrera Jésus afin qu'il soit mis en croix. De toute manière, c'est Jésus, et non Pilate qui établit les différents degrés de culpabilité. Le véritable juge, dans ce procès, ce n'est pas Pilate, mais Jésus.

Mais déjà des voix viennent de l'extérieur, troublant le dialogue fondamental que Pilate a entamé avec Jésus et l'empêchant de s'approfondir. La pression est là. Si Pilate cherche désormais à renvoyer Jésus – donc à le libérer – il n'y parviendra pas ! Dans cette affaire, il n'a vraiment plus de pouvoir ! Il avait encore un choix : en répondant pour lui-même à la question qu'il posait à Jésus, admettant que son pouvoir avait la même origine que celui de Jésus, il aurait pu être amené à prendre le risque de résister aux Juifs et de libérer un innocent... Mais ce qu'il choisit, c'est de laisser Jésus affronter lui-même ces risques, se déroband alors à la vérité aussi bien à son propre sujet que sur l'identité de Jésus.

C'est que les cris des Juifs (opposés au silence de Jésus) l'ont intimidé. Ils menaçaient de le dénoncer à César comme complice d'un de ses rivaux. « Tu n'es pas ami de César : quiconque se fait roi se déclare contre César ». Après avoir accusé Jésus pour motifs religieux, les Juifs en reviennent alors au grief politique, seul capable d'impressionner Pilate. Par opportunisme, le grief de « se faire roi » reprend le dessus par rapport au grief de « se faire Fils de Dieu ».

« Après avoir entendu ces paroles » (ces cris des Juifs), Pilate cède. C'est comme s'il y avait une pénétration de l'extérieur dans l'intérieur ; les adversaires exercent ainsi une pression jusque dans le lieu où Pilate devait écouter l'accusé en toute objectivité. Ils pèsent ainsi sur la décision de Pilate, qui amène Jésus dehors et leur déclare : « Voici votre roi ! »

Impressionné par la menace des Juifs, Pilate s'est donc décidé à prononcer une sentence. « Il amène Jésus dehors et va siéger au tribunal ». Il prend place en effet sur le siège du magistrat. C'est l'indice du moment décisif du jugement. Jean donne le nom du lieu en grec, *lithostrôtos* (étendue pavée) et en araméen : *gabbatha* (hauteur, élévation). Les deux noms sont différents : le grec n'est pas une traduction de l'araméen. Jean ne cherche pas à traduire et à dégager un sens symbolique, comme il l'a fait en d'autres cas. Par contre, l'indication de temps, « la 6^{ème} heure, le jour de la Préparation de la Pâque » a une portée symbolique : au Temple, c'est à partir de midi que commençait l'immolation des agneaux.

« Voici votre roi ! » Et en un sens il l'est vraiment ; pas au sens politique du terme, comme Jésus le lui a fait comprendre, mais c'est bien d'une royauté sur le peuple juifs qu'il s'agit. Pilate dit plus vrai qu'il ne pense. Et la réponse est de nouveau « A mort ! A mort ! Crucifie-le ! » « Vais-je crucifier votre roi ? » Le dialogue entre Pilate et les Juifs est organisé par Jean de manière à conduire les Juifs à prononcer une véritable apostasie : « Nous n'avons pas d'autre roi que César. » Comme si ces Juifs incrédules oubliaient que pour la tradition d'Israël, Dieu seul règne sur son peuple. Cette déclaration est tout à fait extraordinaire. Dans leur aveuglement, les Juifs font acte d'allégeance à Rome et se font les fervents défenseurs de la pax romana...

Jean 19,17-22 (28 avril 2016)

Jésus, portant sa croix, arriva au lieu du crâne, qui se nomme en hébreu Golgotha. C'est là qu'il fut crucifié, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu. Pilate fit une inscription, qu'il plaça sur la croix, et qui était ainsi conçue: Jésus de Nazareth, roi des Juifs. Beaucoup de Juifs lurent cette inscription, parce que le lieu où Jésus fut crucifié était près de la ville: elle était en hébreu, en grec et en latin. Les principaux sacrificateurs des Juifs dirent à Pilate: N'écris pas: Roi des Juifs. Mais écris qu'il a dit: Je suis roi des Juifs. Pilate répondit: Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit.

Dans l'évangile de Jean, le récit de la passion est très court. Plus que dans les autres évangiles. Et le narrateur se refuse à toute dramatisation. Une première scène raconte en quelques mots la crucifixion et insiste surtout sur l'inscription indiquant le motif de la condamnation. Jésus, à la suite de la sentence prononcée par Pilate, a été livré « aux Juifs ». Mais ce sont certainement les soldats romains qui le prennent pour le conduire au Golgotha. Le narrateur laisse planer l'ambiguïté pour faire partager la responsabilité de la crucifixion aux autorités juives. Jésus arrive donc avec eux en portant lui-même sa croix, comme un « Maître et Seigneur » (13,13). Aucune insistance sur sa faiblesse, sur la nécessité d'une aide ; pas d'appel à Simon de Cyrène pour soulager un Jésus à bout de force. En deux versets, tout est dit de l'exécution qui a lieu à l'extérieur, mais près de la ville ! Mais surtout, Jésus n'y apparaît pas sous les traits d'un condamné comme les autres... C'est lui qui, en vérité, a le pouvoir et s'avance en souverain : la croix n'est pas pour lui une destitution, mais au contraire une élévation. Lecteurs et lectrices sont préparés depuis le début de l'évangile à comprendre et l'événement et l'interprétation qu'en suggère Jean : pas besoin de s'y attarder et d'entreprendre une description détaillée et dramatique des faits. « Ils le mettent en croix » : pour Jean, Jésus monte alors symboliquement sur son trône royal, entouré de deux « autres » dont on ne sait rien. Lui, comme il se doit, se trouve au centre.

On oublie presque que la crucifixion est un supplice public, destiné à dissuader tous ceux qui auraient des vellétés de révolte contre le pouvoir romain. On passe sous silence un quelconque épuisement de Jésus et tout ce qui est lié, dans d'autres évangiles, au questionnement à propos de l'abandon de Jésus par son Dieu ou à la moquerie des passants. Le narrateur n'insiste pas et n'en appelle pas à la pitié des lecteurs et lectrices ; il veut leur faire découvrir le moment de la crucifixion comme celui de l'intronisation de Jésus. L'important est donc de comprendre l'événement comme un aboutissement. L'évangéliste y a déjà fait allusion plusieurs fois et nous savons déjà ce qu'il y a derrière cette attitude. « Ayant aimé les siens qui sont dans le monde, il les aima jusqu'au bout (jusqu'à la fin) » (13,1). Jésus ne s'est pas laissé entraîner dans la violence pour protéger sa vie et sa victoire éclate sur la croix !

Pas de sarcasmes des passants, pas de cris, pas de vin mêlé de myrrhe pour soulager les souffrances du condamné... aucune insistance sur l'abaissement de Jésus, mais mise en évidence de sa dignité royale. Le Crucifié est un roi !

C'est ce que va confirmer l'écriteau, le *titulus* (*titlos* en grec) qui est mis sur la croix pour indiquer les motifs de la condamnation. Souvent celui-ci était pendu au cou du condamné sur le chemin de la croix. Ici il est simplement cloué sur la croix. Il a pour fonction de montrer au public ce qui attend celui qui défie le pouvoir de Rome. « Jésus le Nazôréen le roi des Juifs » : ce titre est un peu différent de celui des synoptiques, surtout par sa mention du nom Nazôréen qui pose quelques problèmes. Dans certains textes, Jésus est qualifié de Nazaréen ou de Nazarénien (*Nazarènos*), ce qui est clairement l'appellation de quelqu'un qui vient de Nazareth (par exemple

Mc 1,24). Pour Matthieu 2,23, il serait appelé Nazôréen (*Nazoraios*) parce qu'il vient de Nazareth. Dans l'évangile de Jean, ce mot apparaît trois fois à propos de Jésus : si la troisième est celle du titulus, les deux premières sont liées à son arrestation : lorsqu'avec Judas, gardes, grands prêtres et pharisiens arrivent au jardin, Jésus les interroge par deux fois : « qui cherchez-vous ? » Réponse : « Jésus le Nazôréen » (18,5.7). Ce sont donc les ennemis de Jésus qui le désignent sous ce nom. On peut penser que si Pilate n'avait fait inscrire sur le titulus Jésus le Nazôréen, cela n'aurait pas posé problème pour les Juifs. Mais pour « roi des Juifs », c'était une autre affaire ! Le mot Nazôréen n'apparaît dans les textes que dans la seconde moitié du 1^{er} siècle. Et il désigne une des premières Eglises chrétiennes, restée attachées à la Torah (sabbat et fêtes, circoncision, prescriptions alimentaires). La seule particularité de ces Nazôréens est qu'ils s'étaient mis à croire au Christ. Ils pratiquaient un judaïsme chrétien. Pendant longtemps, ils ont participé au culte du Temple sans que cela pose problème ni aux juifs, ni à eux-mêmes. Mais à un moment donné, en s'efforçant de reconstituer le judaïsme autour des synagogues après la destruction du Temple, les rabbins ont commencé à les considérer comme des *minim*, des hérétiques. Cela apparaît clairement dans une version palestinienne de la prière des Dix-huit Bénédictions, dont la douzième n'est pas tendre à leur égard : « Puissent les *Notzrim* (Nazôréens) et les *minim* périr en un instant ! » Les Nazôréens n'y sont plus considérés comme des Juifs chrétiens, mais comme des chrétiens et sont exclus de la synagogue, bien qu'ils aient gardé des pratiques juives. Les chrétiens johanniques et les Nazôréens semblent avoir eu une histoire parallèle dans leur relation à la synagogue. Leurs communautés considéraient les Juifs comme des ennemis parce qu'ils rejetaient la proclamation de l'évangile. De leur côté, les Juifs les traitaient aussi en ennemis, soit à travers les Dix-Huit Bénédictions, soit par l'expulsion de la synagogue dont parle l'évangile, liée au fait qu'ils proclamaient que Jésus était le Christ ou le Fils de Dieu. On peut faire l'hypothèse que les chrétiens ne se nommaient pas eux-mêmes Nazôréens, mais qu'on les appelait ainsi.

Si l'on peut penser que pour Jean le mot Nazôréen désigne ici le lieu d'origine de Jésus, Nazareth (1,45-46), il peut pourtant rappeler que la communauté johannique qui a commencé son existence en Palestine ou en Syrie en restant très proche du judaïsme, a été expulsée de la synagogue et s'est déplacée, selon les hypothèses, à Ephèse. Voilà sur quelles traces historiques nous met le titulus.

Pour le reste, cette inscription met en évidence que Jésus a été condamné en tant qu'agitateur politique ou prétendant messianique. Mais, paradoxalement toujours, elle met aussi en évidence la qualité du condamné : il est roi et son titre royal pourra être lu de manière à être compris par tous ! La langue du peuple (hébreu, araméen), la langue de l'administration (latin) et la langue du commerce et des échanges dans la diaspora (grec).

Les tergiversations de Pilate et des Juifs n'y peuvent plus rien. Pilate qui jusque là était le perdant, dans une sorte de baroud d'honneur, résiste à la demande des Juifs de corriger son texte. « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit ! » Les Juifs représentent bien la position de l'incrédulité, mais le ministère de Jésus garde son orientation en leur faveur. Malgré leur opposition, Jésus reste leur roi, le roi des Juifs ! Et c'est en tant que crucifié qu'il est roi ! Réminiscence de la parole d'Ésaïe : *Voici que mon serviteur réussira, il sera haut placé, élevé, exalté à l'extrême. (Es 52,13)*

Jean 19,23-30 (12 mai 2016)

Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements, et ils en firent quatre parts, une part pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique, qui était sans couture, d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas. Et ils dirent entre eux: Ne la déchirons pas, mais tirons au sort à qui elle sera. Cela arriva afin que s'accomplît cette parole de l'Écriture: Ils se sont partagé mes vêtements, Et ils ont tiré au sort ma tunique. Voilà ce que firent les soldats. Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala. Jésus, voyant sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère: Femme, voilà ton fils. Puis il dit au disciple: Voilà ta mère. Et, dès ce moment, le disciple la prit chez lui. Après cela, Jésus, qui savait que tout était déjà consommé, dit, afin que l'Écriture fût accomplie: J'ai soif. Il y avait là un vase plein de vinaigre. Les soldats en remplirent une éponge, et, l'ayant fixée à une branche d'hysope, ils l'approchèrent de sa bouche. Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit: Tout est accompli. Et, baissant la tête, il rendit l'esprit.

Pour l'évangile de Jean, il faut le rappeler, Jésus, sur une croix qui est plus un trône pour lui qu'un instrument de supplice, est élevé, glorifié. Au pied de cette croix, quatre femmes, la première clairement identifiée à sa mère, les autres à la sœur de celle-ci, à Marie femme de Clopas et à Marie de Magdala. « Alors, voyant la mère et, à côté, le disciple qu'il aimait, Jésus dit à la mère : "Femme, voici ton fils." Puis il dit au disciple : "Voici ta mère." Et, à partir de cette heure-là, le disciple l'accueillit chez lui. » Au pied de la croix, Jésus crée une nouvelle famille, la communauté des siens : il remet la mère au disciple bien-aimé et le disciple à la mère. Ces deux personnages ont un trait commun : ils n'ont pas de nom propre. Ceux qui sont désignés ainsi ne possèdent pas d'autre identité que leur relation personnelle et intime à Jésus, et c'est une relation extrêmement forte puisque qu'ils sont là, ayant suivi Jésus jusqu'au bout. D'un côté, une relation maternelle, familiale, originelle, qui va s'épanouir dans la foi. De l'autre, une relation d'élection : le disciple bien aimé représente celui que Jésus a choisi pour être son intime. La dernière volonté de Jésus, c'est donc que les groupes que ces deux personnages représentent, «Israël» et la communauté nouvelle de ceux qu'il a choisis (6,70), habitent et vivent désormais ensemble. La communauté chrétienne, l'Eglise johannique, se compose donc, dès son origine, de deux groupes distincts : d'un côté les brebis d'Israël qui ont répondu à l'appel de Jésus et qui ont cru, et d'autre part ceux que le Fils lui-même a choisis comme ses amis. Et il les choisit dans un cercle bien plus large que le judaïsme. L'épisode du partage des vêtements de Jésus et l'impossibilité de déchirer sa tunique sans couture peut être lu comme la marque d'unité originelle de cette communauté.

« Après cela, Jésus savait que dès lors tout était arrivé à son terme ». Les expressions *après cela* et *dès lors* se rapportent à la constitution de cette nouvelle famille par Jésus qui n'est rien de moins que l'achèvement de son œuvre. Jésus déclare alors « J'ai soif » ; cette expression renvoie d'une certaine manière à ce qu'il disait lors de son arrestation : « La coupe que me donne à boire le Père, est-ce que je ne la boirais pas ? » (18,11) La branche d'hysope a valeur symbolique : elle rappelle l'aspersion des montants des portes des Israélites en Egypte avec le sang de l'agneau

pascal. Tout est alors achevé, accompli.

Ce que Jean dit ensuite est étonnant. Ce n'est pas « inclinant la tête, Jésus expira ». Il dit plutôt « Jésus remit, transmit le souffle ». Certains ont pensé : oui, il remet le souffle à Dieu (comme le suggère Luc : « Père, Je remets mon esprit entre tes mains »). Mais on peut lire ces mots autrement, et c'est très fort : Jésus transmet le souffle, l'Esprit qui a demeuré sur lui depuis son baptême, à ceux qui sont au pied de la croix, et par eux à tous ses disciples. Il le donne en partage à la communauté des siens. Celle-ci devient donc à son tour la demeure du souffle dans le monde. Ce souffle, a annoncé Jésus, permettra non seulement à cette communauté de demeurer dans sa parole, de la comprendre de manière beaucoup plus riche que du vivant de Jésus. Mais il dynamisera aussi son témoignage : les disciples, annonce Jésus, feront des œuvres encore plus grandes que lui...

On se souvient que Jean ne raconte pas le baptême de Jésus. L'événement est simplement évoqué par le Baptiste : « J'ai vu l'esprit descendre comme une colombe du ciel. Il a demeuré sur lui » (1,32). Le Baptiste précise encore ce que Dieu lui a révélé : « C'est lui qui baptise en Esprit-saint. » Il y a donc effacement par Jean de l'intervention du Baptiste. L'évangéliste ne lui donne même pas ce nom de Baptiste. Toute l'attention du lecteur est concentrée sur Jésus. Et le fait que l'Esprit demeure sur lui est répété deux fois : cette venue du souffle sur lui révèle l'identité de Jésus. Qu'au moment de sa mort, Jésus transmette cet Esprit, ce souffle, a donc une signification profonde.

- le souffle va actualiser la révélation du Fils, faire découvrir dans les paroles de son enseignement, que ses contemporains ne pouvaient comprendre dans toute leur plénitude en l'écoutant, la Parole de vie, qui proclame dans un monde de violence, de haine, de concurrence, de meurtre, le seul fondement possible, l'amour bienveillant, mais critique, du Père.

- le souffle constitue les croyants en famille dans le monde : une communauté dont la vie tout entière est significative de nouvelles priorités, marquée par le partage, la prière commune, l'attention portée aux autres, l'entretien communautaire de la vie par l'eucharistie et peut-être par le lavement des pieds...

- par le souffle, les croyants perpétuent le ministère du Fils dans le monde : ils deviennent à leur tour source d'eau vive, porteurs de la bonne nouvelle et, pour cela, ont à s'entretenir les pieds les uns des autres, à s'encourager mutuellement dans ce ministère essentiel pour le monde et pour les humains. Ils sont par ce fait même instruments du jugement de Dieu, agents de Dieu dans le procès qui l'oppose au monde. Leur responsabilité est de faire valoir les divers aspects judiciaires du ministère historique du Fils : convaincre le monde de péché, de justice et de jugement (Jn 16,8-11) ! Expliquer ce que l'évangile entend par péché – l'attitude de fermeture –, par jugement – la condamnation du prince de ce monde, de celui qui tient provisoirement le monde sous sa domination. Et de justice : ce que le monde considérera comme la défaite de Jésus est en fait le moment de vérité où éclate la justice de Dieu. Sa mort sur la croix est en fait sa victoire. Par elle se réalise le projet de Dieu de planter au cœur du monde une justice fondée sur l'amour : « Dieu a tant aimé le monde... » La mort de Jésus est l'aboutissement de sa mission. Jusque là les disciples ne pouvaient pas encore le comprendre ; c'est pourquoi Jésus a confié cette tâche au Paraclet. C'est à lui que revient la tâche de faire découvrir aux disciples déstabilisés et au monde sûr de son bon droit que dans la mort de Jésus se révèle toute l'ampleur de l'amour de Dieu pour le monde, la

vraie justice. Le don de l'Esprit aux siens ouvre pour la famille croyante un temps nouveau de plénitude, la vie en abondance.

Jean 19,31-37 (19 mai 2016)

Dans la crainte que les corps ne restent sur la croix pendant le sabbat, -car c'était la préparation, et ce jour de sabbat était un grand jour, -les Juifs demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes aux crucifiés, et qu'on les enlevât. Les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes au premier, puis à l'autre qui avait été crucifié avec lui. S'étant approchés de Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes; mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi. Ces choses sont arrivées, afin que l'Écriture fût accomplie: Aucun de ses os ne sera brisé. Et ailleurs l'Écriture dit encore: Ils verront celui qu'ils ont percé.

Dans le judaïsme, on appelle jour de la Préparation le vendredi qui précède le jour du sabbat. Celui-ci commence, on le sait, le soir, au moment où le soleil se couche. Jésus est mort un vendredi à la neuvième heure. L'agneau pascal était immolé au même moment au Temple, afin d'être mangé le soir qui était donc considéré comme faisant partie du jour suivant. En outre, l'année de la crucifixion, le jour de la Pâque coïncidait avec celui du sabbat. Cela impliquait que l'on accorde une attention toute particulière aux règles de pureté.

Or la loi juive prescrit d'enterrer un cadavre le jour même de sa mort, avant le coucher du soleil (Dt 21,22-23). Il fallait donc, du point de vue des autorités juives, que la mise au tombeau soit précipitée et ait lieu avant le crépuscule. Et comme il fallait absolument éviter d'enterrer quelqu'un de vivant, on devait s'assurer que les condamnés étaient bien morts. Sinon, il fallait précipiter leur agonie. C'est ce que les Juifs suggèrent à Pilate : en brisant les jambes des suppliciés d'un violent coup de masse, dans un geste qui constitue une torture supplémentaire, on précipite leur mort puisqu'ils n'ont plus la possibilité de supporter leur corps à partir du petit socle sur lequel ils s'appuient. Etouffés, ils meurent immédiatement. Les Romains, qui utilisaient la crucifixion et l'exposition prolongée des corps comme moyen de dissuasions, laissaient les condamnés sur la croix au-delà de leur mort et ils devenaient ainsi la proie des vautours. Pilate contrevient à cette manière de faire à la demande des Juifs. Or les soldats qui exécutent les ordres et frappent les autres condamnés, constatent que Jésus est déjà mort. Ils lui donnent pour le vérifier un coup de lance, le transperçant sur le côté. Coule alors du sang mêlé à de la lymphe, ce que l'évangile raconte avec une connotation symbolique en parlant de sang et d'eau.

L'Eglise catholique a fait une lecture eucharistique de ce passage, reprenant dans sa liturgie qui se veut fidèle aux détails des faits, le rite de mêler au vin de la messe une petite quantité d'eau. Que le sang renvoie à l'eucharistie semble évident ; mais c'est d'abord comme symbole de la vie et de l'espérance ouverte aux humains par la croix. L'eau, elle, renvoie au baptême et au don du Saint-Esprit qui lui est lié, si l'on se souvient de la promesse de Jésus : « Celui qui croit en moi, comme a dit l'Écriture, de son sein couleront des fleuves d'eau vive ! Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui, car il n'était pas encore d'Esprit parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. » L'eau et l'Esprit sont deux manières de signifier que l'existence du Crucifié n'est pas terminée, qu'elle rejaillit d'une nouvelle manière dans la vie des siens et dans la vie du monde. Maintenant que Jésus a été glorifié, ceux qui croient en lui peuvent recevoir l'Esprit (7,39). C'est ainsi que la mort de Jésus en croix est associée au don de la vie en plénitude. C'est le lieu, nous l'avons vu, où naît la communauté chrétienne, une communauté qui se perpétuera par le baptême et le don du Saint-Esprit, et par le don régulier d'une nourriture substantielle dans l'eucharistie.

A ce point-là du récit, le narrateur intervient pour attester de la véracité de ce témoignage. Il sous-entend que c'est le disciple bien aimé qui a vu de ses propres yeux ce qui se passait là et qu'en en témoignant il a dit la vérité, ce qui est soit une invitation à croire soit une confirmation des lectrices et des lecteurs dans leur foi souvent ébranlée par les aléas de l'existence et les conflits tournant autour de la question de la vérité. Elle préoccupait la communauté chrétienne de la fin du 1^{er} siècle face à un judaïsme qui s'affirmait comme la seule foi vraie.

Comme un seul témoin n'est pas suffisant, deux citations de l'Écriture vont expliciter ce témoignage. On ne retrouve pas la première référence mot à mot. Il peut s'agir de deux, voire de trois passages bibliques : d'abord le Psaume 34, 21 qui parle du juste souffrant : « Le juste a beaucoup de malheurs, et chaque fois le Seigneur le délivre. Il veille sur tous ses os. Pas un seul ne s'est brisé. » En Jésus se réalise ce qui est promis à tous les justes qui souffrent à cause de leur comportement ou de leur combat pour la vérité. On peut penser aujourd'hui à tous les lanceurs d'alerte qui mettent au jour des malversations dont les auteurs ont souvent le pouvoir de les faire taire...

Mais allusion peut aussi être faite à d'autres textes qui, eux, se réfèrent au rituel de la Pâque : « Ses os, vous ne les briserez pas » lit-on en Ex 12,46. En Nb 9,12, on a la même prescription : « Ils n'en garderont rien pour la matin. Ils n'en briseront pas les os. » Or on sait que si les synoptiques sont plutôt sensibles au sort du juste souffrant et citent souvent les psaumes, Jean, lui, aurait plutôt tendance, sans rejeter l'interprétation des synoptiques, à voir dans la crucifixion un renvoi à la symbolique pascalle : Jésus meurt au moment même où l'agneau pascal est sacrifié dans le Temple. Jésus en croix est ainsi désigné comme l'agneau pascal. On peut comprendre sa mort comme l'événement libérateur qui rappelle la sortie d'Égypte et permet au peuple de vivre libéré de la servitude, dans une nouvelle relation à Dieu et aux autres.

L'autre citation provient du livre du prophète Zacharie, dans un texte qui a aussi permis aux premiers chrétiens de lire et d'interpréter les événements tragiques du vendredi saint en les situant dans un contexte où ils prenaient un nouveau sens. Le prophète y évoque le martyre d'un mystérieux envoyé de Dieu qui va provoquer le rétablissement du peuple et l'éclosion en lui d'un esprit de bonne volonté et de supplication. « Alors, ils verront celui qu'ils ont transpercé. » (Za 12,10) C'est une invitation à reconsidérer la portée de la crucifixion et à croire que se joue-là, avec l'élévation du Fils de l'homme, le salut de l'humanité. Le futur inclut toutes les générations à venir. Désormais le Dieu qui était en relation constante avec Jésus entre dans une relation semblable avec les disciples. Tel est en effet le but de l'action de Jésus sur terre : quand il aura été élevé de terre, il élèvera tous les hommes à lui, sans cesse il donnera l'Esprit et fera que son Père habite en eux.

Le verbe voir utilisé ici a un sens bien particulier et appartient aux récits de résurrection : dans le tombeau vide, le disciple bien aimé « voit et croit » (20,8). Son voir (verbe *oraô*) est un voir qui conduit à la foi. Marie de Magdala confessera : « J'ai vu le Seigneur » (20,18). Et Jésus dira à Thomas : « Parce que tu m'as vu, tu as cru... » (20,29).

Jean 19,38-42 (26 mai 2016)

Après cela, Joseph d'Arimatee, qui était disciple de Jésus, mais en secret par crainte des Juifs, demanda à Pilate la permission de prendre le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Il vint donc, et prit le corps de Jésus. Nicodème, qui auparavant était allé de nuit vers Jésus, vint aussi, apportant un mélange d'environ cent livres de myrrhe et d'aloès. Ils prirent donc le corps de Jésus, et l'enveloppèrent de bandes, avec les aromates, comme c'est la coutume d'ensevelir chez les Juifs. Or, il y avait un jardin dans le lieu où Jésus avait été crucifié, et dans le jardin un sépulcre neuf, où personne encore n'avait été mis. Ce fut là qu'ils déposèrent Jésus, à cause de la préparation des Juifs, parce que le sépulcre était proche.

On peut s'étonner de tout ce qui doit et peut être fait, selon l'évangile de Jean, à la fin du jour de la Préparation, alors que Jésus vient de mourir en début d'après-midi et qu'il faut agir avant le coucher du soleil. En plus, malgré l'urgence, on réserve à Jésus un enterrement des plus solennels. Ce sont deux hommes qui interviennent. Comme dans les autres évangiles, le personnage principal est Joseph d'Arimatee, que Jean présente avec Matthieu comme un disciple de Jésus. Il l'est pourtant en cachette, car il a peur des Juifs.

On l'a déjà vu, ce motif de la peur des Juifs est envisagé à partir d'un stade ultérieur des relations de la communauté johannique avec une synagogue qui s'est mise à exclure les chrétiens, ce dont Jean a déjà parlé (Jn 9,22 ; 12,42 ; 16,1). S'ils déclaraient publiquement leur attachement au Christ, les chrétiens risquaient ainsi d'être expulsés de la synagogue et surtout de perdre la protection juridique et sociale que les Juifs avaient obtenue des Romains. L'autre intervenant, Nicodème, un pharisien respecté pour son autorité, nous est déjà connu et Jean nous rappelle qu'il était venu discrètement, de nuit, trouver Jésus.

Ces deux hommes sont donc en train de dépasser leur peur : Joseph est allé demander à Pilate de pouvoir enlever le corps de Jésus. Il agit comme un homme libéré de sa crainte et Jean lit cela comme un effet de la mort de Jésus. Or Pilate, le représentant de l'autorité romaine, est aussi celui qui, dans le procès de Jésus, a déclaré solennellement devant les Juifs que Jésus est roi : « Voici votre roi » (19,14) ; et il a aussi rédigé l'écriteau de la croix : « Jésus le Nazôrien, le roi des Juifs » (19,19), résistant aux Juifs qui voulaient qu'il le corrige : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit » (19,22). L'autorisation qu'il donne maintenant à Joseph va permettre d'ensevelir Jésus comme il convient à un roi des Juifs.

Dans la scène qui précède, Jean dit que « les Juifs... demandèrent à Pilate qu'on leur brisât les jambes et qu'on les enlevât » (19,31). Ils ne veulent pas que les corps restent en croix durant le sabbat. Il faut les faire disparaître et les jeter dans une fosse commune. Ce même verbe « enlever » exprime ici l'action de Joseph qui organise ses funérailles. Dans un geste posé ouvertement, le disciple manifeste sa relation intime avec Jésus : il enlève le corps de Jésus.

C'est donc à un enterrement royal que procèdent alors Joseph et Nicodème. Ils prennent le corps de Jésus, le lient avec des bandelettes suivant la manière d'ensevelir des juifs, qui n'embaumaient pas les morts comme les Egyptiens. Ils se contentaient d'entourer le corps de parfum pour contrer l'odeur de la putréfaction. Pour ce faire, Nicodème, qui témoigne ainsi publiquement de son attachement à Jésus, est venu avec quelque cent livres d'un mélange de myrrhe et d'aloès, ce qui

équivalait à 32 ou 33 kilos. C'est une lourde charge pour un seul homme ! La dépense devait, elle aussi, être importante. L'exagération est symbolique et correspond à la dignité de celui qu'on enterre ! A titre de comparaison, en 63 ap. JC, à la mort de Gamaliel l'ancien, près de 50 kg d'aromates entoureront sa dépouille, avec tous les fastes et les honneurs de la nation. Avant l'entrée de Jésus à Jérusalem, Marie de Béthanie, la sœur de Marthe et de Lazare, avait déjà versé sur les pieds de Jésus une livre de parfum, d'un nard authentique et de grand prix, préfigurant déjà son ensevelissement. Avec Joseph et Nicodème s'expriment une reconnaissance et un attachement qui vont au-delà de la mort et qui dépassent toute mesure.

« Or il y avait un jardin au lieu où il avait été crucifié, et, dans ce jardin un tombeau... » Pour Jean, c'est un même lieu : il ne sépare pas le Calvaire, le jardin et le tombeau. Dans son récit de la Passion, Jean emploie quatre fois le mot jardin : deux fois, en parlant du jardin des Oliviers (18, 1.26) et deux fois dans la scène de l'ensevelissement (19,41). Le jardin est un lieu d'où jaillissent la vie et la fécondité. C'est dans ce jardin que les deux disciples vont déposer Jésus. Ici encore la parole de Jésus résonne : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (12,24). Jésus repose dans le jardin à la manière d'un grain de blé : c'est une mort chargée de fécondité. Pour Jean, les lieux de la crucifixion et du tombeau sont des lieux d'où jaillit la vie.

Ils déposent alors le corps dans une tombe neuve qui se trouve dans le jardin. Comme un roi. Pour tout lecteur juif, le jardin renvoie aux descriptions bibliques des tombeaux royaux et en particulier au « jardin de la tombe de David » tel qu'il est décrit dans la Septante (2 Esd 13,16³). Autre exemple : « Manassé se coucha avec ses pères et il fut enseveli dans le jardin de sa maison, dans le jardin d'Ouzza » (2 R 21,18).

« Un sépulcre neuf dans lequel personne n'avait jamais été mis. » Jean conjugue le verbe « mettre » au plus-que-parfait : cela sous-entend une durée dont on n'envisage pas la fin parce que, lorsqu'on met le corps de quelqu'un au tombeau, c'est sa dernière demeure. Quand il s'agit de la mise au tombeau de Jésus, Jean s'exprime bien différemment : « c'est là qu'ils déposèrent Jésus ». C'est un aoriste, un temps qui ne comporte pas l'idée de durée. En plus, Jean, qui a parlé durant le récit de l'ensevelissement du « corps de Jésus », termine son récit en affirmant : « c'est là qu'ils mirent Jésus » ! Ce dernier verset du récit de la Passion constitue ainsi une belle transition vers les récits de résurrection. Celui qui est mis au tombeau n'est pas simplement un cadavre qu'on déposerait là pour qu'il y reste, mais Jésus en instance de Résurrection. Pour Jean, non seulement le tombeau est neuf, mais c'est un tombeau d'un genre totalement nouveau : il ne retient pas dans la mort celui qu'on y dépose. Non seulement personne n'a jamais été déposé dans ce tombeau, mais Celui qu'on y a déposé, n'y est pas resté. Voilà la grande nouveauté, un fait qui change tout. Le tombeau est neuf. Cet adjectif « nouveau » (*kaivos*), dans la Bible, est appliqué aux réalités du salut (cf. le commandement nouveau). Pour Jean, ce tombeau est un lieu de salut : contre toute attente, il n'a pas retenu le corps de Jésus, il a produit la vie. Les Pères de l'Eglise ont fait un rapprochement entre ce jardin et le jardin de la création et entre le Nouvel Adam et le premier Adam.

La démarche courageuse de ces deux disciples de l'ombre offrant à Jésus une sépulture royale affirme au grand jour que celui-ci, sur la croix, était véritablement le roi des Juifs.

³ Après lui, Néhémias, fils d'Azabuch, chef de la moitié de la banlieue de Bethsur, édifia jusqu'au jardin du sépulcre de David, et jusqu'à la piscine artificielle, et jusqu'à la maison des hommes vaillants.

Jean 20,1-10 (2 juin 2016)

Le premier jour de la semaine, Marie de Magdala se rendit au sépulcre dès le matin, comme il faisait encore obscur; et elle vit que la pierre était ôtée du sépulcre. Elle courut vers Simon Pierre et vers l'autre disciple que Jésus aimait, et leur dit: Ils ont enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où ils l'ont mis. Pierre et l'autre disciple sortirent, et allèrent au sépulcre. Ils couraient tous deux ensemble. Mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre, et arriva le premier au sépulcre; s'étant baissé, il vit les bandes qui étaient à terre, cependant il n'entra pas. Simon Pierre, qui le suivait, arriva et entra dans le sépulcre; il vit les bandes qui étaient à terre, et le linge qu'on avait mis sur la tête de Jésus, non pas avec les bandes, mais plié dans un lieu à part. Alors l'autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra aussi; et il vit, et il crut. Car ils ne comprenaient pas encore que, selon l'Écriture, Jésus devait ressusciter des morts. Et les disciples s'en retournèrent chez eux.

Dans l'évangile de Jean, Marie de Magdala apparaît pour la première fois près de la croix où est pendu Jésus, avec la mère de Jésus et la sœur de sa mère, Marie femme de Clopas. Et c'est elle seule que l'on retrouve avant le lever du jour, alors qu'il fait encore nuit, le premier jour de la semaine, au tombeau où Joseph et Nicodème ont mis Jésus. C'est encore les ténèbres pour Marie, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Elle est venue sans autre raison que l'attachement qu'elle éprouve pour Jésus. Elle n'apporte aucun aromate et vient simplement pleurer son Seigneur, honorer sa mémoire et exprimer son chagrin devant son tombeau. Le mot grec utilisé ici (*mnèmèion*) désigne tout objet destiné à préserver ou rappeler la mémoire (*mnèmè*) d'une personne ou d'un événement, en particulier un sépulcre, un tombeau.

Elle découvre alors la pierre enlevée et le tombeau vide. C'est ce vide qui constitue le point de départ du récit qui suit. Il commence par un cri qui manifeste à la fois le chagrin d'une séparation qui s'accroît encore avec l'absence du cadavre et l'incompréhension de Marie qui pense que celui-ci a été enlevé et déposé on ne sait où. Avec l'évangile de Matthieu, le nôtre laisse entendre que, dans certains milieux juifs, on prétendait que la dépouille de Jésus avait été enlevée par ses disciples pour faire croire à sa résurrection. Manière de mettre en doute les fondements de la foi chrétienne qui n'a pas fini de séduire certains. Jean ne pouvait laisser sans réponse cette insinuation.

Marie va trouver Pierre et le disciple bien aimé pour leur communiquer sa découverte et sa manière de l'interpréter : « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre et nous ne savons pas où ils l'ont mis. » Elle n'a pas vu dans le tombeau vide un signe à interpréter. Pour elle, la lumière ne s'est pas faite, elle reste symboliquement dans les ténèbres de l'incompréhension.

Les choses se passent dans une certaine précipitation : Marie a couru vers les deux disciples et ceux-ci semblent se mettre simplement en marche, mais finissent par courir aussi vers le tombeau, dans une sorte de concours de vitesse. L'autre disciple court devant et parvient le premier au tombeau, symbole de son attachement très forte à son Seigneur. Seulement il reste devant le tombeau. Pierre, lui, arrive ensuite et, lui, il entre le premier et observe. C'est le premier témoin des événements, en tout cas de ce que l'on peut constater : il y a des bandelettes qui ont entouré

le corps et qui sont déposées là, ainsi que le suaire. Alors que les bandelettes sont soigneusement pliées, le suaire est enroulé à la place où il était, à la tête du sépulcre. Ce constat devrait permettre d'exclure l'hypothèse exprimée par Marie : l'ordre qui règne dans le tombeau exclut un vol ou une disparition précipitée. Mais pas plus que Marie, Pierre n'est capable de lire ce signe. Il constate le fait, mais n'en a pas l'intelligence.

Alors entre le disciple bien aimé qui, lui, comprend tout de suite le signe : « il voit et il croit ». On se souvient que déjà lors du repas où Jésus annonçait qu'il serait trahi par un des siens, Pierre avait fait signe à ce disciple qui se trouvait sur le sein de Jésus pour qu'il l'interroge. Ici encore, ce disciple est le témoin privilégié, qui comprend tout de suite ce qui se passe. C'est pour le narrateur le moment où apparaît la foi pascale dans toute sa particularité, telle qu'il souhaite qu'elle soit partagée dans la communauté des chrétiens : c'est ce que confirmera la suite du récit et notamment la remarque que Jésus ressuscité adressera à Thomas : « Heureux ceux qui n'ont pas vu (le Ressuscité) et qui ont cru ! »

Jean utilise trois verbes pour évoquer la perception de chacun de nos personnages : Marie voit (*blépei*) la pierre roulée et se lance dans des hypothèses sur la disparition du corps. Son voir aboutit à un malentendu. Elle explique le tombeau vide par un enlèvement du Crucifié. Pour sa part, Pierre, une fois entré dans le tombeau, voit (*théôrei*) aussi, mais en observateur. Il voit les bandelettes et le suaire, mais est incapable de lire le signe qu'il a devant les yeux. Son voir constate un fait, mais n'en a pas l'intelligence profonde. Jean ne dit pas qu'il croit. Il y a enfin le voir du disciple que Jésus aimait, entré en second dans le tombeau. Lui, « il voit (*eiden*, de *oraô*) et il croit ». Son voir est un voir qui conduit à la foi. Comme les autres, il ne voit qu'un tombeau vide. Mais c'est pour lui un signe. Les bandelettes abandonnées et le suaire rangé signifient que le Crucifié n'est pas resté prisonnier de la mort, mais qu'il est vivant.

Le narrateur fait ensuite une remarque qu'il faut essayer d'interpréter. Ils n'ont pas encore compris l'Écriture ! C'est peut-être pour souligner l'intuition du disciple bien aimé qui, sans le secours des Écritures, a tout de suite compris le message du tombeau vide. Pour Pierre, c'est par contre une manière de dire qu'il n'avait pas encore les moyens d'interpréter à la lumière des Écritures ce qu'il était en train d'observer.

La conclusion du passage est curieuse : les disciples s'en vont donc ; ils retournent chez eux ! Rien de plus ! Les évangiles nous ont habitués à autre chose : or ici, pas de joie, de proclamation, pas de suite à cette visite... c'est encore trop tôt !

Jean 20,11-18 (9 juin 2016)

Cependant Marie se tenait dehors près du sépulcre, et pleurait. Comme elle pleurait, elle se baissa pour regarder dans le sépulcre; et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à la place où avait été couché le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Ils lui dirent: Femme, pourquoi pleures-tu? Elle leur répondit: Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. En disant cela, elle se retourna, et elle vit Jésus debout; mais elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit: Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu? Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit: Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je le prendrai. Jésus lui dit: Marie! Elle se retourna, et lui dit en hébreu: Rabbouni! c'est-à-dire, Maître! Jésus lui dit: Ne me touche pas; car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va trouver mes frères, et dis-leur que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. Marie de Magdala alla annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, et qu'il lui avait dit ces choses.

Marie pleure. Et plus elle pleure, plus elle se penche vers le tombeau, captivée par l'absence de celui qu'elle pensait retrouver. Elle voudrait prolonger la relation passée, mais ce passé se dérobe complètement. Deux anges sont là qui délimitent l'emplacement où était déposé le corps de Jésus. Par leur question « Pourquoi pleures-tu ? » ils mettent en route l'histoire. En même temps qu'elle répond, Marie commence une évolution : elle se tourne en arrière, se détourne du tombeau, quitte pour un instant l'espace de la mort et voit quelqu'un qu'elle ne reconnaît pas, bien que ce soit celui qu'elle cherche. Ce verbe voir dit l'observation, le constat qui n'aboutit pas. Elle voit quelqu'un, mais ne comprend pas que c'est Jésus. Celui-ci pose la même question : « Femme, pourquoi pleures-tu ? », et en ajoute une autre, plus incisive : « Qui cherches-tu ? » La réponse de Marie à celui qu'elle prend pour le jardinier est indirecte : « si c'est toi qui l'as retiré, dis-moi où tu l'as mis, je le prendrai. » Ce verbe prendre est lourd de sens. « Moi, je le prendrai », je l'aurai pour moi et, même si la mort nous a séparés, je cultiverai dans le souvenir la relation que nous avons de son vivant. C'est bien pour cela qu'elle est venue au tombeau : une relation intense ne peut s'arrêter comme ça, du jour au lendemain, par disparition définitive de l'autre.

Alors Jésus lui dit « Mariam ! » Première parole du Ressuscité dans l'évangile de Jean. Un prénom ! Il souligne la qualité d'une relation, une connaissance et une reconnaissance mutuelles. On l'a déjà vu, le bon berger connaît ses brebis et les appelle chacune par son nom. Ce prénom « Mariam » résonne comme le premier mot du monde nouveau qu'inaugure la résurrection de Jésus. Jésus ne pouvait pas dire plus clairement et plus fortement sa relation et son amour pour cette femme. Le prénom pourrait être celui de chacune ou de chacun d'entre nous. C'est Jésus ressuscité qui a pris l'initiative de la rencontre et, pour lui, la nouvelle création s'inscrit dans une relation où chaque personne est reconnue par son nom, distinguée ainsi de toutes les autres. Le message de Pâques est l'annonce de Jésus Ressuscité comme bon berger des humains. Il faut rappeler que ce terme de berger n'évoque pas tant une situation bucolique qu'une aspiration politique : en Israël, l'image du berger désigne le roi. Que chacun soit reconnu dans sa propre personnalité va plus loin que les systèmes démocratiques, directs ou indirects. Jésus ressuscité est reconnu alors, comme l'indiquait l'écriteau de Pilate sur la croix, comme le Roi des Juifs, ou plutôt

comme le Roi de tous, un Roi vivant et éternel qui nous connaît, que nous connaissons, qui nous conduit, qui nous parle, et dont nous pouvons entendre et reconnaître la voix.

Marie, alors, se retourne une nouvelle fois. C'est curieux, car, si l'on comprend bien, elle se tourne vers le tombeau. Comme si elle pouvait de nouveau le regarder, reprendre sa démarche de deuil, mais avec d'un œil différent : la relation avec Jésus n'est pas rompue ! A l'appel de son nom, elle a reconnu Jésus dans celui qu'elle avait pris pour le jardinier. Elle avait besoin de cette relation personnelle et affective pour évoluer. Avec elle se réalise ce que Jésus disait du bon berger. « Les brebis le suivent parce qu'elles reconnaissent sa voix. » (Jn 10.3-5).

Et elle s'exclame : « Rabbouni ! » C'est un diminutif de Rabbi, avec une nuance affectueuse, presque familière. « Mon petit maître ». Marie se retrouve dans une relation de respect et d'affection familière à l'égard de Jésus. Mais ce nom qu'elle prononce indique aussi qu'elle entend renouer avec le Jésus terrestre, avec celui qu'elle a connu. Elle en est restée à la figure du passé. Rien n'est dit alors des mouvements des protagonistes. Seules les paroles de Jésus permettent de suggérer ce qui se passe. Il faut traduire « Ne me retiens pas ! » Ou même « cesse de me retenir ! » ou « Cesse de t'accrocher à moi ... » Jésus refuse à Marie la possibilité de le garder avec elle. « Je ne suis pas encore monté vers mon Père ... » Dans la logique de l'évangile de Jean, pour qui le Verbe est venu dans le monde pour y représenter et y faire la volonté de son Père, la croix est présentée comme une élévation qui prélude à son retour vers le Père. C'est ce qu'expriment ces paroles. Jésus a encore un mouvement à accomplir, la montée vers le Père, le retour à l'origine.

Au delà des certitudes sensibles, Marie est alors invitée à croire même quand celui qu'elle aime semble absent. Reste pour elle une mission : aller chez les frères. C'est la première fois que l'évangile parle de frères (et sœurs) de Jésus. Le départ de Jésus vers son Père le conduit à affirmer que son Père est leur Père, notre Père, que son Dieu est notre Dieu. L'élévation du Christ transforme fondamentalement la relation de Jésus avec les siens, et suscite une nouvelle forme de communion avec Dieu, une nouvelle fraternité où les uns et les autres s'appellent par leur nom, se reconnaissent. Il n'y a pas de possession, de captation, on est dans l'ordre du don. Jésus affirme que désormais le Dieu qui était en relation constante avec lui entre désormais dans une relation semblable avec ses disciples. Tel était en effet le but de son activité : quand il aurait été élevé de terre, disait-il, il élèverait tous les hommes à lui, il donnerait l'Esprit et ferait que son Père habite en eux.

Marie peut alors quitter le tombeau et aller « annoncer aux disciples », témoigner de ce qu'elle a vu et entendu. « J'ai vu (éôraka) le Seigneur... » Comme le disciple que Jésus aimait, elle a vu et elle a cru, premier témoin de la Résurrection. C'est elle qui met en marche, qui réveille le goût de relations véritables avec Dieu, ainsi qu'avec les frères et les sœurs. Le tombeau vide n'est pas une preuve de la résurrection, car seule la foi est capable de discerner dans ce signe ambigu la trace du Vivant. La résurrection n'est pas non plus un retour en arrière, un rétablissement de ce que la mort a rompu. Elle révèle la présence mystérieuse d'un absent qui reste, comme Marie l'a nommé, un Rabbi, détenteur d'une parole de vérité. Croire est une question de regard. Si la foi de Pâques s'imposait comme une évidence dans l'ordre des choses, elle ne représenterait rien de nouveau. Recevoir son nom du Ressuscité ouvre le regard. Comme il a ouvert pour Marie l'espace d'un tombeau vide où elle a compris que la vie et les forces de la vie sont plus fortes que la mort et les forces de la mort.

Jean 20,19-31 (16 juin 2016)

Le soir de ce jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où se trouvaient les disciples étant fermées, à cause de la crainte qu'ils avaient des Juifs, Jésus vint, se présenta au milieu d'eux, et leur dit: La paix soit avec vous! Et quand il eut dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent dans la joie en voyant le Seigneur. Jésus leur dit de nouveau: La paix soit avec vous! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Après ces paroles, il souffla sur eux, et leur dit: Recevez le Saint Esprit. Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. Thomas, appelé Didyme, l'un des douze, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc: Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur dit: Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans la marque des clous, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point. Huit jours après, les disciples de Jésus étaient de nouveau dans la maison, et Thomas se trouvait avec eux. Jésus vint, les portes étant fermées, se présenta au milieu d'eux, et dit: La paix soit avec vous! Puis il dit à Thomas: Avance ici ton doigt, et regarde mes mains; avance aussi ta main, et mets-la dans mon côté; et ne sois pas incrédule, mais crois. Thomas lui répondit: Mon Seigneur et mon Dieu! Jésus lui dit: Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru! Jésus a fait encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles, qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.

Le récit de l'apparition du Ressuscité aux disciples n'a pas de lien direct avec ce qui précède. Le narrateur le situe simplement le soir du même jour. Les disciples sont rassemblés, mais ils sont enfermés dans leur peur – un motif que nous connaissons et qui parle à la communauté à laquelle s'adresse l'évangile de Jean. Les disciples se sont retranchés dans un lieu fermé, rompant par peur tout lien avec le monde. Et Jésus prend l'initiative de les rencontrer : il vient et se tient debout devant eux ; ce n'est plus le gisant du tombeau, il est vivant. Le Ressuscité peut se rendre présent aux siens où et quand il le veut, par l'entremise de l'Esprit : voilà le miracle ! Bonne nouvelle pour la communauté des disciples ! Les premières paroles de Jésus, « Paix à vous ! », sont davantage qu'un simple salut : ce don de la paix guérit de l'angoisse, est gage de sérénité, de bien-être, de bien pour l'être humain et pour la création tout entière.

Qu'il leur montre, en même temps qu'il prononce ce mot paix, ses mains et son côté marqués par la crucifixion indique que ce don est en lien avec la Croix. Celui qui vient là en Ressuscité est le Crucifié et la paix qu'il donne est un fruit de la Croix. « Si le grain ne meure... » Ainsi les disciples, voyant (*oraô*) leur Seigneur, passent-ils de l'angoisse à la joie. Cette paix dont Jésus réitère le don est annonciatrice des temps nouveaux qui s'ouvrent avec la Résurrection et dont les disciples, ensemble, reçoivent la mission de propager, devenant eux-mêmes les envoyés de l'Envoyé qui, lui, est de retour chez son Père. Dans l'évangile de Jean, tous sont concernés par cet envoi : est disciple toute personne qui croit ! Il n'y a pas de ministères spéciaux, pas de distinctions, pas de hiérarchie.

On a vu qu'au pied de la croix, la mère et le disciple bien-aimé ont reçu l'Esprit qu'a transmis le Crucifié. Ici tous les disciples reçoivent l'Esprit, en même temps qu'une mission à accomplir dans ce monde dont ils voulaient se protéger. Répétant le geste du Créateur en Gn 2, le Ressuscité souffle sur ses disciples. Car c'est bien d'une création nouvelle qu'il s'agit. Elle sera caractérisée par le pardon. Pardonner est justement l'acte qui nous arrache à nos enfermements, le geste par lequel, dépassant nos peurs, nous consentons à nous ouvrir aux autres, quels qu'ils soient. Il ne s'agit pas d'une vertu humaine, c'est un don divin qui manifeste dans les relations humaines la puissance de celui qui est la résurrection et la vie. Jésus donne ainsi à tous les disciples sans exception la vie en plénitude. Qu'ils aient ainsi le pouvoir de pardonner devient le motif de leur envoi et le contenu de leur message. Il est possible qu'ils reçoivent un refus, mais de toute manière, c'est le pardon qui domine : les disciples, c'est-à-dire tous les croyants, deviennent les avocats universels de la révélation du Christ, et par là du Dieu vivant qui inaugure avec la Résurrection une nouvelle création où la vie est donnée en plénitude, parce qu'elle n'est plus placée sous le signe de la culpabilité et du péché, mais du pardon offert à tous. C'est une mission extraordinaire que d'être appelé à offrir à tous la vie en plénitude !

L'intervention de Thomas représente les chrétiens des générations postapostoliques : il met en doute le témoignage des disciples qui lui ont dit « Nous avons vu le Seigneur ! » Qui parmi nous n'a pas dit, ou entendu dire, une fois ou l'autre : « Moi, je suis comme Thomas, il faut que je voie pour croire ! » Mais voir quoi ? Aurait-il fallu être là quand ont eu lieu les événements ? Pouvait-on assister à la résurrection ? Toucher Jésus le Ressuscité ? Soumettre le divin à une vérification empirique ? « Si je ne vois pas, je ne croirai pas ! » Thomas montrerait-il une foi défaillante, une incrédulité, un refus de croire ?

Pour mieux comprendre, il faut retourner à l'ensemble de l'évangile de Jean. Ce que nous avons pu constater en le lisant, c'est qu'il nous propose une méditation sur la révélation de Dieu le Père en l'homme Jésus, à distance des événements qu'il raconte – une distance qui enrichit le sens et la compréhension. Les événements, en particulier la crucifixion de Jésus, n'appartiennent pas seulement au passé, le récit nous en rend contemporains. Et tous les événements racontés renvoient d'une manière ou d'une autre à la croix : aux noces de Cana, Jésus parle de son heure (celle de passer de ce monde au Père) ; dans le dialogue avec Nicodème, il est dit que le Fils de l'homme doit être élevé pour que tout homme qui croit en lui ait la vie éternelle ; le disciple que Jésus aimait, ainsi que la mère de Jésus sont rassemblés au pied de la croix, et Marie de Magdala, qui est là aussi au pied de la croix, est la première à rencontrer le ressuscité. La croix est au centre de l'évangile, et Jean fait du supplice d'un homme une réinterprétation impressionnante : la croix nous fait connaître « le don de Dieu » (4,10). Jean nous invite à comprendre ce supplice qu'a subi Jésus comme un don : la révélation de l'amour immense de Dieu pour le monde. Ainsi, en aimant les siens jusqu'au bout, Jésus porte à son comble l'obéissance par laquelle il glorifie son Père.

Les passages qui concernent Thomas tournent autour de la croix et de son sens ! Quel est donc l'enjeu du dialogue entre Thomas et Jésus ? Pour Thomas, une condition décide de la vérité de la foi au Christ ressuscité : il doit porter les traces de la crucifixion. La gloire du ressuscité ne serait qu'une illusion dangereuse si l'on ne pouvait reconnaître en elle la gloire du crucifié. Dès le moment où la foi en la résurrection oublierait que crucifié et ressuscité sont la même personne, elle serait vraiment sans fondement : la connaissance de Dieu n'aurait plus pour seul lieu la révélation de son amour sur la croix !

Didyme signifie jumeau. En quoi et de qui est-il jumeau ? C'est peut-être, symboliquement, parce qu'il tient solidement ensemble les deux aspects de la foi, la gloire du crucifié et la gloire du

ressuscité. Le macarisme que prononce Jésus à son propos n'est pas une louange des croyants qui pourraient se passer de tout appui extérieur, de toute référence à l'histoire pour croire. La foi ne peut être détachée d'un voir : « Et le Verbe fut chair, et il a planté sa tante parmi nous. Nous avons vu (*theaomai* : contemplé) sa gloire, gloire qui lui vient du Père comme unique engendré, plein de grâce et de vérité. » (1,14).

Thomas n'a pas vérifié, il a cru et prononcé la confession de foi la plus achevée de l'évangile de Jean. Si Jésus déclare heureux ceux qui peuvent croire sans avoir vu, c'est justement parce que, malgré la distance qui les séparent des événements, leur foi peut se fonder sur le témoignage de ceux qui ont vu : c'est le sens des deux versets qui concluent la première rédaction de l'évangile (30-31). Il manquerait donc quelque chose d'essentiel à l'évangile de Jean si Thomas n'était pas intervenu !

Jean 21,1-14 (23 juin 2016)

Après cela, Jésus se montra encore aux disciples, sur les bords de la mer de Tibériade. Et voici de quelle manière il se montra. Simon Pierre, Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, de Cana en Galilée, les fils de Zébédée, et deux autres disciples de Jésus, étaient ensemble. Simon Pierre leur dit: Je vais pêcher. Ils lui dirent: Nous allons aussi avec toi. Ils sortirent et montèrent dans une barque, et cette nuit-là ils ne prirent rien. Le matin étant venu, Jésus se trouva sur le rivage; mais les disciples ne savaient pas que c'était Jésus. Jésus leur dit: Enfants, n'avez-vous rien à manger? Ils lui répondirent: Non. Il leur dit: Jetez le filet du côté droit de la barque, et vous trouverez. Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient plus le retirer, à cause de la grande quantité de poissons. Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre: C'est le Seigneur! Et Simon Pierre, dès qu'il eut entendu que c'était le Seigneur, mit son vêtement et sa ceinture, car il était nu, et se jeta dans la mer. Les autres disciples vinrent avec la barque, tirant le filet plein de poissons, car ils n'étaient éloignés de terre que d'environ deux cents coudées. Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils virent là des charbons allumés, du poisson dessus, et du pain. Jésus leur dit: Apportez des poissons que vous venez de prendre. Simon Pierre monta dans la barque, et tira à terre le filet plein de cent cinquante-trois grands poissons; et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point. Jésus leur dit: Venez, mangez. Et aucun des disciples n'osait lui demander: Qui es-tu? sachant que c'était le Seigneur. Jésus s'approcha, prit le pain, et leur en donna; il fit de même du poisson. C'était déjà la troisième fois que Jésus se montrait à ses disciples depuis qu'il était ressuscité des morts.

Notre chapitre a été ajouté à une rédaction précédente de l'évangile, comme s'il manquait quelque chose au texte premier qu'il fallait le compléter par un nouveau récit. Il ne s'agit plus d'amener des hommes et des femmes à croire en Jésus-Christ à partir des signes qu'il a accomplis et dont on peut penser que le plus grand est la croix, comprise comme élévation, glorification et retour au Père de celui qui semble humilié. Il s'agit maintenant d'offrir à ceux qui ont été amenés à croire un viatique pour la vie quotidienne.

Un petit groupe de sept disciples est rassemblé pour une raison que l'on ignore. Pierre est accompagné de Thomas, que l'on vient de quitter, et de Nathanaël, un des premiers disciples, un juif fidèle qui est devenu croyant au tout début du ministère de Jésus. Deux autres sont indirectement nommés, « ceux de Zébédée » ; on comprend qu'il s'agit de Jacques et de Jean grâce aux autres évangiles, car dans l'évangile de Jean, on ne parle pas d'eux. C'est à partir de ce passage qu'on a suggéré que Jean pouvait être le disciple bien aimé. On ne le connaît que sous ce nom symbolique. Deux des autres compagnons de Pierre ne sont pas nommés : ce sont simplement des disciples, comme vous et moi. Dans ce groupe assez disparate, ils sont donc sept et l'on peut penser que ce chiffre symbolise la totalité, voire l'universalité. Dans ce dernier chapitre de l'évangile, c'est l'Eglise universelle qui est rassemblée et visitée par le Ressuscité.

Pierre est retourné à son ancien métier de pêcheur. C'est lui qui prend l'initiative de partir en mer : « Je vais pêcher » ; mais tout de suite les autres décident de le suivre : « Nous venons, nous aussi, avec toi ». A un premier niveau de lecture, malgré l'envoi des disciples en mission (Jn 20), Pierre semble se replier sur l'activité professionnelle qu'il connaît et entraîne les autres à sa suite. Il s'agit de capturer des poissons et c'est sa première activité. Il a beau connaître son métier, la pêche ne donne rien. Ils sont sortis toute la nuit et se préparent à rentrer bredouilles de l'aventure. Il y a des jours comme ça, où tout semble voué à l'échec... A un second niveau de lecture, on se souviendra que les disciples ont été appelés à devenir pêcheurs d'hommes et que ce texte a une dimension symbolique et ecclésiale...

Au matin, Jésus intervient. C'est lui qui se manifeste à eux. Le récit y insiste, comme pour chaque récit de résurrection : l'initiative revient toujours au Christ. La résurrection de Jésus n'est pas l'invention de personnes déçues par la mort du Christ. Et cette manifestation – ce mot traverse tout l'évangile pour dire qu'en Jésus fait chair, Dieu lui-même s'est manifesté et s'est fait connaître – cette manifestation-là est réservée aux disciples, dont le nombre est restreint, mais symboliquement fort.

Jésus pose une question en lien avec l'activité de ces pêcheurs : « les enfants, avez-vous quelque chose à manger ? » La question est plus précise : elle évoque le petit-déjeuner et la manière dont Jésus la pose sous-entend qu'il sait déjà que la réponse sera négative. « Petits-enfants » : l'interpellation a quelque chose d'affectueux et reviendra dans les épîtres des débuts du christianisme ! Ces mots résument bien l'esprit empreint d'affection et d'humilité qui règne dans les communautés chrétiennes. Comme on s'y attendait, la réponse est négative : ils n'ont rien à offrir. Comment donneraient-ils à cet inconnu qui le leur demande quelque chose pour le petit-déjeuner ? Comment donner ce qu'on n'a pas ?

Alors, Jésus – qu'ils n'ont pas reconnu – leur donne l'ordre de jeter le filet tout près d'où ils sont, mais juste de l'autre côté, à droite de la barque. Maintenant, leur activité ne s'inscrit plus dans le registre des compétences professionnelles, mais dans celui de l'obéissance. Et l'effet de cette obéissance est immédiat : là, tout près d'eux, se trouve une quantité abondante de poissons et ils sont débordés. Ils n'ont pas assez de force pour tirer jusqu'à terre un filet plein à craquer, mais qui ne se déchire pas. Ce nouveau miracle du Lac de Tibériade rappelle celui qui a déjà eu lieu au même endroit, lorsque les cinq pains d'orge et les deux petits poissons tirés du sac d'un gamin suffirent à nourrir une foule de plus de cinq mille personnes. A chaque fois, le récit montre que Jésus, le Seigneur ressuscité, est celui qui donne la nourriture en surabondance et la vie en plénitude. C'est en fait le résumé de toute prédication chrétienne qui vise à rassembler les humains dans l'unité et le partage.

Dès lors, le disciple bien aimé a compris ce qui se passait et qui était celui qui leur donnait des ordres : « C'est le Seigneur ! » Il ne le dit pas à la cantonade, mais le suggère seulement à Pierre. Sur ce, Simon, qui ne portait qu'un pagne, dans sa précipitation à aller à la rencontre de son Seigneur, revêt une blouse ou une tunique en signe de respect et se jette à l'eau.

Ils ont alors sur le bateau largement de quoi manger... Mais au bord du rivage, un repas est déjà prêt et les attend. Des petits poissons et du pain, auxquels ils joindront une partie de ce qu'ils apportent eux-mêmes. La fin du passage est forte : ils sont tous déjà là, et pourtant Jésus les

invite, « Venez déjeuner ! » De Jésus lui-même, le récit dit aussi qu'il vient. La première rencontre, sur le lac et sur la rive, est ainsi doublée par une nouvelle rencontre, convoquée par celui qui donne. Ils sont sûrement déjà assis par terre autour du feu, mais dans leur immobilité sont invités à se mettre en mouvement intérieurement, à bouger et à voir les choses autrement, comme juste avant ils devaient voir l'autre côté de leur barque et y plonger leur filet : la réalité ne change pas forcément, mais le regard la considère autrement. Ils voient quelqu'un à qui ils n'osent pas demander qui il est, mais dont, intérieurement, ils savent que c'est le Seigneur.

Et lui refait les gestes d'autrefois : « Il prend le pain et le leur donne ; de même pour les poissons. » Troisième manifestation du Ressuscité à ses disciples. Il a pris corps, en eux et entre eux. Ils ont eu quelque chose à manger, mais cette nourriture restera pour eux plus qu'une nourriture quelconque, elle sera signe d'une relation vitale avec celui qui est là, dont ils connaissent intuitivement l'identité. Présence nouvelle, mystérieuse, mais certaine du Ressuscité parmi les siens. Ils vivent en communion avec lui comme nous, chaque fois que nous partageons la cène qui réactualise le temps où Jésus était présent parmi les siens. Jésus reste alors celui qui se préoccupe de nourrir les siens pour leur donner la vie en plénitude.

Jean 21,15-25 (30 juin 2016)

Après qu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon Pierre: Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne m'aiment ceux-ci? Il lui répondit: Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit: Pais mes agneaux. Il lui dit une seconde fois: Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? Pierre lui répondit: Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit: Pais mes brebis. Il lui dit pour la troisième fois: Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? Pierre fut attristé de ce qu'il lui avait dit pour la troisième fois: M'aimes-tu? Et il lui répondit: Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit: Pais mes brebis. En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais; mais quand tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra, et te mènera où tu ne voudras pas. Il dit cela pour indiquer par quelle mort Pierre glorifierait Dieu. Et ayant ainsi parlé, il lui dit: Suis-moi. Pierre, s'étant retourné, vit venir après eux le disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant le souper, s'était penché sur la poitrine de Jésus, et avait dit: Seigneur, qui est celui qui te livre? En le voyant, Pierre dit à Jésus: Et celui-ci, Seigneur, que lui arrivera-t-il? Jésus lui dit: Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Toi, suis-moi. Là-dessus, le bruit courut parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. Cependant Jésus n'avait pas dit à Pierre qu'il ne mourrait point; mais: Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses, et qui les a écrites. Et nous savons que son témoignage est vrai. Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses; si on les écrivait en détail, je ne pense pas que le monde même pût contenir les livres qu'on écrirait.

Nous parvenons au dernier passage de l'évangile de Jean. Il suit immédiatement la pêche au bord du lac, après le repas préparé par le Ressuscité. Jésus interpelle Pierre : la manière dont il le nomme, Simon fils de Jean, rappelle la scène de la vocation au début de l'évangile : André est allé chercher son frère et lui a dit « Nous avons trouvé le messie ! » Il l'a amené à Jésus qui, le fixant, lui a dit : « Toi, tu es Simon le fils de Jean ; toi, tu t'appelleras Képhas, ce qui signifie Pierre » (1,40-42). Après la résurrection, Jésus reprend ces termes pour adresser une vocation particulière à son disciple. Mais en même temps, il revient sur le comportement récent de Pierre qui, malgré toutes les allégations qu'il a proférées, n'a pas suivi Jésus jusqu'au bout et l'a renié par trois fois. Et trois fois aussi, Jésus va lui demander : Pierre m'aimes-tu ? La première fois, il précise : « plus que ceux-ci », plus que les autres disciples ? Le dialogue est scandé par ce verbe aimer. Si le grec l'exprime par deux verbes différents (*agapav* et *philein*), il n'y a pas lieu d'en distinguer le sens : aimer Jésus n'a pas d'abord une connotation affective. Aimer Jésus, c'est reconnaître en lui l'Envoyé du Père, percevoir son identité profonde et comprendre sa mission et s'attacher à lui dans la fidélité. Dans sa première formulation, la question montre que si le disciple bien-aimé fut celui qui était l'objet d'un amour gratuit de Jésus, Pierre est désormais celui des disciples dont l'amour pour Jésus est le plus accompli.

On a déjà vu que cet épilogue resituait les deux disciples par rapport à Jésus et l'un par rapport à l'autre. En questionnant son disciple trois fois de suite, Jésus permet à Pierre de répondre trois fois « tu sais que je t'aime, toi qui sais tout, tu connais mon amour pour toi ! » et, ainsi, d'effacer

les trois moments où il a déclaré ne pas connaître son maître. Si Pierre est attristé de cette triple demande, c'est la manière dont Jésus non seulement lui rappelle son manque de fidélité, mais lui signifie surtout à la fois son pardon et sa vocation : « Pais mes brebis, sois le berger de mes brebis ». En fait il confie au premier de ses disciples la mission de conduire sa communauté, il l'installe dans la charge de pasteur de son troupeau, reprenant la fonction du bon berger qui connaît ses brebis par leur nom, qui les conduit vers de bonnes pâtures, plein d'attention à un troupeau qu'il protège. On l'a déjà vu, cette image du berger a des connotations politiques, elle évoque le roi. Le système politique ainsi envisagé, qui reconnaît chacun dans sa propre personnalité va plus loin que les systèmes démocratiques, directs ou indirects. Et, à l'exemple de ce qui se passe pour Pierre, dans un tel système, il n'est pas question de mérites, de gagner sa reconnaissance par ses capacités. C'est à un renégat pardonné que le Christ confie par pure grâce la responsabilité de pasteur. Le récit qui en est fait ici invite les communautés chrétiennes à reconnaître l'autorité de Pierre et à se joindre au troupeau qu'il conduit.

Notre passage fait ainsi écho à l'entretien qui a suivi le repas du lavement des pieds. D'abord Jésus dit à Pierre qui s'étonne que son maître lui lave les pieds : « Ce que je fais, moi, tu ne le sais pas à présent, tu comprendras plus tard » (13,7). Plus loin, Jésus dit de nouveau à Pierre « Où je vais, tu ne peux maintenant me suivre, après tu me suivras ! » Pierre demande « Seigneur, pourquoi ne puis-je te suivre maintenant ? Ma vie, je la donnerais pour toi ! » On connaît la réponse de Jésus : « Un coq ne chantera pas que tu m'auras renié trois fois ! » Jésus parle maintenant d'un Pierre qui va vieillir et ne plus pouvoir se déplacer aussi librement qu'avant : se ceindre est le geste de remonter son manteau et sa tunique jusqu'à la ceinture pour les faire tenir et libérer ainsi ses jambes pour marcher. Jésus n'évoque pas seulement le vieillissement de Pierre, il parle de son martyre : « tu tendras les mains et un autre te ceindra et t'amènera où tu ne veux pas ! » Etendre les mains pour qu'elles soient liées ou attachées à une croix... La tradition parle de ce martyr de Pierre, victime de la persécution de Néron en 64. Comme la crucifixion de Jésus, la mort de Pierre est considérée comme une manière dont il glorifiera Dieu. La première partie du dialogue se termine par un « suis-moi » très évocateur.

Pierre a repris le rôle de confident du Christ et lui pose la question de l'avenir du disciple bien aimé qui suit aussi le Ressuscité. « Seigneur, celui-là, quoi ? » La réponse est énigmatique ; « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ma venue, que t'importe ! Toi, suis-moi ! » Le narrateur intervient ici pour dissiper un malentendu. Jésus n'a pas dit que le disciple bien aimé ne mourrait pas. Il est peut-être déjà mort au moment de la rédaction de ce passage. Il a dit seulement « si je veux qu'il demeure » ; qu'entend-il par là ? Le narrateur le précise au verset suivant : « Ce disciple est le témoin de ces choses et c'est lui qui les a écrites et nous savons que son témoignage est vrai. » Dans cet évangile, il y a en tout cas deux niveaux rédactionnels : le témoignage du disciple bien aimé et l'intervention d'un groupe qui parle en nous et atteste de la vérité de ce témoignage.

Ce dernier passage de l'évangile présente donc les fonctions que Pierre et le disciple bien aimé vont avoir après Pâques. Pierre aura la charge de conduire la communauté chrétienne avec le même soin que lui a prodigué le bon berger. Il est appelé à suivre le Christ jusqu'à la mort et n'est donc pas installé à la tête d'une Eglise triomphante. Le disciple bien-aimé, quant à lui, laisse à cette Eglise une Ecriture qui témoigne de l'histoire de la Parole incarnée et dont les rédacteurs finaux confirment la vérité. A travers cette Ecriture, la Parole du Crucifié/Ressuscité continue à être présente dans son Eglise.